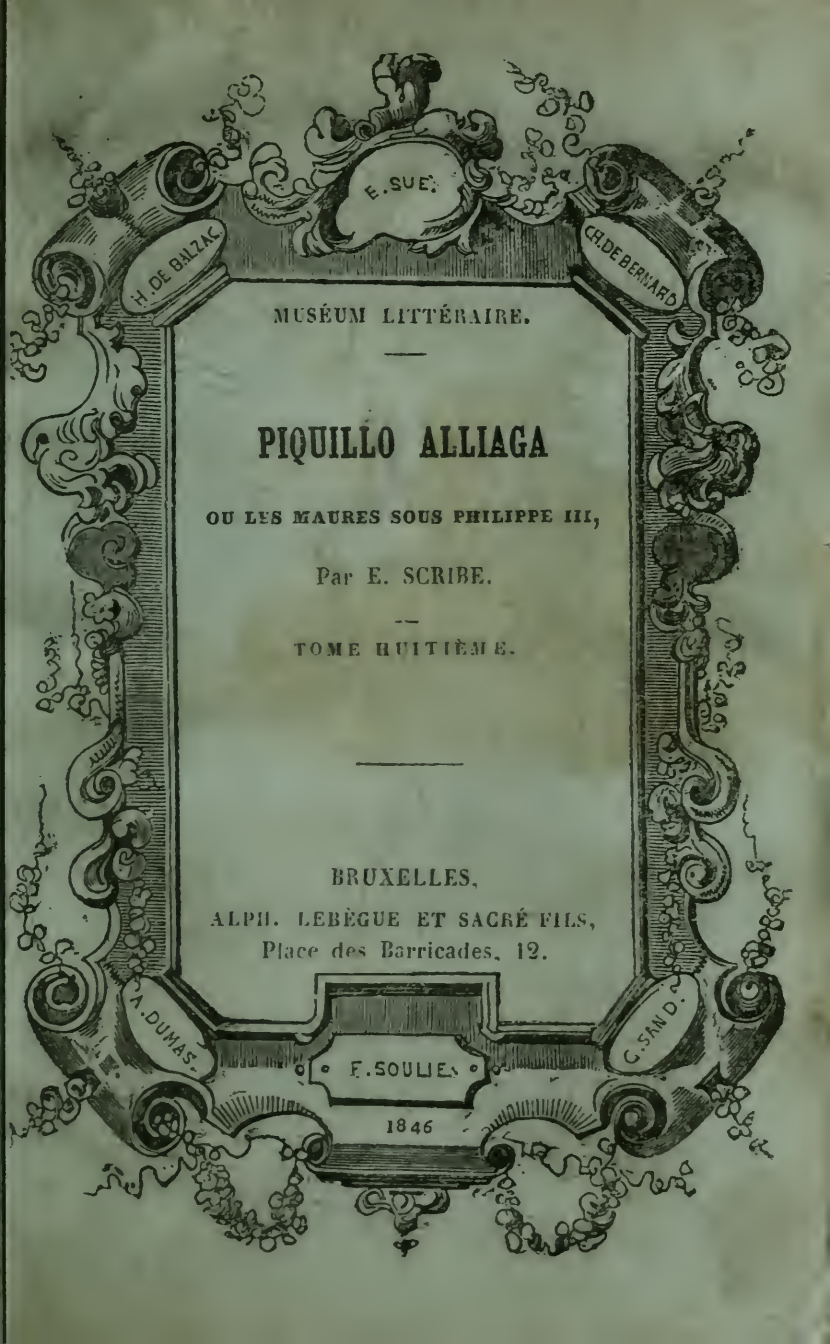

MUSÉUM LITTÉRAIRE.

PIQUILLO ALLIAGA

OU LES MAURES SOUS PHILIPPE III,

Par E. SCRIBE.

TOME HUITIÈME.

BRUXELLES,
ALPH. LEBÈGUE ET SACRÉ FILS,
Place des Barricades, 12.

1846

049h
Sablé

PIQUILLO ALLIAGA

OU LES MAURES SOUS PHILIPPE III.

PIQUILLO ALLIAGA

OU

LES MAURES SOUS PHILIPPE III,

Par EUGÈNE SCRIBE.

TOME HUITIÈME.

BRUXELLES,
ALPH. LEBÈGUE ET SACRÉ FILS,
IMPRIMEURS-ÉDITEURS.

1846

PIQUILLO ALLIAGA

OU LES MAURES SOUS PHILIPPE III.

Les Maures en exil.

—

— Juan-Baptista Balseiro? dit Alliaga à Pedralvi; es-tu bien sûr que c'était ce nom?

— Eh oui! reprit brusquement Pedralvi; mais ne voulant pas effrayer la senora, je traitai ses craintes de chimériques, quoique au fond du cœur elles ne me semblassent que trop légitimes; elles m'expliquaient l'effet qu'avait produit sur moi la voix de ce bandit, que j'avais rencontré deux fois seulement dans ma vie et toujours sans le voir : dans notre enfance, un soir, à l'hôtellerie du Soleil-d'Or, pendant que j'étais sur le chaperon du mur, et lui dans la rue; et plus tard,

quand, déguisé en alguazil, il nous arrêta, la nuit, dans les montagnes de Tolède.

Décidé cette fois à connaître ses desseins et à en finir avec lui, je le cherchait des yeux sur le vaisseau, et je n'aperçus ni lui ni Marco le Maltais.

— Ils sont, me dit le capitaine Giampiétri, occupés à nettoyer ma cabine.

J'y descendis. Je ne trouvai que Marco. Mon air avait sans doute quelque chose de mauvais, car il pâlit en me voyant, et moi, allant droit au fait, je tirai un pistolet de ma ceinture et le lui posant sur la poitrine :

— Il faut me dire la vérité : ton contre-maître Géronimo n'est autre que Juan-Baptista Balseiro, le bandit que réclame depuis longtemps la justice.

— C'est vrai, répondit le Maltais en tremblant; car il était lâche.

— Quels sont ses desseins? réponds à l'instant, ou je fais feu.

— Lui et ses compagnons veulent piller ce vaisseau qu'ils supposent chargé des trésors de la famille d'Albérique.

— Où est-il en ce moment?

Le Maltais n'osait répondre, mais il m'indiquait de l'œil une seconde cabine où le capitaine Giampiétri serrait son or et ses papiers.

Je me dirigeais de ce côté, une porte s'ouvrit brusquement. Un homme parut. Je tirai. Il tomba. Ce n'était pas Juan-Baptista, mais un de ses gens. Ils étaient deux.

Profitant du moment où j'étais désarmé, le Maltais me saisit par derrière, pendant que Balseiro, me sautant à la gorge, m'étreignait de ses bras nerveux.

Quoique seul contre eux, je résistais, j'appelais du secours, et déjà le capitaine Giampiétri accourait à mon aide, quand Juan-Baptista, qui m'entraînait vers l'escalier, cria d'une voix de Stentor :

— A nous, compagnons! voici le moment levez-vous!

En un instant tout l'équipage, ou plutôt ce ramas de bandits, nous avait saisis, moi et le malheureux Giampiétri, et nous avait lancés à la mer!

Yézid et Piquillo poussèrent un cri d'effroi.

— Moi, ce n'était rien, continua l'intrépide Pedralvi, mais mon pauvre maître!...

— Mon père! murmura Yézid avec désespoir.

— Et Aïxa! s'écria Alliaga.

— Restée, ainsi que Juanita, au pouvoir de ces pirates, de ces brigands... répondit Pedralvi avec un mugissement de rage. Que le Dieu de nos pères leur soit en aide! lui seul peut les défendre.

— Et toi, Pedralvi, toi, s'écria Yézid en pressant les mains du fidèle serviteur, qu'es-tu devenu?

— Moi, plongé dans l'abîme et bientôt revenu à la surface des flots, je voyais s'éloigner et fuir à l'horizon le *San-Lucar*, ce vaisseau qui emportait tout ce que j'aimais!... Dans mon désespoir, dans mon délire, je blasphémais!... je poussais des sanglots de douleur et de rage, et des cris qui se perdaient dans le tumulte des vagues.

On venait de m'enlever la moitié de ma vie, et celle qui me restait ne valait pas la peine d'être défendue contre les flots. Le pauvre Giampiétri, entraîné loin de moi, avait déjà disparu, et à l'immensité je n'apercevais rien que des vagues, partout des vagues, dont le bruissement uniforme murmurait à mon oreille : il faut mourir!

Pas une branche, pas un débris pas une pointe de rocher! J'étais à vingt lieues du rivage, en pleine mer! seul avec Dieu! et avec vous, mon maître Yézid; avec vous, Piquillo, mon premier ami, qui ne pouviez plus m'entendre et que pourtant j'appelais encore! Enfin, décidé à mourir, je cessais de disputer mes jours; mes bras ne me soutinrent plus à la surface des flots, et je descendis dans l'abîme en levant les yeux vers le ciel.

En ce moment le soleil brillait de tout son éclat; le soleil de l'Andalousie, dont les feux étincelaient sur la mer et dont j'apercevais encore les rayons à travers les eaux transparentes qui venaient de se refermer sur ma tête. Vous le dirai-je? cette douce lumière, ce soleil si beau à voir, et que je contemplais pour la dernière fois, rappela en moi le désir de la vie et le regret de la quitter.

— Oui, m'écriai-je, je ne m'abandonnerai pas lâchement à mon désespoir. Je défendrai mes jours jusqu'au bout, et peut-être le ciel me viendra-t-il en aide... Il le doit. Il doit me laisser vivre, ne fût-ce que pour venger un jour Juanita et mes maîtres et pour punir leurs meurtriers.

Ranimé par cette idée, je me mis à nager avec vigueur. De quel côté? je l'ignore. Je ne pouvais ni me guider ni me diriger, et mes efforts m'éloignaient, peut-être, du rocher ou du banc de sable qui pouvait me sauver. Pendant six heures je luttai ainsi contre la mort. Oui, six heures au moins, car le soleil, qui dardait d'abord ses rayons au-dessus de ma tête, descendait maintenant dans la mer; mes forces épuisées, ma respiration haletante, me disaient que tout était fini pour moi, et qu'il fallait succomber.

Vingt fois déjà le courage avait été près de m'a-

bandonner... Une espèce de délire ou de vertige me soutenait seul alors. Je n'avais plus ma raison et je luttais toujours, par instinct ou par rage.

D'étranges apparitions passaient devant mes yeux. C'était un port facile qui s'offrait à mes regards; un sable fin et doux qui m'invitait à me reposer; des plaines verdoyantes, des arbres touffus qui m'offraient leurs ombrages : saisi de joie, je m'avançais haletant, et tout disparaissait devant moi!

Enfin, sur le soir et vers les derniers rayons du jour, il me sembla entendre le sillage d'un vaisseau, les cris des matelots, le bruit des cordages, le vent soufflant dans les voiles.

—Encore un fantôme! me disais-je, le fantôme d'un navire qui se dresse devant moi sur les flots! Je rêvais que des hommes et des femmes, amoncelés sur un bâtiment me regardaient et me montraient du doigt; je rêvais qu'on me jetait un câble, un cordage; que je venais de le saisir, et puis, comme à l'ordinaire, cette fois encore, tout disparut, je ne vis, je ne sentis plus rien. Je m'étais évanoui.

Quand je revins à moi, j'étais sur le pont d'un navire. Des compatriotes, des Maures m'entouraient; des femmes me prodiguaient des soins. Juanita, Aïxa, d'Albérique! m'écriai-je. Personne ne répondit à ces noms. Ils n'étaient pas là. J'étais loin d'eux!

J'avais été recueilli par un bâtiment espagnol qui faisait voile pour l'Afrique, ayant à son bord nos amis et nos frères que l'on conduisait en exil.

Et maintenant (ce que vous ne croirez pas), c'est que la longue agonie, c'est que la mort à laquelle je venais d'échapper devait être moins effroyable que les horreurs dont j'étais destiné à être le témoin. Oui, j'ai

vu nos compagnons privés d'air et de nourriture, entassés comme des troupeaux dans des lieux infects; j'ai vu l'enfant qui avait l'audace de se plaindre, la femme qui osait gémir, frappés et déchirés par le fouet des bourreaux; j'ai vu le mari ou le père qui tentait de les défendre, massacré sans pitié, et son sang rejaillir sur les siens; j'ai vu de jeunes filles, dont la beauté avait quelques instants désarmé les meurtriers, regretter la vie qu'on leur avait laissée et appeler la mort! elle ne se faisait pas attendre, elle arrivait! mais trop tard encore! elle arrivait au milieu des railleries et des outrages les plus infâmes!

J'ai vu tous ces forfaits, répéta Pedralvi avec rage, et je n'ai pu les empêcher, je n'ai pu les punir.

— Vous pensez peut-être que c'était assez de tortures, assez d'opprobre, assez de carnage; que le ciel se lasserait de nous accabler, que les bords africains nous offriraient un refuge. Non; l'œuvre des chrétiens n'était pas encore achevée! Tous les fléaux s'entendaient avec eux et devaient leur venir en aide.

On nous débarqua aux environs d'Oran, à Canastal. Nous nous trouvâmes six mille, hommes, femmes et enfants, que l'on avait jetés sur la plage aride et déserte, sans vivres, sans armes, presque sans vêtements.

Les vaisseaux espagnols s'étaient éloignés, la nuit était venue. Tombant de fatigue, de froid et de faim, nous cherchions vainement un abri; nous implorions le ciel!... Il fut sourd à nos prières, et l'Arabe du désert fut le seul qui nous répondît.

Descendus des montagnes, le Kabyle et le Bédouin vinrent nous piller et nous égorger, nous leurs frères, nous les fils d'Ismaël, nous qui leur demandions secours et protection, et qui sous le burnous de l'A-

fricain, retrouvions encore le cœur des Espagnols.

Ah! que cette nuit fut affreuse! Entendre leurs cris de joie et de carnage, voir massacrer des femmes et des enfants, et n'avoir pour les défendre d'autres armes que les cailloux de la plage!

Le lendemain, la moitié des nôtres avait perdu la vie, et ne pouvant rester sur ce sol inhospitalier, il fallut tenter de gagner Alger, où un prince musulman promettait de nous accueillir.

Vous dirai-je nos nouveaux désastres pendant cette marche, ou plutôt pendant ce cortége funèbre? A chaque instant un de nos frères tombait épuisé par ses blessures, un autre par la fatigue, celui-ci par la faim, par la soif, par des journées brûlantes et par des nuits glacées. Et chaque soir, quand nous faisions halte, les Arabes du désert venaient choisir leurs victimes et égorger ce troupeau qui ne pouvait se défendre *.

* Le sort de la plupart de ceux qui touchèrent à la côte de Barbarie ne fut pas moins déplorable. A peine eurent-ils débarqué sur ce rivage stérile, inhospitalier, qu'ils furent attaqués par les Arabes-Bédouins, espèce de voleurs sauvages qui habitent sous des tentes et ne vivent que de chasse et de butin. Les Maures, sans armes, embarrassés de leurs femmes et de leurs enfants, furent souvent pillés par ces barbares, qui les assaillaient avec des corps nombreux, forts quelquefois de cinq ou six mille hommes. Aussi souvent que les Maures essayèrent de leur résister avec des pierres et des frondes, leurs seules armes, aussi souvent ils furent presque tous moissonnés par le fer. Beaucoup d'autres aussi périrent de fatigue et de faim, ou par l'inclémence de l'air dont ils ne purent se garantir, pendant les longues et pénibles marches qu'ils entreprirent à travers les brûlants déserts de l'Afrique, pour atteindre Mostaganem, Alger et d'autres places où ils espéraient

Nous voulions en vain nous dérober à leur poursuite. Il était trop facile de suivre notre trace : elle était indiquée par les cadavres qui jonchaient la route et trahissaient notre passage. Enfin, nous approchions d'Alger, nous n'avions plus qu'un jour de marche.

De tant de malheureux, trente seulement avaient survécu. La dernière nuit, le yatagan des Bédouins en immola plus de la moitié; le reste eut à peine la force de se traîner quelques lieues plus loin; une pauvre mère qui se sentait mourir me tendit son enfant, qu'elle n'avait plus la force de tenir. Je le reçus dans mes bras, où quelques instants après il expira!

Dans ce moment on apercevait de loin les portes d'Alger.

J'y entrai... j'y entrai seul!

Pedralvi cacha sa tête dans ses mains. Yézid et Piquillo, glacés d'horreur, l'avaient écouté sans l'interrompre.

Le Maure continua après un instant de silence :

— A Alger, ce fut différent. Là règne le vrai Dieu, et parmi les croyants, parmi nos frères, je trouvai secours et protection. Tous les négociants avec qui nous avions été en relations, Muley-Hassan, Benhoud, Benabad, me parlaient de vous, mon maître Yézid, et de votre père; ils voulaient tous me garder avec eux, me donner du travail, un emploi; ils m'offraient un

qu'on leur permettrait de se fixer. En effet peu de Maures parvinrent jusqu'à ces places, puisque de six mille hommes qui se mirent en marche de Canastal, ville située aux environs d'Oran, pour se rendre à Alger, un seul nommé Pedralvi, eut le bonheur d'échapper. (Watson, tome II, liv. IV, p. 81 et 82.)

sort brillant. Je refusai, car vous étiez resté ici à vous battre contre les Espagnols, je voulais revenir près de vous.

J'avais beau m'informer à tous les patrons ou capitaines de navire! personne n'avait rencontré en mer le *San-Lucar*, personne ne pouvait me donner de nouvelles de votre père, ni de sa fille, ni de Juanita.

Mais en revanche, chaque jour nous apportait le récit de nouveaux crimes.

Parmi ceux qui, comme nous, avaient, dit-on, succombé *. Le capitaine Giuseppe Campanella, trouvant son vaisseau trop chargé, avait fait jeter à la mer une partie de son bagage.

Ce bagage, c'étaient nos frères!!!

C'est ce même Campanella qui, après avoir promis à Zarha-Hakkam la grâce de son père, moyennant un prix infâme, montra un instant après à la malheureuse fille le vieillard pendu à la grande verge de son vaisseau **!

Et les Espagnols prétendent qu'ils ont un Dieu!... et ce Dieu, qui permet de telles atrocités, ils veulent que nous l'adorions!... jamais! s'écria Pedralvi, et, continua-t-il en passant sur son front sa main contractée par la rage, il me tarde d'effacer avec leur sang ce baptême qu'ils m'ont infligé malgré moi.

Oui, maître, dit-il en regardant Yézid, j'ignore si les maux que j'ai soufferts, si les forfaits dont j'ai été témoin ont changé ma nature, mais la mienne à pré-

* De ceux qui furent transportés en Afrique la mort dévora plus de cent quarante mille hommes dans un espace de quelques mois. (Fonseca, p. 284.)

** Fonseca, page 285.

sent c'est la vengeance, c'est pour elle seule que j'existe. J'ai juré au Dieu de nos pères et au Dieu des chrétiens d'immoler de ma main, les premiers auteurs de nos maux : le grand inquisiteur Sandoval, l'archevêque de Valence Ribeira et le duc de Lerma! C'est là ma mission, je n'en ai pas d'autre, et je la remplirai!!! Après cela je serai content. Allah pourra me rappeler à lui.

— Ami, ami, lui dit Yézid en cherchant à le calmer; toi que j'ai connu si bon et si généreux, c'est le délire, c'est la fièvre qui t'égare encore.

— Cette fièvre-là ne me quitte plus. En apprenant que le capitaine Giuseppe Campanella allait mettre à la voile pour retourner en Espagne, je me suis présenté à lui en qualité de domestique. Je lui ai raconté... que sais-je!... que, né dans la Biscaye, je voulais y retourner au risque de me faire pendre, si j'étais reconnu et si ma ruse était découverte.

Débarqué près de Murviedo, où il devait plus tard venir reprendre un chargement, il y a laissé son vaisseau; son dessein était de se rendre à Madrid pour y voir le duc de Lerma et Sandoval, leur rendre compte de sa conduite et solliciter de la cour quelque récompense!

— Et alors tu l'as quitté? demanda Piquillo.

— Non, nous avions auparavant des comptes à régler ensemble.

— Comment cela?

— Ce matin il a traversé la sierra de l'Albarracin avec moi, son domestique qui portait ses bagages, et pendant qu'il se reposait et déjeunait sur l'herbe, il m'a ordonné d'un ton impérieux, de mettre ses armes en état et de les nettoyer, attendu, disait-il,

que l'on pouvait rencontrer quelques-uns de ces misérables révoltés.

J'ai obéi et quand la lame de son épée a été bien brillante, quand ses pistolets ont été chargés par moi:

— Capitaine, lui ai-je dit, vous vous rendiez à Madrid pour demander la récompense que vous méritez?

— Oui, certes.

— Vous l'obtiendrez sans aller à Madrid.

— Qu'est-ce à dire?

— Que le jour de la justice est arrivé pour vous. Si votre Dieu et vos inquisiteurs ne savent pas punir, c'est moi, c'est un Maure, qui me chargerai de ce soin.

Lui mettant alors le genou et le pistolet sur la poitrine, je lui rappelai nos frères précipités par lui dans les flots; Zarha déshonorée et son père immolé; je lui racontai le serment que j'avais fait concernant l'inquisiteur, l'archevêque et le duc de Lerma.

— Mais comme il peut encore se passer du temps, ajoutai-je, avant que ce serment soit accompli, je jure d'ici là, en attendant et pour prendre patience, de tuer un Espagnol par jour. Je commencerai par vous, capitaine.

Ce que j'ai fait.

— Tu l'as tué! s'écria Alliaga.

— Sans pitié, sans remords, comme un chien! ou plutôt comme un tigre!

Pedralvi achevait à peine ce récit, qu'Alhamar-Abouhadjad se présenta devant son général.

On venait d'arrêter un personnage qui paraissait d'une haute importance, car il était dans un riche carrosse, traîné par quatre mules et accompagné d'une nombreuse escorte, qu'on avait tuée ou dispersée.

Ce grand personnage venait de Valence et avait l'air de se rendre à Madrid. Ignorant les événements de la veille, et croyant toujours cette partie de la montagne où passait la grande route au pouvoir des troupes d'Augustin Mexia, il s'y était hasardé sans crainte, et son étonnement avait été aussi grand que son effroi en se voyant entre les mains des Maures.

On avait saisi tous les papiers que renfermait sa voiture. Alhamar remit à Yézid et à Piquillo un vaste portefeuille. Quant au voyageur inconnu, qui avait refusé de se nommer, on l'amenait devant le général.

Un des rideaux de la tente se souleva, et Piquillo resta immobile de surprise.

— Le grand inquisiteur Sandoval! s'écria-t-il.

A ce nom, Pedralvi bondit comme un chacal en poussant un hurlement de joie, et, les yeux pleins de sang, la bouche béante, il ne quitta plus de regard la proie qu'il dévorait d'avance.

Le portefeuille du grand inquisiteur.

Le grand inquisiteur était pâle et ne marchait point d'un pas très-ferme. Les discours qu'il avait entendus, en traversant le camp des Maures, n'avaient, pour lui, rien de rassurant.

A la seule vue de sa robe de moine, chacun voulait le massacrer, et Alhamar-Abouhadjad, son guide et son protecteur, le défendait d'une manière qui l'effrayait beaucoup.

— Vous voulez le tuer, disait-il froidement aux as-

saillants, on ne vous en empêche pas et on ne vous dit pas le contraire ; mais, auparavant, il faut que le général l'interroge.

Quelques pas plus loin, d'autres criaient encore :

— Mort au moine!

— Un peu de patience, répétait Abouhadjad, attendez seulement que le général lui ait parlé.

Sandoval n'était donc pas pressé d'avoir son entretien avec Yézid, et le trouble qu'il éprouvait en entrant dans la tente l'empêcha d'abord de voir frey Alliaga qui se tenait à l'écart.

Un autre incident, d'ailleurs, attira son attention.

— Vous le voyez, s'écria Pedralvi, le Dieu de nos pères approuve et bénit mon serment, puisqu'il vient me livrer ma première victime.

Et avant que Yézid eût pu l'arrêter, il s'élança sur Sandoval, qu'il saisit par sa robe.

— Bourreau de nos frères, ton arrêt est porté et je viens l'exécuter!

De l'autre main, et d'un mouvement aussi prompt que la pensée, il tira son poignard et frappa. Mais Alliaga, qui était derrière le grand inquisiteur, se précipita au-devant du coup et le para avec son bras. Le sang jaillit à l'instant, et Yézid poussa un cri de terreur.

— Ce n'est rien, dit froidement Alliaga à son frère et à Pedralvi épouvantés.

Puis, ramassant le poignard que dans son effroi ce dernier venait de laisser tomber :

— Je prie seulement Pedralvi de m'écouter.

— J'ai fait un serment, et je dois le tenir, car j'ai juré par le sang de nos frères...

— Et moi, par le mien, répondit Alliaga en mon-

trant son bras ensanglanté, je te supplie de renoncer à ta vengeance.

Pedralvi ne répondit pas.

— Veux-tu donc te rendre toi-même aussi coupable que ceux que tu as juré de punir? veux-tu commettre les crimes que tu leur reproches?

— Se venger n'est pas un crime, c'est justice! Et si tu avais été, comme moi, témoin du massacre de nos frères, si tu pensais à ceux qui nous entourent et que l'on menace encore...

Alliaga vit bien que le Maure ne comprendrait jamais son dévouement ni la sainte loi qui ordonne de pardonner à ses plus cruels ennemis. Il eut recours alors à un autre moyen et lui dit :

— C'est parce que je pense à nos frères que je te demande les jours de cet homme. Sa mort, quoique tu en dises, est un crime, un crime inutile, tandis que, lui vivant, il peut nous servir.

— A quoi? demanda brusquement Pedralvi.

— D'abord comme otage!

— C'est vrai! s'écria vivement Yézid; ses jours rachèteront ceux de nos frères...

— Et feront suspendre les persécutions du saint-office, ajouta Alliaga, ne fût-ce que par crainte des représailles.

— Ah! traître! murmura Sandoval.

— Traître! répliqua Pedralvi avec colère; un traître qui te sauve! Ah! si vous n'aviez jamais usé envers nous que de pareilles trahisons!...

— Tu consens donc à ce que je te demande? poursuivit Piquillo; tu renonces à ta vengeance?

— Dans ce moment, soit, dit-il avec un air de regret, puisque vous prétendez qu'il peut être bon à

quelque chose, ce que je ne croirai jamais. Mais n'importe; j'attendrai et je verrai plus tard; car, ajouta-t-il en regardant le grand inquisiteur, qui commençait à respirer, ce n'est pas la paix, c'est une trêve : mon serment tient toujours.

Il serra avec force la main de Sandoval, et celui-ci sentit un froid glacial courir dans ses veines.

— Maintenant, dit Alliaga, qui venait de s'asseoir, examinons ces papiers pendant qu'on me pansera.

Et il montrait du doigt le portefeuille du grand inquisiteur.

C'étaient d'abord des lettres adressées à Sandoval et à la sainte inquisition par des gouverneurs de villes ou de provinces, par des capitaines de vaisseau, qui lui rendaient compte de l'exécution de ses ordres concernant les Maures.

Chacun, dans l'excès de son zèle et certain d'être agréable à l'inquisiteur, se complaisait dans les rigueurs qu'il avait déployées (témoin les mémoires de Fonseca et de quelques autres). Quelque grands, quelque horribles que fussent les attentats commis, ils les exagéraient peut-être encore pour faire leur cour au ministre, ou à son frère. Assassins par flatterie et bourreaux courtisans, ils n'oubliaient aucun détail et multipliaient à plaisir le nombre et les souffrances de leurs victimes.

Ils ne se doutaient point du mauvais service que leur prétendu dévouement rendait en ce moment à leur maître.

A chaque trait de cruauté, l'inquisiteur baissait les yeux et courbait la tête, voyant avec terreur l'indignation qu'il inspirait, effrayé par la vengeance qui pesait sur lui.

A chaque femme égorgée ou violée, à chaque enfant ou vieillard massacré, Pedralvi rugissait de fureur et s'écriait :

— Voilà les monstres que vous m'ordonnez d'épargner!

Et il y eut un moment où Yézid lui-même, pensant à sa sœur et à son père, s'écria malgré lui :

— Il a raison!

A ce mot Pedralvi s'élança de nouveau pour reprendre sa proie; mais Alliaga se leva et plaça devant lui un rempart qu'il n'osa franchir, celui de son bras sanglant que l'on achevait à peine de panser :

— Silence, Pedralvi! silence, Yézid! s'écria d'une voix sévère celui dont l'ardente charité protestait en faveur de la sainte croyance dont lui seul en ce moment était le représentant et le véritable apôtre; silence! notre juge à tous n'est pas ici!

Il leva les yeux au ciel et fit signe à Yézid de continuer sa lecture.

Le papier suivant était une lettre que le grand inquisiteur avait reçue la veille d'Escobar. Celui-ci s'était arrêté en route pour renouveler à Sandoval ses protestations de zèle, de dévouement et d'entente cordiale. Il lui parlait de l'ennemi commun qu'ils avaient juré de renverser, de frey Luis Alliaga.

Yézid s'arrêta dans la lecture et regarda son frère; Pedralvi regarda Sandoval, et lui dit à son tour :

— Ah! traître!

— Continue, répondit froidement Piquillo.

Escobar conseillait à Sandoval de ne point s'amuser à lutter contre Alliaga, mais de frapper sur-le-champ un coup hardi, d'ordonner, à son arrivée à Madrid, l'arrestation immédiate du confesseur du roi; qui,

malgré ce titre, n'était, après tout, qu'un religieux dominicain, soumis, comme tel, à la règle de l'ordre et aux ordres du grand inquisiteur; une fois dans les cachots du saint-office, on trouverait des moyens pour l'empêcher d'en jamais sortir, et le faible monarque oublierait bien vite, dès qu'il ne le verrait plus, l'ancien directeur de sa conscience; surtout si l'on avait soin de lui en nommer un nouveau, qui pouvait être, par exemple, le frère Escobar!

— Bien, dit Alliaga à son frère, donne-moi ce papier et ceux de la même écriture.

— Il n'y en a qu'un, répondit Yézid.

Et il lui remit la déclaration dressée par Escobar et signée par lui et par le père Jérôme, cette déclaration qui justifiait le duc de Lerma de l'empoisonnement de la reine et expliquait, en même temps, comment la comtesse d'Altamira et le duc d'Uzède avaient immolé leur souveraine en voulant frapper la duchesse de Santarem.

Quant aux instigateurs de ce crime, Piquillo les connaissait depuis longtemps; il avait, dans le couvent d'Hénarès, et dans la cellule du père Jérôme, entendu, de ses propres oreilles, tous les détails de cet horrible complot.

Il resta quelques instants pensif et la tête appuyée sur ses mains. Puis il fit signe aux officiers maures et à Pedralvi de s'éloigner quelques instants.

Ils sortirent avec le grand inquisiteur, celui-ci fort inquiet de son sort et du parti que frey Alliaga allait prendre.

— Frère, dit Piquillo à Yézid, un seul événement fatal, vient de changer tous nos projets et de les détruire à jamais, peut-être, si le ciel n'a pas protégé notre père et Aïxa...

— Quant à moi, dit Yézid d'un air sombre, je n'ai qu'un seul désir : les venger et les suivre, car je n'ai plus d'espoir.

— Et moi, j'en ai toujours! Dieu en qui j'ai confiance, m'a retiré de si grands dangers et de positions si horribles, que, vois-tu, frère, désespérer du pouvoir ou de la volonté céleste, me semble presque un blasphème! Crois-moi, Aïxa nous sera rendue!

— Et si nous ne devons plus la revoir, ou la revoir avilie?

— Eh bien, alors, répondit Alliaga, dont la figure devint pâle et la voix tremblante, eh bien, le malheur ou l'infamie tombée sur notre famille ne nous empêchera pas de continuer jusqu'au bout notre sainte mission; nous avons une autre famille encore, des frères dispersés et bannis, à qui il faut rendre leurs foyers et leur patrie. Je l'ai promis à notre père Delascar d'Albérique; ce sera l'œuvre de ma vie entière; je veux l'accomplir ou y succomber.

— Et comment espères-tu encore réussir? lui dit Yézid; car, pour moi, je ne m'abuse pas sur mes efforts. Les pauvres gens que je commande pourront peut-être, soutenus par leur désespoir, se défendre quelque temps dans ces montagnes, mais nous ne pouvons plus, comme nos ancêtres, conquérir l'Espagne, ou lui imposer des lois.

— Je le sais, je le sais! dit Alliaga.

— Et toi, que deviennent les rêves que tu avais formés? La duchesse de Santarem, élevée au rang de la reine d'Espagne pouvait protéger et défendre ses frères, devenus ses sujets; mais maintenant, continua-t-il avec douleur...

— Maintenant encore, répondit Alliaga avec dou-

ceur, nos ennemis eux-mêmes, ou plutôt le ciel, qui ne nous a pas abandonnés, nous offre des moyens de salut dont il nous est permis de profiter. Ou je m'abuse fort, ou le papier que je viens de lire et que je conserve, peut grandement changer les dispositions du duc de Lerma. Le tout est de l'employer habilement et à propos. Cet écrit lui rend son honneur et sa réputation qu'il a perdus, et qu'il tient à recouvrer aux yeux de l'Espagne et de toute l'Europe. Ministre absolu, il peut commander à tous, excepté à l'opinion publique; il le pourra par cet écrit, et avant de le lui livrer, je saurai obtenir de lui, ta grâce d'abord, amnistie pleine et entière pour ceux qui se sont réfugiés dans ces montagnes et combattent avec toi, et, qui sait! peut-être plus encore. Je le tenterai du moins. Oui, continua-t-il avec chaleur, la réussite est possible, surtout si vous conservez précieusement comme otage entre vos mains le frère qu'il aime, le chef suprême de l'inquisition.

— Je comprends, dit Yézid.

— Et moi, je vais me hâter. Je me rends d'abord à Valence; il le faut; c'est là seulement que je puis avoir des nouvelles d'Aïxa, de mon père et du vaisseau que, par l'ordre même du roi, j'ai envoyé à leur poursuite. De plus, j'ai pour le vice-roi des instructions que je saurai faire exécuter. Adieu, frère, adieu. Espère encore.

— Je n'espère qu'en toi! s'écria Yézid en se jetant dans ses bras; toi, notre sauveur et notre providence! Pourquoi faut-il nous séparer? Il me semble que ton départ est toujours pour moi le signal d'un malheur!

— Allons, frère, allons, du courage! Tu en auras besoin, car il te faudra encore lutter et combattre

contre un adversaire actif et infatigable; mais de là-bas du moins, je tâcherai de détourner ou d'arrêter ses coups.

En sortant de la tente, les deux frères rencontrèrent à quelques pas le grand inquisiteur et Pedralvi, qui veillait sur lui et ne le quittait pas du regard.

— Eh bien, mes maîtres, leur dit le Maure, son arrêt est-il prononcé! Qu'ordonnez-vous?

— Nous ordonnons, répondit Alliaga, que le prisonnier sera confié à ta garde.

— Bien, cela! dit-il avec joie.

— Et nous te chargeons de le défendre.

— Moi! s'écria-t-il stupéfait.

— Oui, par ta mère, par Juanita, par le sang de tes maîtres, tu vas nous promettre non-seulement de respecter les jours du grand inquisiteur, mais de le protéger contre le poignard de ses ennemis.

— Ça m'est impossible.

— Vois, cependant! j'allais partir pour retrouver Delascar et sa fille, pour sauver nos frères, pour leur rendre leurs biens et leur patrie; mais je ne m'éloignerai pas, Pedralvi, que je n'aie reçu de toi ce serment.

Le Maure hésita quelques instants. Il était en proie à un violent combat, enfin, triomphant de lui-même, il s'écria :

— Partez donc... je jure... je jure... de protéger celui qui a massacré nos frères, celui que j'avais promis d'immoler. Et vous, dit-il en se tournant vers Sandoval, cessez de trembler, mon révérend. Vous êtes maintenant plus en sûreté ici qu'au milieu du palais de l'inquisition.

— Bien, lui dit Alliaga, je m'éloigne sans crainte;

car je sais que jamais un Maure n'a trahi ni son serment ni l'hospitalité.

— Soit! murmura Pedralvi, mais pour Ribeira et le duc de Lerma, mon serment tient toujours!

Le retour à Madrid.

Alliaga, toujours escorté par le fidèle Abouhadjad et suivi de Gongarello, descendit la montagne jusqu'à la grande route, occupée par les différents postes Maures. Là, il voulut vainement renvoyer ses guides; ceux-ci ne consentirent à le quitter que lorsqu'ils eurent franchi presque toute la chaîne de l'Albarracin.

Arrivé enfin au bord du Xucar, rivière qu'il faut traverser pour aller à Cuença, Piquillo les força de s'arrêter, il y aurait eu danger pour eux à aller plus loin, et il continua avec Gongarello à suivre le Xucar jusqu'à la Posada où il avait laissé sa voiture et ses gens. Il prétexta une visite qu'il avait voulu faire à pied à un couvent franciscain situé dans la montagne, au-dessous de Huelamo de Ocana. Il avait voulu, disait-il, s'y rendre en secret, de peur qu'on essayât de l'en empêcher, à cause du voisinage des Maures.

Il ne s'arrêta pas à Cuença, et le lendemain seulement assez tard, il arriva à Valence.

Il courut au palais du vice-roi, le marquis de Cazarena, neveu du duc de Lerma. Les ordres du roi, transmis par le ministre, avaient été si formels et si menaçants, que le vice-roi tremblant de perdre sa

place, s'était empressé de les exécuter. La *Vera-Cruz*, de la marine royale, excellente caravelle, vaisseau fin voilier, avait été équipé à la hâte; quelque diligence qu'on y mît, il fallut y employer tout un jour, ce qui donnait une grande avance au *San-Lucar*, que l'on poursuivait; mais ce dernier vaisseau naviguait si mal et la marche de la *Vera-Cruz* était si supérieure, qu'il y avait tout lieu de croire qu'elle rejoindrait promptement Juan-Baptista et son équipage.

Cependant plus de deux semaines s'étaient écoulées, et l'on n'avait eu aucune nouvelle ni de la *Vera-Cruz* ni du *San-Lucar*. Il est vrai que des orages terribles avaient éclaté sur les côtes d'Afrique; qu'un vent contraire, qui régnait depuis plusieurs jours, éloignait tous les vaisseaux et les empêchait d'aborder dans les ports d'Espagne.

Alliaga était désolé et ne pouvait cependant accuser le zèle du vice-roi. Dans son impatience il ordonna à un nouveau bâtiment, le *San-Fernando*, de mettre à la voile et d'aller à la découverte. Le marquis de Cazarena voulut vainement faire quelques objections; Alliaga se fit obéir en montrant la lettre de Sa Majesté, qui lui donnait pleins pouvoirs.

D'ailleurs les vents contraires, qui s'opposaient à ce qu'on entrât dans les ports d'Espagne, n'empêchaient pas d'en sortir, et le *San-Fernando* partit à la recherche de Delascar et d'Aïxa.

Jusqu'à son retour, il fallait attendre, il n'y avait pas moyen de s'éloigner, et cependant Alliaga comprenait combien sa présence était nécessaire à Madrid; il se disait que chaque jour, chaque instant rendait peut-être la position d'Yézid plus dangereuse; que

pressé de tous côtés par des forces supérieures et par des chefs habiles, il ne pouvait longtemps résister, et qu'Alliaga ne viendrait à son aide que trop tard peut-être.

Jusqu'alors, heureusement, aucune nouvelle n'était arrivée de l'Albarracin. Il était à croire que, fidèle au plan concerté par les deux frères, Yézid avait évité le combat, se contentant de fatiguer ou de harceler son ennemi dans les gorges et défilés de ces montagnes qu'il connaissait mieux que lui.

Enfin le vice-roi s'empressa de remettre à Alliaga un message qu'il venait de recevoir, non par mer, mais par terre. On assurait qu'un vaisseau, qui ressemblait beaucoup au *San-Lucar*, avait été signalé en vue de Carthagène, battu par la tempête, abandonné à la dérive et devenu le jouet des vents; que, du reste, on enverrait à Valence tous les renseignements que l'on pourrait recueillir à ce sujet.

Le lendemain, en effet, un courrier à cheval, envoyé par le gouverneur de Carthagène, annonçait que le vaisseau signalé était bien réellement le *San-Lucar;* que le vent ayant subitement changé dans la nuit, le bâtiment avait été jeté à la côte et avait échoué, non pas sur des récifs, mais dans un endroit peu dangereux et où il avait été facile de l'aborder; mais qu'à la grande surprise des marins qui s'empressaient de porter des secours aux naufragés, on n'avait trouvé personne à bord du navire; que, malgré de fortes avaries, le *San-Lucar* avait pu encore tenir la mer; que ce n'était donc point par suite d'un naufrage que les passagers l'avaient abandonné; que, d'un autre côté, les habillements, les meubles et les effets précieux laissés dans le navire avaient éloigné toute idée

qu'il eût été attaqué ou pillé par des pirates...

Dans l'horrible situation d'esprit où le laissaient de pareilles nouvelles, Alliaga ne savait s'il devait perdre tout espoir ou en conserver encore. En tout cas, sa présence à Valence était inutile, et l'intérêt de ses frères le rappelait près du roi. Il laissa au marquis de Cazarena les derniers ordres de Sa Majesté, ou plutôt les siens. C'était, au retour du *San-Fernando* ou de la *Vera-Cruz*, de transmettre à l'instant, à Madrid et au roi lui-même, tous les renseignements que l'on recevrait, et si l'un de ces deux navires ramenait la duchesse de Santarem et son père, de les traiter avec les plus grands égards et d'obéir à l'instant à tous les désirs qu'ils exprimeraient sur leur séjour à Valence ou sur le lieu de leur retraite.

Ces derniers soins remplis, Alliaga, la mort dans l'âme, et en proie aux plus sombres pressentiments, reprit la route de Madrid, voyageant jour et nuit sans se reposer.

Il ne s'arrêta qu'un instant en traversant la chaîne inférieure de l'Albarracin, et sans descendre de voiture, il demanda à son ancien hôte, Mosquito, le maître de la posada de Carascosa, s'il avait appris quelque chose des événements de la guerre.

— Je le crois bien! s'écria celui-ci en faisant le signe de la croix. Son Excellence don Sandoval, le grand inquisiteur (c'est un deuil et une désolation pour toute la chrétienté), le grand inquisiteur lui-même est tombé au pouvoir des hérétiques, des infidèles.

— Je le sais, je le sais, interrompit vivement Alliaga. Et qu'est-il arrivé depuis?

— On a tout tenté pour le délivrer, et la semaine dernière nous avons entendu d'ici le canon et la

mousqueterie, qui, réunis aux échos de la montagne, faisaient un tapage à empêcher nos voyageurs de dormir. Mais, rassurez-vous, seigneur, se hâta d'ajouter l'hôtelier en s'apercevant de son imprudence, que cela ne vous empêche pas de vous arrêter chez moi; depuis quelques jours on ne se bat plus, et Augustin de Mexia et ses troupes sont exténués.

— En vérité, dit Alliaga avec une expression de joie qu'il se hâta de réprimer.

— Je le tiens d'un brigadier courbatu et fourbu qui s'était laissé tomber sur des pointes de rochers. Il prétend que l'armée ennemie, après leur avoir tué beaucoup de monde, a disparu un matin avec le grand inquisiteur au moment où elle était cernée et faite prisonnière... disparu totalement.

— Ce n'est pas possible!

— Au point que, depuis ce moment, et pour la découvrir, nos soldats parcourent les montagnes dans tous les sens. Ils ont beau chercher les Maures, ils ne peuvent pas les trouver, impossible de savoir par où ils ont passé, et l'on n'aurait plus de nouvelles si de temps en temps, la nuit, quelques coups de mousquet ne venaient atteindre nos gens jusque sous leurs tentes.

Les une disent que c'est un talisman magique qui les rend invisibles, car les Maures ont toujours été savants dans la magie et la sorcellerie ; les autres prétendent que c'est Satan lui-même qui les a enlevés et transportés en enfer. Et je le croirais assez s'ils n'avaient pas avec eux le grand inquisiteur.

— En avant, muletiers! s'écria Alliaga sans vouloir en entendre davantage.

—Et sa voiture s'éloigna rapidement, laissant maître

Mosquito sur le pas de sa porte, le cou tendu et son bonnet de laine à la main.

Notre voyageur se dit en lui-même que Yézid, par quelque marche savante et par la connaissance qu'il avait des sentiers de la montagne, s'était dérobé à la poursuite d'Augustin de Mexia. C'était ce qu'il pouvait désirer de plus favorable; et un peu rassuré de ce côté, il redoubla de vitesse et n'épargna pas les pourboire aux muletiers, qui, en reconnaissance, n'épargnaient pas les coups de fouet à leurs mules.

Alliaga arriva à Madrid au milieu de la nuit et bien après la fermeture des portes. Aussi trouva-t-il tout naturel que pour les lui ouvrir on lui demandât qui il était; mais quand il eut répondu frey Alliaga, confesseur de Sa Majesté, l'on s'informa s'il se rendait directement au palais.

— Impossible à une pareille heure, répondit-il.

Il ordonna aux muletiers de le conduire à l'hôtel de Santarem. En route, il s'étonna de cette question; il en eut bientôt l'explication.

Il dormait depuis quelques heures à peine, mais d'un sommeil lourd et agité, quoiqu'il eût grand besoin de repos après les fatigues de toute espèce d'un si long voyage, lorsque Gongarello entra brusquement dans sa chambre au point du jour.

— Qu'est-ce? lui dit Alliaga en s'éveillant en sursaut.

— L'hôtel est cerné par des uniformes.

— Des soldats?

— Non, des uniformes noirs que je connais trop bien. Des familiers du saint-office, et c'est moi que l'on menace.

— Ce serait moi plutôt, répondit Alliaga en s'habil-

lant à la hâte. Et il se dit en lui-même : Est-ce qu'avant de se mettre en route et au reçu de la lettre d'Escobar, le grand inquisiteur se serait hâté d'exécuter les conseils que lui donnaient les pères de Jésus, ses nouveaux alliés? Est-ce qu'il aurait expédié, de Valence, l'ordre de guetter mon arrivée, pour me plonger, sans autre forme de procès, dans les cachots de l'inquisition? Cela ne se peut; je ne puis pas le croire.

Il ne lui fut plus possible de douter, car un instant après, la porte de son appartement s'ouvrit avec violence.

Un des principaux officiers du saint tribunal, le seigneur Spinello, créature de Sandoval et ennemi déclaré d'Alliaga, se présenta devant lui, et lui montrant, dans la pièce voisine, un groupe d'alguazils et de familiers du saint-office, s'écria d'un air de joie et de triomphe :

— Seigneur frey Luis Alliaga, religieux de l'ordre de Saint-Dominique, au nom de Son Excellence le grand inquisiteur Bernard y Royas de Sandoval, je vous arrête!

La guerre dans les montagnes.

Notre intention n'est pas de suivre don Augustin de Mexia dans ses opérations militaires et de décrire dans tous ses détails sa courte et sanglante campagne contre les Maures de l'Albarracin.

Après le désastre complet de Diégo Faxardo et la défaite du brigadier Gomara, il avait compris, en

général habile et qui tient à sa renommée, qu'en attaquant ses ennemis dans les fortes positions qu'ils occupaient, la victoire lui coûterait trop cher et qu'un échec ruinerait sa réputation militaire.

Un triomphe bien plus certain et bien plus facile lui était assuré.

Yézid commandait à une quinzaine de mille hommes, dont le tiers seulement était armé et encore grâce, en grande partie, aux mousquets et aux munitions enlevés à Diégo. Ce qui affaiblissait les insurgés, c'étaient les femmes et les enfants qu'ils avaient emmenés avec eux. Il y en avait près de dix mille à protéger et à défendre, et bien plus encore à nourrir. La montagne ne produisait rien, et nous avons vu que des colonnes expéditionnaires descendaient de temps en temps dans la plaine pour y chercher des vivres et en ramener des troupeaux.

Augustin de Mexia dressa, d'après ces circonstances, son nouveau plan de campagne. Au lieu d'attaquer de nouveau, il se contenta de repousser ses ennemis sur les sommets de la montagne, avançant sur eux pas à pas, occupant et fermant successivement les sentiers praticables par lesquels on pouvait descendre dans la plaine.

Les Maures qui tentèrent de forcer ces passages, garnis de troupes et d'artillerie, trouvèrent une si vive résistance, qu'ils furent obligés de regagner la montagne en désordre et avec de grandes pertes. Ils se réfugièrent dans des endroits presque inaccessibles, où les Espagnols se gardèrent bien de les attaquer; mais un ennemi bien plus redoutable vint les y atteindre.

Les troupeaux qu'Abouhadjad avait ramenés de

son expédition n'avaient pu suffire longtemps à la consommation d'une population aussi nombreuse. En peu de jours ils avaient été épuisés, et nous venons de voir que les Maures avaient tenté vainement de se procurer de nouvelles provisions. Les soldats pouvaient supporter la faim, mais les femmes, mais leurs enfants! Ils leurs avaient déjà abandonné les faibles rations qu'on leur distribuait chaque matin, et il fallait, faibles et se soutenant à peine, subir de nouvelles marches, de nouvelles fatigues, de nouveaux combats.

Don Augustin de Mexia avait choisi ce moment pour les attaquer sur tous les points. Il était redevenu maître de la route de Valence à Madrid et de tous les postes importants de ce côté de la montagne, car les autres versants, ceux qui donnaient dans les plaines de Valence et sur les côtes, étaient, comme nous l'avons vu, occupés par Fernand d'Albayda, qui, fidèle aux ordres de son général, avait gardé tous les passages, mais n'avait pas une seule fois attaqué les Maures; au contraire, il avait souvent, et avec une grande sévérité, retenu ses soldats qui demandaient le combat; conduite habile et prudente qui avait donné de lui la plus haute opinion à don Mexia, surtout quand celui-ci comparait la sage réserve de son jeune lieutenant à la fougue inconsidérée et fatale de don Diégo Faxardo.

Quant à Yézid, ne pouvant avec l'immense population qu'il traînait à sa suite et avec des soldats exténués, lutter contre des troupes nombreuses et approvisionnées de tout, il avait opéré sa retraite en bon ordre; il avait, toujours en reculant, gravi la montagne jusqu'à un plateau assez étendu et que la nature avait pris soin de fortifier. C'était une excel-

lente position, et il s'y était arrêté, attendant l'ennemi et lui offrant de nouveau le combat.

Cette fois encore, don Augustin l'avait refusé, comptant toujours sur des auxiliaires qui ne pouvaient lui manquer. En effet, les privations de toute espèce se faisaient plus que jamais sentir; depuis deux jours les soldats ne pouvaient plus donner leur part à leurs femmes et à leurs enfants : eux-mêmes n'avaient plus rien.

Yézid voyait devant lui, et à peu près à une demi-lieue au-dessous de son camp, le camp des Espagnols, qui, comme par une trêve tacite, s'étaient arrêtés et attendaient que la faim leur livrât leurs victimes. A sa gauche et à sa droite étaient des rochers presque à pic, qui s'élevaient à plusieurs centaines de pieds au-dessus de sa tête. Derrière lui, au midi, commençait la pente de la montagne du côté de la mer; c'était là qu'étaient échelonnées les troupes de Fernand d'Albayda impatientes de combattre. Mais de ce côté encore plusieurs rangs de rochers défendaient le camp des Maures, et de pareils retranchements ne pouvaient être facilement enlevés.

S'il n'eût eu que les Espagnols à combattre, Yézid aurait pu encore espérer la victoire; mais la faim cruelle commençait déjà à décimer ses soldats, et une nuit que l'inquiétude et l'agitation l'empêchaient de dormir, il se demandait s'il ne valait pas mieux se précipiter lui-même sur les mousquets des Espagnols et aller chercher la mort, que de l'attendre dans des tourments aussi cruels; tout à coup il crut entendre du côté de la plaine des pas lents et lourds qui gravissaient la montagne; il écouta de nouveau; craignant une attaque nocturne, il choisit quelques hommes

déterminés et se glissa avec eux le long des rochers pour découvrir la marche des ennemis et les surprendre lui-même s'il le pouvait.

Quel fut son étonnement quand, pendant la nuit, il crut distinguer d'immenses troupeaux qui, formant une longue file, s'élevaient sur le flanc de la montagne et se dirigeaient vers le camp des Maures.

Ce qu'il y avait d'inconcevable, c'était d'abord que ce convoi vînt de lui-même, et ensuite que l'armée ennemie ne l'eût pas arrêté. Ceux qui le conduisaient étaient des bergers de la plaine. Leur chef était un nouveau chrétien qui, depuis plusieurs années, avait reçu le baptême, mais qui était resté Maure au fond du cœur.

— Seigneur, dit-il à Yézid, on m'a ordonné de vous amener ces troupeaux de bœufs, que nous avons chargés d'autant de sacs de blé qu'ils ont pu en porter.

— Qui t'a dit de les conduire vers nous?

— Mon maître! un maître qui envoie cela à ses anciens fermiers, à ceux, m'a-t-il dit, qui pendant tant d'années ont cultivé ses champs et l'ont fait vivre lui-même.

— Ce maître quel est-il?

— Je ne puis vous le faire connaître.

— C'est juste! ce serait exposer sa tête, et toi-même tu as couru de grands dangers. Comment as-tu fait pour tromper la surveillance ennemie?

— On m'a dit : Gravis la montagne la nuit prochaine, du côté gauche du camp, par le sentier qui serpente entre les rochers.

— Il y avait, hier matin encore, un détachement formidable posté au pied de ces rochers.

— Il n'y était pas ce soir. Personne ne nous a arrêtés, aucune sentinelle ne nous a crié : Qui vive? et depuis trois heures nous montons sans trouver d'autres obstacles que ceux du chemin.

— Je ne saurais payer un pareil service, s'écria Yézid, mais n'importe, prends!

Et il lui présentait une partie des trésors qu'Alliaga lui avait rapportés.

— Je ne puis rien recevoir, répondit le vieux pasteur, mon maître me l'a bien défendu : il m'a seulement ordonné de redescendre la montagne au plus vite, et de vous remettre, à vous-même, avant mon départ, ce qui m'a servi à guider mon troupeau, ce bâton, qu'il vous recommande de briser et de brûler.

Le pasteur et ses compagnons se hâtèrent de s'éloigner. Les troupeaux furent reçus avec des transports de joie dans le camp, où ils ramenaient l'abondance, et Yézid, resté seul, se hâta de briser le bâton qu'on lui avait remis, et qui contenait quelques lignes d'une écriture déguisée.

Il ne s'en étonna pas. Ce message pouvait être intercepté.

« Mes bons et anciens vassaux,

» Recevez le présent qu'un ami vous envoie et de plus un utile conseil. Quelque forte que vous semble votre position, hâtez-vous de la quitter; on manœuvre en ce moment pour tourner votre droite, et dans vingt-quatre heures vous serez attaqués et cernés de tous les côtés. »

Yézid ne pouvait révoquer en doute la sincérité de

cet avis; c'était un Espagnol, il est vrai, qui le lui adressait, mais c'était un ami. C'était un des grands propriétaires des plaines de Valence qui envoyait ainsi en secret, au camp des Maures, ces nombreux troupeaux, formant la partie principale de sa richesse.

Cet ami, Yézid ne pouvait le méconnaître.

— O Fernand d'Albayda, s'écria-t-il avec émotion soyez béni, vous qui arrachez tant de familles à une mort certaine!

Fernand avait, en effet, tout ordonné, tout préparé.

Un vieux serviteur, qui lui était tout dévoué, avait rassemblé ces troupeaux et les avait conduits par le chemin que son maître lui avait tracé.

Pendant huit jours et huits nuits un nombreux détachement avait étroitement gardé les défilés de ces rochers, et après avoir fatigué, par une surveillance inutile, ses soldats qui en murmuraient eux-mêmes, leur chef leur avait permis de prendre quelque repos la nuit même où cette surveillance devenait nécessaire.

Enfin c'était Fernand d'Albayda qui, sans vouloir être reconnu, adressait à Yézid ce salutaire avis que lui seul, au monde, pouvait donner.

Il fallait donc le suivre; mais comment?

Devant Yézid, le corps d'armée d'Augustin de Mexia; derrière lui les troupes de Fernand; à sa droite des montagnes qu'il était possible de gravir, il est vrai et par lesquelles on pouvait opérer une retraite, mais c'était justement de ce côté que l'ennemi l'avait tourné et s'avançait pour le cerner.

A gauche, il ne fallait même pas y penser. Aucun

moyen de fuite. Des rochers de hauteurs différentes, mais de plusieurs centaines de pieds chacun, et taillés presque à pic.

On tint conseil. Un des chefs, Cogia-Hassan, né dans ces montagnes, où depuis son enfance il avait mené paître ses chèvres, prétendit qu'il y avait au milieu de ces recherches un chemin en apparence impraticable, et en réalité des plus dangereux, par lequel on pouvait, avec de la vigueur et du courage, se hisser jusqu'au haut de ce rempart de granit, et que là on trouverait, à la cime même de ces rochers, une vaste plaine, une prairie arrosée par l'eau d'un torrent supérieur formé par des neiges.

Quel que fût le danger d'une pareille entreprise, c'était le seul moyen de salut; il fallait le tenter. Mais en l'adoptant on était obligé d'abandonner l'artillerie, les bagages, et bien plus encore, les femmes et les enfants, aux mains des ennemis; car il n'y avait que des hommes vigoureux qui pussent entreprendre un trajet aussi pénible, aussi périlleux, et rester pendant plus d'une heure suspendus au-dessus des abîmes et des précipices. Quant à leurs familles, c'était les exposer à une mort certaine.

Il est vrai que les livrer aux Espagnols offrait exactement le même résultat.

— Si ce n'est que cela, dit Cogia-Hassan, je peux vous enseigner un moyen de mettre nos femmes, nos enfants et nos provisions à l'abri de tout danger et de les dérober même aux regards de tous les Espagnols.

Chacun l'écouta avec attention.

— Il y a non loin d'ici une grotte immense qui, à l'intérieur, offre près d'un quart de lieue d'espace. Elle est justement placée sous les rochers que nous

voulons franchir. On n'y entre que par une seule ouverture, de quatre ou cinq pieds, qu'il sera facile de fermer en dedans dès que nous serons entrés.

Cette grotte, peu élevée en certains endroits, offre en d'autres plus de quarante pieds de hauteur et elle n'est pas obscure; on y aperçoit même le ciel, car elle reçoit du jour d'en haut par une immense ouverture pratiquée au milieu des rochers amoncelés sur la grotte.

Cette retraite, presque taillée dans le roc, les Espagnols ne la devineront pas, et même ils la soupçonneraient, qu'ils ne pourraient la découvrir, ni surtout y pénétrer.

L'avis de Cogia-Hassan prévalut. Il n'y en avait pas de meilleur, et du reste on était pressé par le temps et par les Espagnols qui allaient arriver. On trouva, on examina la grotte, la plus belle de toute la sierra de l'Albarracin. Elle était, en effet, vaste, spacieuse, bien aérée et suffisamment éclairée en certaines parties par l'espèce de soupirail supérieur dont nous avons déjà parlé. Les parois intérieures et toute la voûte étaient en granit, et nul éboulement n'était à craindre.

Cette grotte, qui s'étendait encore au loin sous la montagne, pouvait contenir, et au delà, tous ceux qui, dans ce moment, lui demandaient un asile. On s'empressa donc d'y renfermer les vieillards, les femmes et les enfants, au nombre, disent les historiens du temps, de sept à huit mille; de plus, les bagages de toute espèce, l'artillerie et la plus grande partie des troupeaux que l'on devait à la générosité de Fernand d'Albayda. Une autre partie des bestiaux fut tuée pour l'approvisionnement de l'armée, qui, dans le chemin escarpé qu'elle avait à gravir, emportait avec elle ses armes et ses vivres pour quelques jours.

Le grand inquisiteur Sandoval, qui depuis le départ d'Alliaga avait été traité par Yézid avec les plus grands égards, était toujours resté prisonnier des Maures. Il ne pouvait les suivre dans la dangereuse ascension qu'ils allaient tenter. Il fut décidé que ce précieux otage serait renfermé dans la grotte, dont Yézid confia le commandement et l'administration à Pedralvi et à quelques soldats déterminés.

Dès qu'ils furent tous entrés, Pedralvi donna ordre de fermer en dedans l'ouverture; pour plus grande précaution, Yézid fit rouler, à l'extérieur, des masses de rocs et de terres; les interstices mêmes des rochers furent garnis d'herbes, de mousses et de plantes sauvages qui dérobaient aux yeux les plus clairvoyants l'entrée déjà si difficile de ce souterrain.

Yézid et ses soldats espéraient se soustraire ainsi, pendant quelques jours, aux Espagnols qui les poursuivaient. Des cimes élevées où il allait asseoir son camp il pourrait défier, non-seulement leurs attaques mais même leurs recherches, et attendre sans crainte l'effet des promesses d'Alliaga.

Dès que les Espagnols, fatigués de parcourir inutilement les sommets âpres et inhabitables de l'Albarracin, seraient redescendus dans la plaine ou dans les parties inférieures de la montagne, Yézid et les siens descendraient à leur tour des pics de leurs rochers et viendraient rendre à la liberté les prisonniers de la grotte.

Le soir même, guidée par Cogia Hassan, l'armée commença sa marche ascensionnelle, et Yézid voulut être le premier à explorer le chemin effrayant qu'on allait suivre. Qu'on se figure une armée entière, une longue file de soldats gravissant un à un une muraille

de granit, presque à pic; s'appuyant sur les pointes de roches saillantes, se retenant aux racines d'arbres ou aux plantes vigoureuses qui tapissaient le flanc de la montagne et chacun, si un faux pas l'entraînait dans l'abîme, risquant sa vie et celle du compagnon qui était au-dessous de lui.

Il faut dire que cette muraille de rochers, qui, à l'œil et de loin, paraissait droite et perpendiculaire (et c'est un effet éprouvé par tous ceux qui voyagent dans les montagnes), cette muraille offrait, à une trentaine de pieds de hauteur, un sentier escarpé, inaperçu d'en bas et que Cogia-Hassan connaissait bien. Ce sentier, serpentant en zig-zag le long de la montagne, était encore d'une difficulté extrême, et surtout donnait d'effroyables vertiges à ceux qui avaient l'imprudence de regarder au-dessous d'eux, mais enfin c'était une espèce de chemin de corniche, praticable, et qui conduisit presque toute l'armée des Maures aux sommets des remparts de granit qu'elle avait à franchir.

Là, ainsi que l'avait promis Cogia-Hassan, une plaine s'offrit à leurs regards. Quelques arbres y croisaient encore; l'herbe verdoyait dans quelques endroits, car ce sol de rochers, ce terrain aride était arrosé continuellement par les eaux abondantes d'un torrent dont la source supérieure bouillonnait au-dessus de leur tête.

Fatigués par cette longue et pénible marche, les Maures bénirent cette onde bienfaisante qui leur permettait de se rafraîchir et d'accomplir, en signe d'actions de grâces, les ablutions commandées par les rites de leur croyance.

Pendant ce temps, et au moment où les premiers

rayons du jour éclairaient la montagne, Augustin de Mexia et ses troupes s'avançaient pour attaquer le camp des Maures. Le général espagnol avait fait faire à une partie de ses soldats une manœuvre admirable pour tourner la montagne de droite, la seule qui lui parût accessible. Il avait calculé les jours et les heures que devait leur coûter cette longue et difficile opération, il avait envoyé ses ordres en conséquence à don Fernand d'Albayda, et toutes les mesures de l'habile général avaient été si bien prises qu'il gravissait lui-même le nord de la montagne pendant que don Fernand se mettait en marche par le midi, et que la colonne expéditionnaire franchissait les derniers rochers qui régnaient à l'est.

Les trois corps d'armée, étonnés de n'avoir pas été inquiétés dans leur marche, débouchèrent à la même heure et presque au même instant sur le plateau qui était censé occupé par les Maures, qu'ils devaient ainsi accabler par trois côtés différents. Quant au quatrième côté, nous savons qu'il était fermé par une muraille de granit à pic.

Rien ne peut rendre la stupéfaction de don Augustin de Mexia au profond silence et surtout à la vaste solitude qui régnaient autour de lui.

Aucune apparence, aucun vestige de ce camp qu'ils venaient détruire, de ces Maures, qu'ils venaient massacrer. Tout avait disparu! et comment dix ou douze mille soldats, sept ou huit mille femmes et enfants avaient-ils pu, en quelques heures, s'évanouir comme une fumée ou devenir invisibles!

C'était un enchantement, une magie! Aussi, le bruit s'en était-il répandu sur-le-champ dans les rangs espagnols, et il n'était pas étonnant que l'hôtelier de

Carascosa, le seigneur Mosquito, eût fait part de cette opinion à Alliaga, lorsque, ainsi que nous l'avons vu plus haut, celui-ci, à son passage, avait interrogé le digne maître de la posada sur les opérations de l'armée.

Don Augustin de Mexia n'était pas homme cependant à croire aux corps d'armée enlevés par un coup de baguette. Après avoir bien examiné la position, il lui fut prouvé que Yézid et ses soldats n'avaient pu lui échapper que par les murailles des rochers qui s'élevaient à l'ouest; pensant bien que les Espagnols, qui avaient découvert le nouveau monde, sauraient découvrir le camp des Maures au milieu d'une montagne, il envoya en éclaireurs plusieurs soldats adroits et intrépides.

Ceux-ci vinrent lui rapporter qu'il y avait réellement sur le flanc du rocher un sentier en zig-zag qui pouvait conduire des chevriers et leurs troupeaux jusqu'au sommet de la montagne; mais qu'il était impossible d'y faire gravir une armée et surtout de l'artillerie; qu'ils ne pouvaient donc croire que les Maures eussent tenté de le faire.

—Il faut pourtant bien qu'il l'aient fait se disait en lui-même don Mexia; car ils sont au haut de ces rochers, c'est évident. Quant à les en débusquer, quant à essayer même de les y attaquer, il n'en eut pas un instant la pensée, quoique ce fût l'avis de Diego Faxardo qui, impatient de venger son affront et malgré sa bonne volonté, remarquait avec désespoir qu'on ne se battait plus depuis... qu'il avait été battu.

—Rassurez-vous, lui répondit son général, je vais vous offrir une occasion de prendre une revanche et de rendre à l'armée un signalé service.

Voici de quoi il s'agissait :

En gravissant les plus hauts sommets opposés et qui étaient accessibles, don Augustin avait découvert ou du moins deviné à peu près la position des Maures. Ils devaient être campés sur un terrain aride et inculte, ne pouvant rien produire, ne leur offrant aucune ressource. Ils ne pouvaient descendre de ces hauteurs inexpugnables pour se procurer des provisions et des vivres. Comment avaient-ils pu en emporter avec eux, c'est ce que le général ne s'expliquait pas; mais ces vivres, quelque abondants qu'ils fussent, devaient cesser un jour ou l'autre. Ce qui durerait plus longtemps, c'était l'eau qu'ils avaient en abondance, c'était ce torrent qui, tombant des sommets neigeux de l'Albarracin, alimenterait sans cesse leur camp.

Il voulait donc, pour les forcer à se rendre, pour les prendre à la fois par la faim et par la soif, détourner l'eau de ce torrent et l'empêcher de tomber dans la vallée où campaient les Maures. Il fallait pour cela, avec des fatigues inouïes, tourner les montagnes de neige qui, de haut et de loin, dominaient la position d'Yézid. C'était difficile et dangereux, c'est pour cela que le général en chargeait don Diégo de Faxardo.

Celui-ci eût mieux aimé des dangers où sa bonne épée pût lui servir, dût-il, à lui tout seul, combattre les Maures, non dans leurs rochers, car les rochers lui portaient malheur; mais en plaine il se faisait fort de prendre sa revanche et de les mettre en déroute.

En attendant, il s'empressa d'obéir au général et partit avec une centaine d'hommes portant des cordages, des bâtons ferrés et des tentes, enfin tout l'ap-

pareil et les bagages nécessaires pour une expédition dans les montagnes et dans les neiges.

La grotte del Torrento.

La première journée fut fatigante; la seconde encore plus. Mais ils approchaient, ils entendaient de loin le bruit du torrent impétueux. Ils apercevaient ses flots bouillonnants d'écume tomber du sommet des neiges, se précipiter en magnifique cascade et descendre de rocher en rocher jusque dans les vallées inférieures.

Certain d'atteindre bientôt le but de son expédition, le capitaine Diégo, avant de tenter sa dernière ascension, permit à ses hommes de se reposer et de se refaire. Ils s'assirent au milieu d'un groupe de rochers à côté d'une ouverture en entonnoir qui devait donner dans les profondeurs de la terre et qu'ils n'avaient nulle envie de sonder. Ils mangeaient de fort bon appétit des oignons crus, repas ordinaire du soldat espagnol, lorsqu'une fumée épaisse les entoura. Cette fumée apportait avec elle un parfum de cuisine et surtout de bœuf rôti, inusité dans les montagnes, parfum qui étonnait à la fois et ravissait leur odorat. Ils se levèrent et examinèrent avec attention, l'oreille et le nez au vent.

Cette fumée qui s'élevait au-dessous de leurs pieds venait de l'ouverture souterraine qu'ils avaient remarquée. Serait-ce un soupirail de l'enfer? se dirent quelques uns des soldats avec effroi.

Diégo les rassura, et se couchant à plat ventre au

bord du cratère de cette espèce de volcan, il regarda attentivement. La fumée qui s'en échappait l'empêchait de rien distinguer et manqua de le suffoquer; mais il entendait ce bourdonnement confus et incessant que produit une masse d'hommes réunis; il entendait en outre le mugissement de bœufs, le bêlement de moutons.

En ce moment la fumée avait cessé, et Diégo aperçut quelques pointes de rochers qui s'avançaient çà et là, sur lesquelles on pouvait poser le pied et descendre dans l'intérieur de la caverne jusqu'à une profondeur à peu près d'une douzaine de pieds. C'était un moyen d'examiner de plus près, et par son ordre trois ou quatre soldats se hasardèrent à tenter l'entreprise. Mais le premier, après avoir descendu pendant quelques minutes, en s'attachant des pieds et des mains aux aspérités des rochers, cria à voix basse à ses compagnons qu'il n'y avait pas moyen d'aller plus loin, vu qu'au-dessous de lui les parois de la grotte étaient à pic, et qu'il y avait encore un autre danger, qu'il avait cru distinguer d'en haut des femmes, des enfants et surtout des hommes avec des mousquets.

Cette dernière assertion fut confirmée à l'instant même d'une manière trop évidente, car plusieurs coups de feu partis d'en bas atteignirent les soldats, qui roulèrent dans l'abîme en poussant un effroyable cri. Les deux compagnons se hâtèrent de remonter.

Plus de doute, la grotte qui était là sous leurs pieds servait de refuge aux Maures leurs ennemis. Mais comment pénétrer dans ce lieu souterrain? Ce ne pouvait être par l'ouverture que le hasard venait de faire découvrir; il devait donc en exister une autre, et le capitaine Diégo laissa une vingtaine de soldats, qu'il chargea d'explorer les environs, et continua sa route

avec le reste de ses gens pour mettre fin à l'expédition dont son général l'avait chargé.

A une demi-heure de marche, et toujours en s'élevant vers la région des neiges, à une espèce de premier bassin où tombait le torrent, ils aperçurent distinctement au-dessous d'eux le camp des Maures.

Le général espagnol, ainsi qu'on le voit, ne s'était pas trompé dans aucune de ses conjectures; mais impossible d'aller chercher et de combattre l'ennemi dans une position pareille. Il n'y avait d'autre moyen de le réduire qu'en le privant de toute ressource, à commencer par l'eau qui l'approvisionnait *.

Le torrent, comme nous l'avons dit, se précipitait d'abord dans un vaste bassin qu'il s'était creusé lui-même au milieu des rochers; de là, il s'échappait par une large échancrure et roulait vers la vallée où campaient les Maures.

Il s'agissait d'abord de lui donner une issue du côté opposé et de le diriger de là vers un autre endroit de la montagne.

Le capitaine Diégo ordonna à l'instant à ses soldats de se mettre à l'œuvre. Les pioches et les hoyaux qu'ils avaient apportés remplacèrent dans leurs mains les mousquets et les épées, et ils travaillèrent toute la journée avec vigueur et courage. Le soir, ils furent

* Don Augustin de Mexia, officier célèbre par son expérience et par la brillante réputation qu'il s'était acquise dans les guerres des Flandres, fut envoyé, avec l'élite des troupes réglées, contre les Maures réfugiés dans la montagne, au nombre de près de trente mille hommes, femmes et enfants, et qui avaient juré de se défendre jusqu'à la dernière extrémité. Le général espagnol les réduisit par le manque d'eau, dont il les avait privés. (Watson. tome II, livre III. pages 84 et 85.)

rejoints par ceux de leurs camarades qu'on avait envoyés la veille à la découverte.

Ceux-ci déclarèrent qu'ils avaient exploré vainement l'extérieur de la grotte, depuis le haut jusqu'en bas, qu'ils n'avaient aperçu et ne pouvaient même soupçonner aucune entrée, aucune issue, autre que celle qui s'était d'abord offerte à eux, laquelle était impraticable; et cependant, d'après l'étendue probable de cette caverne, plusieurs milliers de Maures avaient dû s'y réfugier; c'était là sans doute qu'ils avaient caché leurs femmes, leurs enfants, leurs provisions, et à coup sûr leurs trésors.

A ces derniers mots, tous les soldats frémirent d'impatience et de curiosité, et Diégo, leur chef, de rage. Tenir si près de soi ses ennemis et sa vengeance, et les laisser échapper! Retourner près de son général et de ses compagnons sans avoir effacé par une revanche éclatante l'affront de sa première défaite! Il ne pouvait s'y résoudre. Le souvenir de sa honte passée ranimait dans son cœur une fureur nouvelle, et cette fureur lui inspira une idée horrible, atroce, diabolique, qui ne devait que trop bien réussir.

Il commanda à ses soldats de redoubler d'efforts et de creuser au torrent un nouveau lit large et profond, en le dirigeant au milieu des rochers vers l'ouverture qu'ils avaient découverte, travail d'autant plus facile que la grotte était placée à une centaine de pieds au-dessous du premier bassin où tombait la cascade.

Quand cette espèce de canal fut achevé, ils remontèrent vers la première chute, rompirent les digues qu'ils avaient laissées, et le torrent, abandonnant son ancienne direction, se précipita vers le nouveau lit qu'on venait de lui préparer et qui était plus bas que

l'autre. Ses eaux bouillonnantes s'élancèrent en grondant et couvrirent de leur fracas les hurlements de vengeance et de joie que poussèrent en même temps Diégo et ses soldats.

— Meurent ainsi tous les infidèles! s'écria le capitaine; meure avec eux le souvenir de mon affront!

Et se tournant vers ses compagnons :

— Nous sommes vengés, dit-il, et notre mission est remplie.

Il descendit alors la montagne, le cœur battant de joie, et alla rendre compte de son expédition à son général, qui occupait alors l'ancien camp abandonné par Yézid, et avait établi ses tentes presque au-dessous des rochers mêmes que Diégo venait de quitter.

Le torrent cependant, s'engouffrant dans les entrailles de la terre, venait d'envahir la retraite souterraine dans laquelle les Maures étaient comme prisonniers, et rien ne peut exprimer leur surprise et leur effroi quand cette masse d'eau énorme, terrible, incessante, commença à tomber par la vaste ouverture qui, naguère encore, leur donnait la lumière, et qui dans ce moment, leur apportait une mort horrible et inévitable.

La première pensée de Pedralvi fut de donner un écoulement à l'inondation, qui commençait de les engloutir, et au risque de tomber entre les mains de don Augustin de Mexia, il cria à ses compagnons de l'aider à dégager l'entrée intérieure, celle par laquelle ils avaient pénétré dans la caverne.

Vaine précaution, inutiles efforts.

La grotte avait été presque murée à l'extérieur par les soins d'Yézid et de ses soldats.

— Plus d'espoir! s'écria-t-on.

Pedralvi en avait toujours, et quoiqu'il fût déjà accablé de fatigue, quoique ses mains fussent en sang, il s'écria :

— Du fer! du fer! pour renverser ces derniers remparts et pour frapper les ennemis qui voudraient s'opposer à notre passage!

Ranimés par son énergie et surtout par son exemple, ses compagnons se remirent à l'ouvrage; mais ils furent bientôt forcés de l'interrompre. L'issue qu'ils voulaient dégager était placée dans l'endroit le plus bas du souterrain. C'est là que les eaux se dirigèrent naturellement et s'amoncelèrent d'abord; impossible d'y rester. Il fallut fuir et abandonner l'œuvre de délivrance qu'ils avaient commencée.

Pedralvi et ses compagnons, reculant devant l'ennemi terrible qui les menaçait, gagnèrent un autre endroit plus élevé du souterrain. Mais à chaque minute, à chaque seconde, l'onde impitoyable avançait, avançait sur eux, gagnait du terrain, et refoulant devant elle cette multitude innombrable de femmes et d'enfants qui poussaient des cris d'épouvante.

La mort sous leurs pas, la mort sur leur tête! Des flots tombant par torrents avec un effroyable bruit, que répétaient au loin et que redoublaient les échos de la caverne; les mugissements des taureaux, qui, dans leur effroi, se précipitaient la tête baissée sur cette masse compacte ou écrasaient sous leurs pieds la foule, qui ne pouvait ni fuir ni se défendre; ajoutez à cela la lumière qui leur était presque ravie. Telle était la scène d'horreur, de chaos et de désolation qu'offrait et ce moment la grotte de l'Albarracin.

Profitant de ce désordre, Sandoval s'était éloigné de son gardien, qui ne le quittait jamais, et qui, pour la

première fois, l'avait oublié, en songeant au péril de ses frères.

— Mon maître, mon maître, s'écriait Pedralvi en s'arrachant les cheveux et en appelant Yézid à son secours; mon maître, comment sauverai-je ces malheureux que vous m'avez confiés? Et toi, Allah, disait-il, au prix de mes jours, viens les délivrer! Que moi seul je périsse!...

Généreuse prière que n'entendit point le ciel. Un long cri d'effroi, qui retentit en ce moment, sembla lui répondre et lui dire :

Tous doivent périr!!!

L'inondation gagnait, et quelque vaste, quelque étendue que fût la caverne, l'eau tombant par torrents depuis plusieurs heures, sans relâche sans interruption et surtout sans issue, montait déjà à plusieurs pieds.

Les femmes s'étaient réfugiées sur les rochers, sur les points culminants, les aspérités ou les saillies des parois qu'elles avaient pu atteindre. Les mères, élevant leurs enfants au-dessus de leurs têtes, cherchaient à les dérober au flot impitoyable qui s'élançait pour les saisir. Enfin une famille entière, soulevée par la vague, fut tout à coup emportée.

De là partait le cri d'effroi et de douleur que venait d'entendre Pedralvi. Il s'élança, parvint à saisir deux enfants, puis leur mère, plaça sur un quartier de roc qui dominait encore l'abîme; mais à l'instant d'autres victimes disparaissaient. Il courait à leur aide, il y courait, non plus en marchant, mais déjà à la nage, car tous avaient perdu pied, et dans ce nouveau déluge, hommes, femmes, enfants, troupeaux, confondus pêle-mêle, se débattaient pour mourir.

— Sauvez-moi! sauvez-moi! criait une pauvre fille

à moitié mourante et qui disparaissait sous les vagues.

Pedralvi pensa à Juanita. Il plongea et ramena la jeune fille sans connaissance; lui-même pouvait se soutenir à peine. Il regarda autour de lui et aperçut un large rocher en saillie, une espèce de promontoire qui s'avançait au-dessus des flots, et après des efforts prodigieux, inouïs, il parvint à y gravir, lui et son fardeau; il s'empressa alors de donner quelques secours à la jeune fille.

Elle était morte!

Il poussa un rugissement de rage, et de ses deux poings fermés il menaçait le ciel, sourd à sa voix, quand un frémissement se fit entendre non loin de lui.

Il leva les yeux et vit sur ce rocher Sandoval, le grand inquisiteur, debout à ses côtés.

Par un mouvement involontaire il chercha son poignard; mais il s'arrêta, pensant à son serment. Puis voyant les flots qui déjà s'élevaient à plus de vingt pieds, et qui, avant un quart d'heure, menaçaient de couvrir le rocher, leur dernier asile, il se dit avec satisfaction en regardant Sandoval :

— Il n'y a rien à craindre, il ne peut pas échapper...

— Seigneur! Seigneur! murmurait l'inquisiteur en priant à mains jointes; Seigneur, ne me confondez pas avec ces hérétiques et sauvez-moi!

— Te sauver, s'écria Pedralvi d'une voix vibrante, toi, la cause de tous nos maux!

— Ah! reprit le moine sans l'écouter et tout entier à son effroi, voici l'eau qui s'élève... Bonté du ciel! que vais-je devenir!

Cette fois, Pedralvi ne lui répondit pas; mais il lui

montra de la main les cadavres qui flottaient autour d'eux.

— Mourir! mourir ainsi!

— Pas de ma main, du moins; tu diras à ton Dieu que j'ai tenu mes serments.

— Mourir sans confession!

— Toi! confesser tes crimes!... tu n'en aurais pas le temps, car avant une demi-heure le flot sera élevé au-dessus de nos têtes!

— Oui, l'eau monte et me soulève! je me soutiens à peine sur ce roc glissant! s'écria Sandoval... Puis il continua en se tordant les bras de désespoir : Il me faudra donc, mon Dieu, périr comme ces méchants, ces hérétiques, ces maudits!

— Et être damné comme eux! ajouta Pedralvi avec un sourire de dédain.

A l'idée seule d'être confondu, pour l'éternité, avec ceux qu'il méprisait tant, Sandoval retrouva toute sa fierté, et jetant sur Pedralvi un regard foudroyant d'orgueil, il s'écria :

— J'espère que Dieu y réfléchira avant de damner un grand inquisiteur d'Espagne!

Le flot, qui s'élevait toujours, lui ferma la bouche et l'engloutit.

Pedralvi regarda alors autour de lui; pas un cri, pas un gémissement ne se faisait plus entendre. Aucun bruit, que celui du torrent qui tombait sans cesse et qui maintenant tombait de moins haut, car à chaque instant les vagues s'élevaient et se rapprochaient de lui.

Cette vaste caverne, nommée depuis la grotte del Torrento (la grotte du torrent), était pour Pedralvi plus affreuse que l'Océan et son immensité, car il ne

pouvait nager ni faire un mouvement sans toucher le corps inanimé d'un ami, d'un frère. Lui seul était vivant; lui seul était destiné encore à survivre au trépas de tous les siens!

L'eau qui s'élevait sans cesse, n'était plus qu'à une douzaine de pieds de l'ouverture supérieure; les vagues venaient battre le rocher sur lequel les soldats espagnols étaient descendus le matin. Pedralvi s'y élança, et la route que les Espagnols avaient parcourue pour remonter s'offrit à ses yeux.

Mais cette route était alors bien plus pénible et plus difficile. L'eau du torrent avait rendu glissants les rochers qu'il fallait saisir et la colonne d'eau qui tombait toujours faisait, à chaque pas, chanceler Pedralvi; une fois même elle le rejeta dans l'abîme; mais il rassembla son courage et ses forces, et enfin, haletant, épuisé, respirant à peine, il arriva au sommet du rocher.

Il vit le jour, il toucha la terre! Mais encore épouvanté des scènes dont il venait d'être témoin, il sentit ses genoux fléchir et tomba sans connaissance.

Quand il revint à lui, il s'avança au bord des rochers et aperçut sous ses pieds le camp des Espagnols et leurs tentes où l'on se réjouissait.

A cette vue, sa fureur se ranima.

— Oui, s'écria-t-il, j'avais fait un serment, celui d'immoler chaque jour, un de nos ennemis, et ce serment, c'est Mahomet, c'est notre Dieu lui-même qui me punit d'y avoir manqué. Je le tiendrai désormais, je le jure! C'est pour cela seul que le ciel m'a conservé la vie, et cette vie sera consacrée à venger mes compagnons.

Il se rapprocha de la grotte, y jeta un dernier re-

gard, qui le fit frémir d'horreur. L'eau était montée presque jusqu'à l'ouverture. Plusieurs cadavres surnageaient à la surface, et l'un des premiers qu'il aperçut fut celui du grand inquisiteur.

Furieux, hors de lui, à moitié fou, il le saisit, le traîna jusqu'aux bords des rochers, et le lançant au milieu du camp espagnol:

— Reprenez-le, s'écria-t-il, c'est mon premier présent. J'espère bientôt en envoyer d'autres.

Il se précipita alors vers l'autre versant de la montagne et eut bientôt disparu.

La chute d'un ministre.

Les événements que nous avons racontés à la fin du dernier volume s'étaient passés pendant le voyage d'Alliaga et son retour à Madrid. Nous demanderons maintenant à nos lecteurs la permission de revenir au confesseur du roi, que nous avons laissé à l'hôtel de Santarem, au moment où l'officier de l'inquisition Spinello venait l'arrêter.

— Je suis prêt à vous suivre, répondit froidement Alliaga, et il fit un pas dans l'antichambre.

Spinello s'était fait accompagner de deux membres du saint-office et, pour plus de sûreté, d'une vingtaine de soldats de la sainte Hermandad. Piquillo jeta sur eux un coup d'œil, et reconnut dans celui qui le commandait son ancien garçon parfumeur qui lui avait été autrefois recommandé par la senora Cazoleta.

En rencontrant son regard l'honnête et malencon-

treux alguazil baissa la tête d'un air qui voulait dire : C'est mon état, je suis obligé d'obéir.

Spinello fit un signe impératif, et la brigade avança d'un pas.

— Un instant, dit Alliaga, je demande à voir en vertu de quel ordre on m'arrête.

— En vertu d'un ordre du grand inquisiteur lui-même, répondit Spinello d'un air insolent.

Et il exhiba un parchemin que Sandoval lui avait envoyé depuis huit jours.

— Les ordres émanés de l'inquisition et du grand inquisiteur doivent être exécutés dans les vingt-quatre heures répliqua Piquillo.

— Et celui-ci est daté d'hier, répondit Spinello d'un air victorieux en le lui présentant.

En effet la date avait été laissée en blanc par Sandoval, qui dans une lettre particulière avait recommandé à son agent de mettre cette date le jour même de l'arrivée d'Alliaga à Madrid.

Piquillo prit le parchemin, le regarda et dit lentement :

— Cet ordre d'arrestation n'a pu être daté, ni signé, hier, par le grand inquisiteur.

— Et pourquoi, s'il vous plaît? s'écria Spinello en ricanant.

— Attendu que depuis huit jours Son Excellence Bernard y Royas de Sandoval est tombé dans les mains des Maures de l'Albarracin, et que dans ce moment il est leur prisonnier. C'est ce que je viens annoncer au roi.

A ce coup inattendu, tous les alguazils se regardèrent consternés et comme si la chrétienté eût été dans le dernier péril. Spinello lui-même avait été un in-

stant déconcerté; mais se remettant promptement :

— Il n'en est pas moins vrai que cet ordre suprême...

— Ne peut être valable; il y a fausseté ou surprise, seigneur Spinello, et j'ai là sur moi un autre acte dont ces messieurs ne révoqueront point en doute l'authenticité, car il est écrit et signé de la main même du roi.

Le remettant alors au chef des alguazils, il ajouta :

— Cet ordre vous prescrit de m'obéir comme à Sa Majesté elle-même, et je vous ordonne au nom du roi d'arrêter à l'instant le seigneur Spinello et ses deux acolytes, comme coupables envers le grand inquisiteur et le saint-office du crime de faux.

Le brave alguazil ne se le fit pas dire deux fois. Il fit signe à ses gens d'entourer Spinello, qui voulut vainement réclamer.

— Vous vous justifierez devant Sa Majesté elle-même, s'écria Piquillo; et je vais de ce pas lui rendre compte de cette affaire.

Spinello, commençant à s'effrayer du tour que prenait la chose, essaya de balbutier quelque excuse. Un geste d'Alliaga commanda à la sainte Hermandad de l'emmener; et quand ils furent tous partis, Piquillo sentit près de lui quelqu'un qui venait de tomber à genoux et qui baisait le bas de sa robe.

C'était Gongarello.

— Bravo! maître! s'écria-t-il. Voilà ce que j'appelle se tirer d'affaire. Nous sommes sauvés!

— Pas encore. Cela seulement me prouve que nous avons à lutter contre de puissants ennemis dont il faut se hâter de déjouer les manœuvres.

Il se rendit à l'instant même au palais du roi.

Le comte d'Avila, qui ce jour-là, était de service, était parent du duc de Lerma; il parut étonné à la vue d'Alliaga.

— Je comprends, se dit celui-ci en lui-même, on me croyait déjà dans les prisons du saint-office.

Et sans faire attention au trouble de l'officier des gardes, il se présenta à la première porte qui conduisait aux appartemens du roi.

Le comte d'Avila se plaça respectueusement devant lui, le salua et dit :

— Mon révérend, il m'est défendu de vous laisser entrer.

— Moi! confesseur de Sa Majesté!

— Vous-même!

— Qui a donné cet ordre?

— Le cardinal-duc.

En effet, et dans le cas où le confesseur du roi se rendrait directement au palais, le ministre avait pris d'avance ses précautions.

— Je respecte l'autorité de monseigneur le duc de Lerma, répondit Alliaga, mais j'en reconnais une supérieure à la sienne, c'est celle de Sa Majesté.

Et il lui montra la lettre qu'il tenait du roi.

Le comte d'Avila, placé entre le souverain qui régnait de droit et celui qui régnait de fait, se trouvait dans un embarras inexprimable. Quelque parti qu'il prît, il redoutait une disgrâce; mais sachant, après tout, que la colère du favori était plus redoutable que celle du monarque, connaissant l'importance que le duc de Lerma attachait à ne pas laisser pénétrer Alliaga près du roi, le comte d'Avila s'enhardit et balbutia ces mots :

— Mes ordres immédiats et directs me viennent du cardinal-duc; je ne puis vous laisser entrer, mon

père, qu'autant que le ministre lui-même aura changé ma consigne.

A cette fermeté inattendue et qui renversait tous ses projets, Alliaga tressaillit, mais cherchant à cacher son trouble, il répondit :

— Prenez-y garde, monsieur le comte, on ne désobéit pas impunément à son souverain. Un motif des plus graves m'appelle auprès de S. M. et si quelque malheur arrive, c'est vous qui en assumerez sur vous toute la responsabilité.

L'officier aux gardes hésita un instant, mais il comprit qu'il s'agissait d'une de ces occasions décisives à la cour, occasion de disgrâce ou de fortune éclatante, et comme, pour mille raisons, il avait confiance dans l'étoile du ministre tout-puissant, il protesta à haute voix de son zèle pour le duc, son parent et son protecteur, déclara qu'il lui était dévoué corps et âme, et qu'il ne le trahirait jamais.

Alliaga, ainsi repoussé aux yeux de tous les courtisans qui encombraient l'antichambre, sentit qu'il était perdu, que c'en était fait de lui et de son crédit s'il donnait à cet échec le temps de se répandre. Il sortit précipitamment, et cela lui fut d'autant plus facile que la foule s'écarta vivement de son passage, et que personne, pas même de ses meilleurs amis, ne l'arrêta un instant pour lui serrer la main.

Il se rendit aux anciens appartements de la reine, où il avait toujours conservé ses entrées; appartements alors déserts et dont les domestiques avaient, presque tous, été placés par lui. La nouvelle de sa disgrâce n'était d'ailleurs pas connue, et chacun s'empressa de l'accueillir avec ce zèle affectueux et prévenant que rencontre partout la faveur.

— Dieu soit loué! dit-il en franchissant le seuil de l'oratoire de Marguerite, où il avait demandé qu'on le laissât seul, rien n'est désespéré! O ma bienfaitrice, protége-nous encore!

Il traversa la chambre à coucher de la reine, et s'élança par le passage secret qu'il connaissait si bien et qui conduisait dans la chambre et, de là, dans le cabinet du roi. C'est par ce corridor qu'il avait naguère sauvé Aïxa et l'avait préservée du déshonneur et de la mort. Cette fois encore il s'agissait de ses frères, dont l'avenir et l'existence maintenant dépendaient de lui seul et de sa faveur.

Jamais Alliaga n'avait été aussi avide du pouvoir ni aussi désireux de s'en emparer.

Il arriva sans obstacle à la chambre du roi. Là se tenait le premier valet de chambre, M. de Latorre, toujours en place, toujours soldé par Sa Majesté ainsi que par la comtesse d'Altamira et par le duc d'Uzède et dont le zèle, pour servir tant de monde à la fois, se multipliait comme ses appointements.

Il n'avait donc garde de laisser pénétrer dans le cabinet de son maître le confesseur du roi, qui, dans les circonstances actuelles, lui était signalé par ses deux autres maîtres comme l'homme le plus dangereux pour lui, attendu qu'il pouvait lui faire perdre son triple traitement.

M. de Latorre, sans prendre aucun ménagement, répondit brusquement qu'on n'entrait pas dans le cabinet de Sa Majesté, le roi étant triste, malade et désirant être seul.

— Mais moi, son confesseur?

— Raison de plus.

— S'il en est ainsi, j'entrerai.

— Le roi l'a défendu.

— Le roi l'a permis et vous commande de m'obéir... témoin cet ordre de sa main. Lisez... Savez-vous lire?

— Non, mon révérend, répondit effrontément M. de Latorre, qni comprit qu'en ce moment l'instruction devait le perdre et l'ignorance faire sa fortune. Je ne sais pas lire!... pas plus que mon grand-père qui était bon gentilhomme, mais je sais observer ma consigne, continua-t-il en se posant fièrement devant la porte, et je vous déclare qu'on n'entrera dans la cabinet du roi que de vive force.

Il prononça ces derniers mots avec un air de bravoure qui voulait dire :

Et je suis plus fort que vous!

Piquillo, qui avait eu un moment d'espoir, voyait encore tous ses projets renversés par un nouvel obstacle aussi impossible à prévoir qu'à franchir. Le confesseur du roi ne pouvait pas lutter contre un valet de chambre, surtout d'une taille aussi supérieure et d'une encolure aussi avantageuse que celle de M. de Latorre.

N'importe, il n'y avait pas à réfléchir; il n'y avait pas non plus de temps à perdre, et d'un mouvement rapide il s'élança vers le cabinet du roi.

M. de Latorre l'arrêta par le bras, mais de l'autre Alliaga se mit à frapper rudement à la porte. En vain le zélé valet de chambre voulut l'entraîner : l'intrépide moine s'accrochant au bouton de cuivre doré de l'un des panneaux, se mit à crier à haute voix :

— Sire! sire! c'est un de vos serviteurs qui revient vers vous.

Le roi ne répondit pas.

— C'est moi, c'est Alliaga!

On entendit marcher dans le cabinet du roi.

— J'ai à vous parler des affaires les plus importantes, du salut de votre royaume.

Les pas s'arrêtèrent.

— J'ai à vous parler de la duchesse de Santarem.

On entendit un pas vif et précipité, et au moment où M. de Latorre, redoublant d'efforts et d'énergie, venait de détacher la main d'Alliaga de son seul appui, et l'entraînait à l'autre bout de la chambre, la porte du cabinet s'ouvrit le roi parut.

— Je suis sauvé! s'écria Piquillo.

— Je suis perdu! se dit en lui-même M. de Latorre.

Alliaga se précipita sur les pas du roi dont la porte se referma.

— C'est toi! c'est toi! s'écria Philippe avec émotion; toi, mon seul ami, ma consolation, mon soutien! Si tu savais combien j'ai pensé à toi, avec quelle impatience je t'attendais et je désirais te voir.

— Et Votre Majesté tardait bien à m'ouvrir.

— Je n'osais pas.

Le roi prononça ce mot à voix basse, mais si vivement qu'il semblait lui avoir échappé malgré lui. Puis comme honteux de tant de faiblesse, il courba la tête et garda quelques instants le silence.

Alliaga, qui pendant ce temps l'examinait, fut étonné et presque effrayé du changement de ses traits, de sa pâleur, des rides précoces qui sillonnaient son front et surtout du désordre de sa personne et de ses vêtements.

Le roi leva vers lui des yeux où roulaient quelques larmes.

Et Piquillo se jeta à ses genoux en s'écriant :

— Mon maître! mon maître, parlez, qu'avez-vous? Si je ne puis venir en aide à Votre Majesté, je puis du moins mourir pour elle. Me voici, disposez de moi!

— Ah! je suis bien malheureux! s'écria le monarque.

En effet, depuis le départ de Piquillo, ne pensant qu'à la duchesse de Santarem, tout entier à son amour et à sa douleur, il avait manifesté devant le duc de Lerma le désir d'être seul, et ce désir le ministre en avait étrangement abusé; depuis ce moment, en effet, les appartements du roi avaient été fermés à tout le monde, et nul, excepté le ministre, ne pouvait plus approcher du souverain, désormais prisonnier dans son palais.

— Oui, s'écria Philippe, je ne vois plus que ce duc de Lerma, qui m'est odieux, que je déteste! tous les autres m'ont abandonné!

— Tous, sire!

— Excepté... mais il ne faut pas en parler, excepté deux amis dévoués qui viennent, parfois, le soir, en secret.

— Et qui donc?

— Le duc d'Uzède et la comtesse d'Altamira.

— Est-il possible! s'écria Alliaga en pâlissant.

— Oui, cela t'étonne, poursuivit le faible monarque, mais le duc d'Uzède est mal avec son père; tout le monde est mal avec lui; et d'Uzède, ce fidèle serviteur, se cache du ministre pour venir voir et consoler son souverain; mon valet de chambre Latorre, un autre encore qui m'est dévoué, introduit ici presque tous les soirs le duc d'Uzède et la comtesse.

— Et ce sont eux qui consolent Votre Majesté?

— Ils voudraient, je le crois bien, mais ce qu'ils me disent redouble mes tourments; car ils sont comme le cardinal-duc : ils prétendent tous que ce fatal amour me conduira à ma perte; que Dieu me pardonnerait peut-être d'aimer une Maure; mais que songer à l'épouser, c'est encourir les foudres de l'église, c'est m'exposer à la damnation éternelle...

— Eh bien, sire, répondit tranquillement Alliaga, il faut y renoncer.

— Je ne le puis, je l'aime plus que jamais; je l'aime malgré eux, malgré le ciel, que je brave, et dont j'ai peur! Aussi tu vois, poursuivit le malheureux roi, en lui montrant ses traits amaigris, tu vois quels sont mes tourments, c'est à en perdre la raison.

— Je viens vous la rendre, sire, et faire cesser de pareils combats; car je crois que tout espoir est désormais perdu.

Il lui raconta alors ce qu'il avait appris; la duchesse de Santarem et son père abandonnés sur un vaisseau au pouvoir de Juan-Baptista et des bandits ses compagnons; le *San-Lucar*, échoué sur les côtes de Carthagène, sans un seul passager à bord, et enfin les mesures, infructueuses jusqu'ici, qu'il avait prises; la caravelle la *Vera-Cruz* et le vaisseau le *San-Fernando* expédiés à la découverte et qui avant peu, sans doute, enverraient leurs rapports à Sa Majesté.

Les tourments dont le roi se plaignait tout à l'heure n'étaient rien auprès de ceux qu'il éprouva en écoutant ce récit. Le regret, la jalousie, la rage, se disputaient tour à tour son cœur. L'idée seule que la duchesse de Santarem était perdue pour lui rendait sa

passion plus vive, plus ardente, plus délirante, plus déraisonnable que jamais. En ce moment, malgré son ministre, malgré la cour de Rome et malgré l'inquisition tout entière, il eût épousé la duchesse à la face de l'Espagne et de l'Europe.

A ce premier mouvement de colère succéda un accès de désespoir. Le pauvre roi se mit à fondre en larmes, et voyant Piquillo dont la douleur moins expansive n'était pas moins profonde que la sienne, et qui, retiré dans un coin de l'appartement, détournait la tête et pleurait sans rien dire, il courut à lui et le serra dans ses bras.

Lui aussi pleurait Aïxa; lui seul comprenait sa douleur et son amour, et dès ce moment Alliaga était tout pour lui. C'était son confident, son ami le plus cher, sa plus douce consolation; sa présence lui devenait indispensable.

— C'est trop, s'écria Piquillo en étouffant ses sanglots et en essuyant ses larmes; c'est trop vous occuper de ma douleur, sire; pour m'empêcher d'y penser, parlons de la vôtre, parlons des autres chagrins qui tourmentent Votre Majesté... Ils sont donc bien grands?

— Plus que je ne peux te dire! Le cardinal-duc, qui me vient voir tous les matins, est arrivé l'autre jour, la figure toute bouleversée, m'annoncer que Dieu était irrité contre nous, tous les fléaux allaient accabler l'Espagne, et qu'enfin le grand inquisiteur, son frère Bernard y Royas de Sandoval, était tombé entre les mains des Maures.

— Je le savais, dit froidement Alliaga.

— Et ce n'est rien encore! Hier matin, il est revenu m'annoncer une nouvelle manifestation de la colère

céleste : le grand inquisiteur avait été massacré par les infidèles.

— Ce n'est pas possible, sire.

— Son corps avait été jeté du haut des rochers dans le camp même de don Augustin de Mexia. C'est horrible! n'est-ce pas?

— Oui... oui... j'en conviens, balbutia Alliaga.

Et il se dit en lui-même en frissonnant :

— Pedralvi a manqué à sa promesse; je ne l'aurais jamais cru.

Puis s'adressant au roi :

— Que voulez-vous, sire! des gens qu'on a réduits au désespoir sont capables de tout. Ce n'est point par des massacres, c'est par la clémence qu'il eût fallu d'abord les réduire.

— Tu crois!

— J'en suis persuadé.

— Et le cardinal-duc m'a soutenu qu'il fallait redoubler de rigueur. Il a envoyé à don Augustin de Mexia l'ordre de ne point faire de grâce aux hérétiques. En même temps, et pour choisir, disait-il, un digne vengeur à son frère, il m'a fait donner la place du grand inquisiteur...

— A qui donc?

— A Ribeira, l'archevêque de Valence.

— O ciel! et Votre Majesté a signé?

— Vraiment oui, et la nomination est partie le jour même pour Valence, où le saint prélat est en ce moment.

— Mais ce saint prélat est encore plus rigide, plus impitoyable que celui auquel il succède; c'est notre ennemi mortel... je veux dire celui des Maures. Il a juré leur extinction totale, et si Aïxa nous était rendue...

— Eh bien? dit le roi avec joie.

— Eh bien! vous trouveriez en lui le plus grand obstacle à vos desseins.

— C'est vrai!... c'est vrai!... s'écria le monarque avec effroi; mais tu n'étais pas là; pas un conseil, pas un ami à qui je puisse me fier. Ceux à qui je m'adresse ne sont pas même d'accord entre eux; et puis si tu savais, si j'osais te l'avouer...

Saisi alors d'un élan de courage, le roi s'écria:

— Eh bien! oui, tu sauras tout; pourquoi te le cacherai-je, à toi, qui es mon seul et mon meilleur ami... Ce cardinal-duc, que je vois ici tous les jours...

— Vous est odieux... insupportable... je le sais, sire.

— Bien plus encore! sa présence me cause une répugnance et un effroi mortels.

Puis baissant la voix, il ajouta :

— J'en ai peur!

— Vous, sire! s'écria Alliaga, vous! avoir peur de votre ministre!

— Oui! oui! continua le roi à voix basse, je ne l'avoue qu'à toi; c'est lui qui a empoisonné la reine! je le sais, j'en suis sûr!

— Qui l'a dit à Votre Majesté?

— Des gens dont le témoignage est terrible, accablant, et ne peut être révoqué en doute.

— Mais qui encore?

— D'abord... autrefois... il y a déjà quelques mois, le père Jérôme me l'a attesté ici même sur l'Evangile.

— Lui!... se dit Alliaga avec indignation, en froissant sous sa robe le papier écrit et signé par le père Jérôme et Escobar, et dans lequel ceux-ci signalaient le duc d'Uzède et la comtesse d'Altamira comme les

auteurs de ce crime; mais modérant son trouble, il leva les yeux vers le roi et écouta tranquillement.

— Et puis, continua le monarque, il m'est aisé de voir que je ne suis pas seul à savoir que le cardinal-duc est coupable, que d'autres connaissent cet horrible mystère, et s'ils ne me le disent pas formellement, ils ne peuvent du moins le nier, et ici, le soir, bien des fois, ils m'en ont fait presque l'aveu.

— Eh! qui donc!

— La comtesse d'Altamira et le duc d'Uzède.

Piquillo poussa un cri d'horreur.

— Oui, oui, dit le monarque en se méprenant sur son indignation, son fils, son fils lui-même n'ose pas dire le contraire. Mais seulement lui et la comtesse m'engagent, m'exhortent tous les soirs à prendre un parti. Ils me supplient, dans mon intérêt même, de ne pas laisser le cardinal-duc au pouvoir. La comtesse surtout m'a prouvé combien il serait avantageux pour moi de le remplacer par son fils le duc d'Uzède. Moi, franchement, je le voudrais, poursuivit le roi avec bonhomie; d'abord, je l'ai toujours aimé, et puis celui-là je n'ai pas peur de lui! Ensuite cela ferait moins d'éclat, moins de révolution, cela ne sortirait pas de la famille. Mais comment prendre une résolution pareille? comment se passer du duc de Lerma, qui, depuis plus de seize ans, mène tout, conduit tout! Qu'est-ce que cela deviendrait sans lui? et où irions-nous?

— On irait autrement, sire, et on irait mieux.

— Crois-tu? demanda le roi horriblement indécis. Mais ce n'est pas le seul embarras où je me trouve. Le duc d'Uzède me demande tous les jours le renvoi de son père, et le duc de Lerma, depuis avant-hier, me

demande formellement l'exil de son fils... Oui, oui, il s'agit de l'exil ou de la prison. Il reviendra encore à la charge aujourd'hui. Je ne peux pas toujours refuser, comme je le fais depuis deux jours; il faut prendre un parti, il faut se prononcer entre eux... et ce n'est pas tout encore, poursuivit le roi avec un tressaillement nerveux dont il n'était pas le maître, j'ai reçu un avis... un avis secret d'une écriture que j'ai déjà vue plusieurs fois, un avis que j'ai trouvé, comme toujours, là, sur mon bureau, et dans lequel on m'annonce que la main qui a immolé la reine est levée sur moi et menace mes jours!

— Une telle audace! s'écria Alliaga avec colère.

— Tu en es indigné... effrayé... et moi aussi. Ne sachant ni ce que je dois craindre ni ce que je dois croire, n'osant me décider entre le père et le fils, j'ai vingt fois déjà changé d'idée, et dans le doute, dans l'indécision, je ne dors pas, j'ai la tête en feu, j'ai la fièvre! j'en mourrai ou j'en deviendrai fou! Il n'y a que toi, Alliaga, qui puisse me tirer de ces tourments, ou plutôt de cet enfer; c'est en toi que j'ai confiance, et c'est toi que je veux croire. Donne-moi un conseil... Oui, s'écria-t-il vivement en regardant autour de lui, nous sommes seuls et personne ne peut nous entendre : qui des deux faut-il envoyer en exil? lequel faut-il garder? Prononce toi-même; ce que tu diras, je le ferai.

Jamais personne ne s'était trouvé dans une situation pareille. Jamais sujet, parti de si bas, n'était arrivé si haut. Lui, Alliaga, le Maure, le mendiant, appelé à prononcer sur les destinées de la monarchie espagnole, et pouvant à son gré conserver ou renverser le ministre qui, depuis dix-huit ans, régnait en sou-

verain absolu *!!! S'il avait osé, et ce fut là sa première pensée, il eût dit au roi : « Au lieu de deux concurrents que me propose Votre Majesté, je lui conseille d'en choisir un troisième. » Mais le roi, effrayé à l'idée seule de se donner un nouveau ministre, c'est-à-dire un maître nouveau et inconnu, aurait préféré garder l'ancien; d'ailleurs il fallait brusquer l'événement, se décider à l'instant même; et Alliaga n'avait ni les moyens ni le temps d'étudier et de proposer l'homme d'Etat le plus capable.

La question restait donc posée entre le duc d'Uzède et son père. Il était aisé à Alliaga de justifier le duc de Lerma. Il le pouvait d'un mot, et le premier ministre, conservant la faveur royale, lui aurait d'abord témoigné peut-être quelque reconnaissance du pouvoir qu'il lui aurait dû. Mais la reconnaissance du duc de Lerma (Alliaga le savait par expérience) n'était pas de longue durée, et tant qu'il resterait en place, il n'y avait aucun espoir pour Piquillo d'atteindre son unique but et de voir son rêve se réaliser. Le duc de Lerma, qui avait pendant si longtemps combattu pour obenir l'expulsion des Maures, ne pourrait vouloir leur rappel, et ne travaillerait jamais franchement à la révocation d'un édit qui était son ouvrage.

Le duc d'Uzède, au contraire, n'y avait pris aucune part, et sur ce sujet, comme sur beaucoup d'autres, il n'avait aucune idée arrêtée. Uzède, nommé par

* Alliaga délibéra en faveur de qui, ou de Lerma ou d'Uzède, il ferait pencher la balance. L'alternative qu'embrassa ce moine est digne de la plus sérieuse attention, à cause des conséquences politiques qui en furent le résultat. (Watson, *Histoire de Philippe III*, 2e vol., liv. VI, page 290.)

Alliaga, resterait constamment dans sa dépendance, car Alliaga avait toujours les moyens de le perdre avec la déclaration du père Jérôme et d'Escobar, attestant sa complicité dans l'empoisonnement de la reine. D'Uzède aussi pouvait être ingrat, mais il aurait toujours peur, et si dans un cœur tel que le sien la reconnaissance était fugitive, la crainte ne l'était pas. Grâce à ce sentiment, Alliaga devait toujours commander et d'Uzède toujours obéir. Le nommer ministre était donc se nommer lui-même, et frappé de l'immense avantage qui devait en résulter pour lui et surtout pour les siens, Piquillo n'hésita plus, son choix fut fait.

— Sire, lui dit-il, je suis prêt à répondre à l'honneur que me fait Votre Majesté; mais si elle approuve le parti que je vais lui proposer, je demande que cette résolution soit exécutée, non pas demain, mais aujourd'hui, sur-le-champ, à l'instant même.

— Soit! dit le roi un peu ému déjà de l'idée de se décider aussi vite.

— Eh bien! et puisque Votre Majesté est assise devant son bureau, je la prie de vouloir écrire les mots suivants :

Le roi avait déjà pris la plume et écoutait avec une curiosité inquiète. Alliaga continua :

« Monsieur le cardinal-duc sortira aujourd'hui même de Madrid et se rendra dans tel lieu qu'il lui plaira de choisir. » MOI LE ROI *. »

* Le roi enjoignit à son ministre en termes exprès, dans un billet écrit de sa propre main, de sortir de Madrid, avec pleine et entière liberté de se retirer en tel lieu qu'il lui plairait de choisir, pour y jouir en paix des effets de ses anciennes bontés. (Watson, 2e vol. liv. VI. page 303.

— Que cela? dit le monarque étonné.

— Pas davantage, sire! Votre Majesté n'aura pas même besoin de revoir monsieur le duc; il comprendra.

— Je n'aurais jamais cru, dit le roi, que ce fût aussi facile.

Et il respira avec satisfaction, comme le prisonnier qui hume le grand air après une longue captivité.

— Mais, reprit-il gaiement, et le duc d'Uzède?

— Puisque Votre Majesté tient la plume, elle n'a qu'à continuer :

« Monsieur le duc d'Uzède prendra dès ce jour le titre de premier ministre, et en exercera les fonctions.

» MOI LE ROI. »

— Si Votre Majesté veut maintenant me confier ces deux ordonnances, je me charge du reste.

— Volontiers, s'écria le monarque.

En ce moment l'officier de service, le comte d'Avila, parut à la porte du cabinet, et resta frappé de surprise en voyant Alliaga qu'il venait de renvoyer. Son air étonné semblait dire :

— Par où est-il entré!

Se remettant cependant, il annonça en balbutiant que monseigneur le cardinal-duc demandait à présenter ses hommages à Sa Majesté.

Le roi pâlit, et son émotion fut si grande, que sa main, qui tenait encore les deux ordonnances, trembla convulsivement.

— C'est vrai, dit-il à demi-voix à Alliaga; c'est l'heure à laquelle il vient d'ordinaire; mais je ne veux pas le voir, je ne le veux pas!

— Votre Majesté en est la maîtresse. Elle peut se retirer dans ses appartements, je recevrai le duc.

Le roi, soulagé d'un second fardeau, remercia son conseiller par un regard de reconnaissance, et ajouta:

— Que vais-je faire pendant ce temps?

— Votre Majesté n'est pas sortie depuis plusieurs semaines, le grand air ne peut que lui faire du bien, et je l'engagerais à aller à la chasse.

— J'y pensais, dit le roi.

Il sonna, donna ordre que l'on préparât ses équipages et se retira dans sa chambre à coucher au moment où entrait le cardinal-duc.

Il parut, le regard fier, la tête haute et environnée de cette auréole d'insolence qu'on nomme la faveur. Il resta stupéfait en apercevant Alliaga; mais il fit signe à d'Avila de se retirer.

— Vous ici, seigneur Piquillo? dit-il d'un air dédaigneux.

— Moi-même, monseigneur.

Soit distraction, soit à dessein, le duc se jeta dans le fauteuil du roi, pendant qu'Alliaga se tenait modestement assis sur un humble pliant.

— Je ne pensais pas, dit le duc avec majesté, vous rencontrer ici.

—Je le crois, monseigneur, vous vous étiez arrangé pour que je fusse ailleurs: Votre Eminence avait défendu de me laisser entrer au palais, et votre frère avait ordonné de me jeter dans les prisons de l'inquisition.

— Eh mais, répondit le duc d'un air d'ironie, c'est une idée qui n'était pas si mauvaise et qui peut encore se réaliser. Où est le roi?

— Le roi, dit froidement Alliaga, vient de partir

pour la chasse, et m'a chargé de vous recevoir.

— Qu'est-ce que cela signifie? s'écria le duc avec un peu d'émotion.

— Je vais vous l'expliquer, monseigneur. Vous rappelez-vous le jour où malgré la foi jurée, malgré la parole de ministre et de gentilhomme que vous aviez donnée à un vieillard, à Delascar d'Albérique, qui venait vous apporter la rançon de ses frères...

— Eh bien! monsieur... interrompit le duc avec impatience.

— Ce jour où vous veniez de faire signer au roi un édit qui proscrivait deux millions de ses sujets et enlevait à ces malheureux leurs biens et leur patrie...

— Eh bien, monsieur...

— Eh bien! je vous déclarai ce jour-là, que moi, qui n'étais rien, je vous renverserais, vous, ministre tout-puissant. Je l'ai juré, et je ne suis pas comme vous, monseigneur, je tiens mes serments.

— Que voulez-vous dire? s'écria le duc en pâlissant et en se levant avec vivacité.

— Voici une ordonnance que le roi m'a chargé de vous remettre, répondit gravement Alliaga en restant assis sur son modeste pliant.

Le ministre, qui ne l'était plus, entr'ouvrit d'une main tremblante le papier fatal qu'on venait de lui remettre. D'un coup d'œil il l'avait parcouru, mais ne pouvant y croire encore, il relut une seconde et une troisième fois ces mots qui lui semblaient impossibles, ces mots terribles, foudroyants et tracés en caractères de feu, car ils lui brûlaient et la main et les yeux.

A sa première pâleur avait succédé un rouge pourpre; tout son sang, qui d'abord s'était porté au cœur, était remonté à la tête avec une telle violence, qu'il

chancela et retomba dans le fauteuil comme frappé d'apoplexie.

Alliaga s'élançait pour le secourir, quand la porte s'ouvrit de nouveau : un huissier de la chambre annonça que l'on sollicitait l'honneur de parler à frey Luis Alliaga.

— Qui donc?

— Monseigneur le duc d'Uzède.

A ce nom, le cardinal-duc, prêt à perdre connaissance, se releva comme piqué pas un serpent, mais il s'arrêta en entendant Alliaga répondre brusquement:

— Je n'ai pas le loisir! qu'il attende!

Cet affront fait à son fils fut pour le duc de Lerma comme un calmant, comme un baume appliqué sur sa plaie saignante. Il chercha à reprendre ses sens, et d'une voix dont il s'efforçait de cacher l'émotion, il dit :

— Je comprends, c'est lui qui me succède.

Alliaga baissa la tête et ne répondit pas.

— Et vous, seigneur Alliaga, vous! un homme d'honneur, vous approuvez une telle conduite!

— Je la trouve infâme!

— Je ne méritais donc pas, s'écria le duc avec joie, d'être traité ainsi, d'être renversé du pouvoir?

— Si, monseigneur! mais point par votre fils!

Le vieux ministre, qui avait eu un rayon d'espoir, regarda Alliaga avec étonnement, et cherchant vainement dans ses yeux l'explication d'une conduite qu'il ne pouvait comprendre, il s'écria :

— Je veux parler au roi, je veux le voir.

— C'est impossible, monseigneur.

— Conduisez-moi vers lui.

— Je ne le puis ni ne le veux, car cette lettre c'est moi qui la lui ai fait écrire.

— Vous, Alliaga! vous qui me devez tout!

— Vous oubliez, monseigneur, répondit Piquillo avec fierté, que je ne suis venu ici que pour vous prévenir des dangers qui menaçaient notre patrie, des complots médités contre elle et contre vous. C'est donc moi qui, le premier, vous ai rendu service. Je vous suis resté fidèle tant que vous l'avez été à l'Espagne, et ne vous ai abandonné que le jour où vous avez trahi ses plus chers intérêts. Répondez vous-même : De quel côté est la trahison?

— Oui, je le reconnais, oui, vous m'aviez prévenu; vous avez agi loyalement, s'écria le duc avec une émotion et une chaleur toujours croissantes; eh bien! au nom de notre ancienne alliance, au nom de cette amitié que je n'aurais jamais dû rompre et qui peut se renouer encore, si vous le voulez... Ecoutez-moi, daignez m'écouter!

La porte s'ouvrit encore, et l'huissier répéta :

— Monseigneur le duc d'Uzède supplie frey Luis Alliaga de vouloir bien lui accorder la faveur d'un instant d'audience.

— Dites-lui que c'est impossible en ce moment, répondit Alliaga avec un air d'impatience et de mépris; il peut attendre, je suis avec quelqu'un à qui il doit respect.

La porte se referma.

— Merci!... merci!... s'écria le duc en étendant les mains vers lui; et maintenant, j'en suis certain, vous ne refuserez pas la dernière grâce que j'implore, celle de parler au roi en ma faveur.

Alliaga détourna la tête et répondit :

— Je ne le puis.

— Alors... le dirai-je! il faut donc que le sourire

du maître ait un attrait bien enivrant; que le pouvoir, quand on l'a une fois possédé, devienne un besoin si vif qu'on ne puisse plus y renoncer; que le désespoir de le perdre cause une douleur tellement intolérable, qu'elle fasse oublier tout, jusqu'à l'honneur...

Alors, sans respect pour sa propre dignité, pour sa grandeur passée, pour les cheveux blancs qui couvraient sa tête, le duc de Lerma, ce ministre, ce cardinal, ce vieillard, se précipita aux pieds d'Alliaga, et, disputant encore les derniers lambeaux de la faveur qui lui échappait, mendia l'appui de celui qui venait de le renverser *.

Alliaga honteux et rougissant pour lui, s'empressa de le relever en lui disant à voix basse :

— Je n'ai rien vu, monseigneur, je me tairai... je me tairai, je vous le jure!

Ces mots rappelèrent le duc à lui-même, et, désormais résigné à son sort, il s'écria :

— Je pars! je pars! je saurai défier l'adversité qui m'accable; mais il est un coup que je ne me sens point la force de supporter, une idée qui me conduira au

* Dans cette douloureuse situation, Lerma, oubliant sa dignité, ne rougit point de paraître en suppliant aux pieds d'Alliaga, et de conjurer au nom de la reconnaissance, le moine ingrat d'intercéder en sa faveur auprès du roi. (Watson, *Histoire de Philippe III*, t. II. liv. VI. p. 303. — Vittorio Siri, t. III. — Gonzalo de Cespedes y Meneses.

Nota. La conduite d'Alliaga à l'égard du duc de Lerma est traitée de trahison par plusieurs historiens. Ceux-ci, catholiques et Espagnols, pouvaient avoir raison à leur point de vue; mais d'origine musulmane et Maure de naissance, Ali-Aga (car c'est ainsi que son nom devrait s'écrire), Ali-Aga, en rêvant le retour de ses frères en Espagne, avait un but qui devait tout légitimer à ses propres yeux.

tombeau : c'est que les calomnies dont on m'a abreuvé sont parvenues jusqu'au roi, et qu'il y a ajouté foi. Avouez-le-moi, s'écria-t-il avec véhémence, Philippe m'accuse et me croit coupable; il est persuadé que j'ai empoisonné la reine.

Alliaga lui fit signe que oui, et le vieillard, poussant un cri d'horreur, leva les mains au ciel en disant :

— Je jure par ce que j'ai de plus cher, par mon salut éternel, par le Christ lui-même, que je suis innocent.

— Je le sais! je le sais! s'écria Alliaga en lui serrant la main.

— Eh bien! que le roi en soit convaincu, c'est tout ce que je demande, c'est mon dernier vœu sur la terre!

— Le roi le saura, le roi en aura la preuve par moi, je vous le promets.

— C'est bien! c'est bien! à ce prix j'oublie tout! à ce prix je pardonne à vous, et même... à mon fils!

Il sortit par la porte qui donnait dans la chambre du conseil; un instant après, le duc d'Uzède entrait par celle de la salle des gardes.

Une scène de famille.

Uzède avait un air humble et embarrassé. Il salua avec respect Alliaga toujours assis sur son pliant, puis leva sur lui un regard curieux et inquiet qu'il baissa aussitôt. On voyait qu'il désirait et n'osait engager la conversation.

— Il ne sait rien encore, se dit Alliaga.

Puis, adressant la parole au grand seigneur debout devant lui :

— Pardon, monseigneur, de vous avoir fait attendre près d'une demi-heure.

— Quand on est occupé, balbutia le duc, c'est tout naturel! Cela peut arriver à tout le monde.

— En effet, répondit froidement Alliaga; je me souviens que la première fois que je me suis présenté à votre hôtel, à Valladolid, il y a bien longtemps de cela, vous avez été obligé, à votre grand regret, j'en suis sûr, de me faire attendre plus d'une heure.

Le duc parut visiblement déconcerté et dit en essayant de sourire :

— Oui... oui... je me rappelle le commencement de cette audience...

— Moi, je me rappelle surtout la fin, répliqua Alliaga d'un air glacial, mais rassurez-vous, monseigneur, je ne suis pas ici chez moi.

Et d'un air plus gracieux, lui montrant un fauteuil, il ajouta :

— Nous sommes chez le roi.

Cette fois le duc avait totalement perdu la tête, et dans un désordre inexplicable il s'écria :

— Et moi aussi, je n'ai point oublié ce souvenir fatal! il m'a poursuivi constamment, il a fait le malheur de ma vie; car on a beau faire, il est des remords auxquels on ne peut échapper, il est une voix secrète qui parle à votre cœur et vous révèle la vérité! C'est cette voix, que je n'ai pu étouffer, qui m'amène repentant vers vous; qui, malgré ma fierté m'oblige à implorer votre pardon et à vous crier : Mon fils! mon fils!

En achevant ces mots, qu'il s'efforçait de pronon-

cer d'une voix émue, le duc étendit ses bras vers Alliaga, qui se leva vivement, fit un pas en arrière, et le repoussant de la main avec un geste de dédain, répondit :

— Le premier cri de la nature doit être seul écouté... et vous aviez sans doute raison alors.

— Ne comprenez-vous donc pas le repentir?

— Si, monseigneur, je comprends le vôtre : vous ne vouliez pas être le père de Piquillo et vous désirez être celui de frey Luis Alliaga.

Alors et avec un accent généreux, il s'écria :

— Quel que soit le sang qui coule dans mes veines, mon père à moi est celui qui a tendu la main à ma misère et non pas à ma fortune; qui m'a ouvert ses bras quand j'étais sans asile et qui alors m'a dit : Mon fils!... Mon père à moi, c'est celui qui, errant et sans patrie, a maintenant besoin de mon secours! Mon père à moi, c'est Delascar d'Albérique le proscrit!

Puis modérant son émotion et jetant un regard de pitié sur d'Uzède qui courbait la tête :

— Quant à vous, monsieur le duc, lui dit-il avec douceur, qui vous amène? Confiez-le-moi franchement, car il y a encore un autre motif que celui dont vous me parliez tout à l'heure.

— C'est vrai, mon révérend; le roi vient de partir pour la chasse. Sa voiture a rencontré celle de la comtesse d'Altamira. Il a fait signe de la main à ses gens de s'arrêter, et a dit d'un air riant à la comtesse : « Il y a de bonnes nouvelles. Dites à d'Uzède d'aller voir Alliaga. » Et alors je venais...

— Le roi n'a rien dit autre chose?

— Non, mon révérend.

— Et vous n'en savez pas davantage?

— Rien de plus; mais je vous avoue que je suis impatient de connaître ces bonnes nouvelles.

— Je vais vous les apprendre.

Il regarda le duc d'un air solennel et dit :

— Dans la position où nous allons nous trouver l'un et l'autre, je suis obligé de vous parler avec franchise, dût cette franchise vous paraître bien dure et vous blesser cruellement; mais vous *seul* au monde...

Et il appuya sur ce mot.

— Vous *seul* si vous le voulez, aurez connaissance des faits dont je vais vous entretenir. Le roi lui-même les ignore et les ignorera toujours; du reste, je n'avancerai rien qui ne soit appuyé sur des preuves.

Il tira alors de sa poche la déclaration écrite et signée par le père Jérôme et par Escobar, et la lut lentement et à voix basse, comme si les murs mêmes du palais pouvaient l'entendre.

A cette accusation si nette, si détaillée, si précise, d'Uzède n'eut pas la force d'opposer un seul désaveu. Il gardait un silence accablant, mais ses dents s'entre-choquaient, ses traits étaient livides, la sueur coulait de son front.

— Cet écrit, continua Alliaga, a été remis par vos anciens amis, les pères Escobar et Jérôme, au grand inquisiteur Sandoval, votre oncle. Rassurez-vous, c'est de lui seul que je le tiens; mais si cet écrit était tombé en d'autres mains que les miennes, entre les mains d'un ennemi, et vous en avez beaucoup...

Uzède tressaillit.

— La comtesse est seule coupable, je le sais; mais

le crime qu'elle a commis, vous le connaissez, vous en étiez le complice, et si j'avais montré cet écrit au roi, vous étiez perdu; il vous fallait renoncer à votre rang, à vos honneurs, à la vie peut-être!

— Ah! vous ne le voudriez pas! s'écria Uzède en étendant vers lui les bras, et les liens qui nous unissent...

— Même sans y croire, répondit froidement Alliaga, vous voyez bien, à la manière dont je vous parle et dont j'agis envers vous, que je ne veux pas vous perdre, et si je ne l'ai pas fait, si au lieu de vous abattre, je vous soutiens dans la faveur du roi, si même je vous élève encore plus haut...

Un éclair de joie brilla dans les yeux du duc.

— C'est que j'ai des desseins sur vous, continua Alliaga; c'est que je veux, pour vous réhabiliter à vos propres yeux, vous faire concourir à une grande expiation et au bonheur à venir de l'Espagne.

Le duc redoubla d'attention.

— Oui, une grande injustice et une grande faute ont été commises : l'expulsion des Maures, qui, en se retirant, ont emporté avec eux la richesse et la prospérité de notre pays; ce serait, pour le règne de Philippe III, une tache odieuse et déshonorante. Je veux l'effacer, je veux en faire disparaître jusqu'aux moindres traces. Si vous voulez me seconder franchement dans ce projet, m'aider dans tout ce qui en amènera l'exécution, je vous place au pouvoir souverain, je vous fais nommer premier ministre...

Le duc ne put retenir un tressaillement de surprise et de joie.

— Sinon, en montrant au roi cet écrit, je le force à renoncer à vous, et je dirige son choix sur celui qui

promettra d'agir de concert avec moi, pour le bonheur et la gloire du pays.

— Je le promets, je le promets! s'écria d'Uzède avec transport. J'écouterai vos avis, je m'y soumettrai. J'ordonnerai, je commanderai à tous, mais je ne serai que le bras et vous serez l'âme. Et quant au généreux projet que vous avez conçu, je m'y associe d'avance et m'y dévoue, je vous le jure par le ciel qui nous entend.

— C'est bien, lui dit froidement Alliaga, vous êtes premier ministre.

Et il lui remit l'ordonnance signée par le roi.

D'Uzède n'en pouvait croire ses yeux. Ce titre qui lui avait coûté tant d'efforts, tant d'intrigues et tant de bassesses, ce pouvoir suprême pour lequel il s'était rendu criminel et presque parricide, il le possédait enfin! Sa joie était si grande, que pendant quelques instants elle lui fit oublier tout. Il sortit du palais radieux, triomphant et presque sans remords.

Quelques heures après, le roi était de retour. Tout lui réussissait ce jour-là; le ciel était pour lui. Sa chasse avait été favorisée d'un temps superbe, et il avait tué un cerf de sa propre main.

Alliaga lui raconta ce qui s'était passé en son absence.

Le roi se fit répéter ce récit, tant il avait peine à se persuader qu'il fût libre et que le cardinal-duc quittât Madrid le jour même. C'était pour Alliaga le moment de tenir la promesse qu'il avait faite au favori déchu.

— Sire, lui dit-il, puisque Votre Majesté rend aujourd'hui justice à tout le monde, elle ne peut la refuser au malheur.

— Que voulez-vous dire?

— Que le cardinal-duc a mérité de perdre votre faveur, mais non pas votre estime; qu'il a été mauvais ministre, mais non pas un régicide et un empoisonneur.

Alors, et sans lui parler du duc d'Uzède, il lui raconta en détail ce qu'avait fait la comtesse d'Altamira, et comment, en voulant se défaire de la duchesse de Santarem, elle avait pour ainsi dire donné elle-même la mort à la reine.

Le roi, à ce récit, pâlit d'effroi. Tout ce qu'il y avait en lui d'honnête et de généreux se souleva d'indignation. Lui qui si longtemps, et la veille encore, avait été dupe de la comtesse et de ses intrigues, voulait à l'instant même la faire arrêter, juger et condamner. Mais, cédant à sa faiblesse ordinaire, il se calma bientôt et recula devant un pareil éclat, et surtout à l'idée du déshonneur qui allait rejaillir sur tant de nobles familles auxquelles la comtesse était alliée.

Alliaga lui conseilla un parti plus prudent et plus clément.

La comtesse, qui était dans l'ivresse, et qui se réjouissait déjà du succès de son allié le duc d'Uzède, reçut dans la journée une expédition, en bonne forme, de l'ordonnance suivante :

« La comtesse d'Altamira quittera Madrid aujourd'hui même, et il lui est défendu désormais d'habiter à moins de soixante lieues de la capitale. Mandons et ordonnons à notre premier ministre de tenir la main à l'exécution de la présente ordonnance. »

Elle était signée du roi et plus bas du duc d'Uzède. C'était le premier acte de son autorité.

La comtesse resta anéantie, foudroyée!!! Ce n'était pas la peine de conserver le duc de Lerma, car d'Uzède avait exactement les mêmes façons d'agir que le duc son père, excepté que celui-ci avait été moins vite et ne s'était point brouillé avec son alliée le jour même de son avénement au pouvoir.

Elle courut au palais du duc d'Uzède. On se doute bien que le nouveau ministre avait ce jour-là trop d'affaires pour recevoir ses amis. Elle essaya de parler au roi et s'adressa pour cela à monsieur de Latorre, qui venait d'être congédié, après dix ans de service, par le frère Luis Alliaga, sous prétexte que, de son propre aveu, lui, Latorre, *ne savait pas lire*, ce qui était incompatible avec la place de valet de chambre de confiance de Sa Majesté.

La comtesse écrivit alors à Escobar une lettre qu'elle lui envoya par un exprès et celui-ci lui répondit sur-le-champ par le même courrier. Consolée du moins par l'empressement et le zèle du bon père, elle se hâta d'ouvrir le billet, qui contenait ces mots :

« J'ignore ce qui se passe et ne veux point le savoir quoi qu'il puisse arriver, je n'entends ni me compromettre ni me mêler désormais de rien; persuadé qu'avec votre adresse et votre esprit ordinaires vous sortirez victorieuse de tous les mauvais pas, je resterai neutre, madame la comtesse, et tout ce que peut me permettre le souvenir de notre ancienne amitié, c'est de faire des vœux pour vous. »

Il sembla à la comtesse que ces paroles ne lui étaient pas inconnues; et, en effet, c'était la réponse qu'elle-même avait adressée un mois auparavant à Escobar, lorsqu'il s'agissait d'expulser les jésuites, et que le prieur d'Hénarès était venu réclamer son ap-

pui. Cette réponse, Escobar ne l'avait pas oubliée (car il avait une mémoire admirable), et il venait de la renvoyer à la comtesse sans en retrancher un mot, mais aussi sans l'aggraver d'une syllabe, tant le bon père avait de conscience.

Cependant la disgrâce de l'insolent favori, la chute du ministre tout-puissant avait déjà retenti dans Madrid, et la renommée en portait la nouvelle à toutes les extrémités du royaume. Le peuple espagnol, qui, en perdant le duc de Lerma, croyait retrouver sa richesse, sa gloire et sa prépondérance en Europe, fêtait par des chants de triomphe et des feux de joie le départ du cardinal-duc. Les cris de : Vive le roi! éclataient de toutes parts. Le monarque avait été obligé de paraître à son balcon, et accueillait d'un air étonné ces transports de l'enthousiasme populaire auxquels il n'était point habitué.

Du fond de son appartement le duc de Lerma entendait les cris de joie qui insultaient à sa chute. L'instant de la faiblesse était passé, il avait repris tout son courage. Comprenant que désormais toute sollicitation nouvelle serait inutile et ne servirait qu'à l'abaisser, il renonça à voir le roi et quitta sur-le-champ la cour, pour se retirer dans l'héritage de ses pères, dans son château de Lerma, embelli par ses soins, son goût et sa magnificence. Mais pour aller prendre sa voiture, le duc fut obligé de traverser les jardins du palais. Il s'y arrêta un instant et resta plongé dans de profondes réflexions; alors sans doute, le ministre disparut devant le prêtre, devant le cardinal, car regardant d'un œil reconnaissant et attendri les appartements de la famille royale, il répandit sur Philippe et sur ses enfants ses plus ferventes bénédictions. Il fit

quelques pas pour s'éloigner, et se trouva près du bosquet où il avait lui-même présenté à la reine ce verre fatal, cause de tant de calomnies. Là, sa fermeté l'abandonna, une larme brûlante s'échappa de ses yeux, et il murmura à voix basse une ardente prière.

— Punissez-moi, Seigneur, pour les fautes que j'ai commises, mais non pour les crimes dont je suis innocent; et si je ne puis, aux yeux de tous, faire éclater la vérité, que mon roi du moins la connaisse et me rende son estime; que j'obtienne cette dernière grâce, ô mon Dieu, et après rappelez à vous votre serviteur!

Il releva la tête, traversa les jardins d'un pas ferme, monta en voiture, et pendant que le peuple, rassemblé sous son balcon, brisait ses fenêtres et criait : Mort au duc de Lerma! il prit la route de Guadarrama, où il passa la nuit.

Le lendemain matin, au moment où il se levait pour continuer son voyage, on lui annonça qu'un présent et un message du roi venaient d'arriver pour lui de Madrid.

Un présent, un message du roi dans une telle circonstance, lui paraissaient, à lui et à tous ceux qui l'entouraient, une chose impossible, incompréhensible. Lui seul devait avoir le mot de cette énigme.

Un piqueur de Sa Majesté lui apportait le cerf que le roi avait tué la veille, à la chasse, de sa propre main, et de plus une lettre du souverain.

Le duc tressaillit. Il ouvrit la lettre avec respect; puis, après l'avoir lue, il la porta à ses lèvres, et levant vers le ciel ses yeux pleins de larmes, il s'écria :

— Je te remercie, Alliaga, tu m'as tenu parole *.

* Il prit la route de Guadarrama, où il passa la nuit. Il y reçut, avec un cerf, tué à la chasse de la propre main du

Cette missive, que ne purent jamais s'expliquer ni les courtisans ni le duc d'Uzède lui-même contenait ce peu de mots :

« Alliaga m'a donné des preuves telles, qu'il ne m'est plus permis de douter de votre innocence au sujet de la reine, et si la nouvelle direction à imprimer aux affaires du royaume exige votre éloignement de la cour, vous emporterez du moins dans votre retraite l'estime de votre souverain et son amitié. »

A quelques lieues de Guadarrama, au premier relais, le duc aperçut un carrosse de la cour; il crut reconnaître celui de la comtesse d'Altamira. Une femme, qui parut un instant à la portière, se rejeta brusquement au fond de la voiture. L'ancien ministre demanda qui elle était, et on lui répondit :

— C'est l'ancienne dame d'honneur de la reine, la comtesse d'Altamira, reléguée désormais à soixante lieues de Madrid et qui se rend en exil.

— Ah! se dit le duc en lui-même, Alliaga est juste et le ciel aussi!

Les deux voitures marchèrent un instant de front; les deux anciens alliés, les deux anciens ennemis se saluèrent, et le ministre disgrâcié, continuant sa route, courut cacher ses regrets dans son château de Lerma, dans cette magnifique et royale résidence élevée à ses frais et à ceux de l'Etat.

roi, une lettre de Sa Majesté Catholique dont le contenu a toujours échappé aux esprits les plus pénétrants. (Watson. *Histoire de Philippe III*, t. II, p. 305.)

Le nouveau conseil du roi.

Le soir même de ce jour, Alliaga se rendit dans le cabinet du roi. Il y trouva le duc d'Uzède, qui, dans la ferveur de son zèle et pour mieux prouver son dévouement au confesseur de Sa Majesté, et à Sa Majesté elle-même, venait de faire arrêter et jeter en prison Rodrigue de Caldéron, secrétaire du dernier ministre. Il voulait même plus, et on le croirait difficilement si le fait n'était confirmé par plusieurs historiens, il proposait de faire mettre en jugement le duc de Lerma, son père.

Le roi frémit, et il repoussait la proposition quand Alliaga entra.

— Je m'en rapporte à Sa Seigneurie, s'écria d'Uzède.

— Et moi aussi, dit le roi.

Alliaga ne répondit pas; il regarda d'Uzède, qui baissa les yeux; puis le roi, qui jeta au feu l'ordonnance qu'on venait de lui présenter.

— C'est bien, sire, dit Alliaga. Ce n'est pas nous, c'est votre cœur que Votre Majesté devrait toujours consulter. Aussi je venais lui soumettre, ainsi qu'à son ministre, un ordre que M. le duc d'Uzède approuvera, j'en suis certain.

Ces derniers mots furent prononcés d'un air si respectueux et si modeste, que le duc ne pouvait s'en formaliser. Il répondit d'un air protecteur :

— Voyons, mon père, de quoi s'agit-il?

— Trop de sang a déjà coulé dans les montagnes

de l'Albarracin. Ce n'est point par des mesures rigoureuses, c'est par la clémence et la persuasion que l'on forcera les Maures à déposer les armes. Je propose à Sa Majesté de partir moi-même pour cette œuvre de pacification; mais il faudrait, je crois, envoyer d'abord à don Augustin de Mexia l'ordre de suspendre immédiatement toutes les hostilités.

— C'est complétement mon avis, répondit avec aplomb le duc d'Uzède, et je vais à l'instant même faire partir un courrier, si le roi l'approuve.

— Faites, monsieur le duc, dit le roi, nous l'aurons pour agréable.

— J'ai encore une autre proposition à soumettre à Votre Majesté, dans l'intérêt du royaume en général et de M. le duc en particulier.

— Parlez, dit le roi, qui jamais ne s'était autant mêlé des affaires de l'Etat, et qui, ne fût-ce que par nouveauté, semblait y prendre goût; parlez.

En disant ces mots il décachetait, contre son ordinaire, plusieurs lettres qui lui étaient adressées; bien plus, il se mit à les lire lui-même, ce qui ne lui arrivait jamais, sans cesser pour cela de prêter son attention à Alliaga, à qui il répéta avec bonté :

— Parlez, mon père, je vous écoute.

— Il y a des gens à qui Votre Majesté a parfois accordé sa confiance et qui la méritent peu. Ce sont les pères Jérôme et Escobar, de la société de Jésus.

— En vérité! dit le roi étonné, il me semble cependant qu'ils ont bien de l'esprit.

— C'est cela qui les rend redoutables. Le père Jérôme, vous en avez maintenant la preuve, avait déjà calomnié auprès de vous le duc de Lerma.

— Et ils en calomnieront bien d'autres, s'écria vi-

vement d'Uzède, en pensant à la terrible déclaration qu'ils avaient signée contre lui. Ils sont d'abord, je le sais mieux que personne, les ennemis du révérend frère Alliaga.

— Et je ne les crois pas non plus favorablement disposés pour M. le duc, ajouta Alliaga en souriant.

— Moi qui les ai comblés de bontés, dit d'Uzède avec un soupir.

— Et je me contenterai de rappeler à Votre Majesté un rapport excellent, fait autrefois par M. le duc et qui tendait à congédier les révérends pères de la compagnie de Jésus.

— C'est vrai! mais c'était une idée du duc de Lerma.

— Qu'importe! monseigneur d'Uzède a trop d'esprit pour repousser une bonne idée, par la seule raison qu'elle viendrait de son prédécesseur.

— Vous trouvez donc que le renvoi des révérends pères jésuites est une idée bonne?

— Excellente, sire, à la condition qu'aucune rigueur ne sera exercée contre eux, qu'on leur laissera tous leurs biens, qu'il leur sera permis de les vendre et d'en emporter le prix.

— Moi, je confisquerais leurs biens, dit le duc d'Uzède d'un air de finesse.

— A quoi bon? répondit Alliaga; ce ne sont point leurs richesses qui sont coupables, ce sont leurs doctrines.

— Je me range définitivement à cette idée, répliqua d'Uzède lentement et avec un air de profondeur, et comme les sages résolutions ne peuvent être exécutées trop promptement, je leur expédierai l'ordre en question dès la semaine prochaine.

— Dès demain, ajouta Alliaga.

— C'est ce que j'allais dire, répondit le duc. Maintenant, sire, continua-t-il, je désire expliquer à Votre Majesté et au seigneur Alliaga comment il est cependant nécessaire que Rodrigue de Caldéron, comte d'Oliva, et ancien secrétaire du duc de Lerma, soit tenu pendant quelque temps au secret et interrogé sur plusieurs actes auxquels il a pris part et dont la connaissance est indispensable à la marche du gouvernement actuel.

Mais le duc avait beau parler et s'efforcer de son mieux à développer son projet, le roi n'écoutait plus; le roi, sous la préoccupation d'une autre idée, manifestait un trouble et une agitation extraordinaires. Une des lettres qu'il avait ouvertes en se jouant, et presque sans y penser, absorbait toute son attention; il la parcourait en respirant à peine; sa figure était pâle, ses mains étaient tremblantes.

— Sire, qu'avez-vous? qu'est-ce donc? s'écria Alliaga effrayé.

— Ce que j'ai! ce que j'ai!... Tenez, cette lettre du marquis, de Cazarena...

— Du gouverneur de Valence!

— Voyez vous-même... lisez.

Et, pouvant à peine parler, il tendit la lettre à Alliaga, qui la parcourut et devint aussi pâle que le roi, car le premier mot, le seul qui d'abord avait frappé ses yeux, était le nom d'Aïxa.

La San-Lucar.

Après avoir précipité à la mer le capitaine Giampiétri et le fidèle Pedralvi, Juan-Baptista s'écria :

— A nous, mes a mis! à nous le vaisseau et tous ses trésors!

Juanita montait en ce moment l'escalier qui conduisait sur le tillac; elle redescendit vivement dans l'étage inférieur, appelant Pedralvi à son secours.

Pedralvi ne lui répondit pas.

Privée de son seul défenseur, de celui qui leur inspirait à tous confiance et courage, Juanita se précipita dans la chambre où s'étaient retirés Aïxa et son père. C'était la plus grande, la plus riche et la plus commode du navire.

En entendant les cris horribles qui retentissaient au-dessus de leurs têtes, toutes les femmes et les jeunes filles maures s'élancèrent auprès de leur maîtresse et l'entourèrent. Le peu d'hommes qui les accompagnaient, et qui étaient sans armes, fermèrent et barricadèrent de leur mieux l'ouverture d'en haut, faible barrière qui ne pouvait longtemps résister aux efforts de leurs ennemis.

Ceux-ci, après avoir parcouru le pont du navire et monté les bagages, les malles ainsi que les coffres qu'on y avait entassés, ne trouvant point les trésors qu'ils cherchaient, se mirent en devoir de visiter les étages inférieurs jusqu'à la cale du bâtiment. Juan-Baptista, saisissant une hache, eut bientôt fait voler en éclats les planches qui s'opposaient à son passage. A l'instant

où cet obstacle fut détruit, un hurlement horrible se fit entendre. Tous les bandits abandonnèrent le tillac et se précipitèrent dans l'intérieur du vaisseau aux cris mille fois répétés de : Vive Juan-Baptista! vive notre capitaine!

A ce nom fatal, Aïxa sentit un froid mortel parcourir ses veines. Elle ne s'était donc point trompée, celui qu'elle avait cru reconnaître la veille était bien Juan-Baptista, le brigand au pouvoir duquel elle s'était vue pendant quelques instants au château de Santarem. Elle savait de quoi il était capable, elle connaissait son audace; sans le secours de Piquillo, elle en eût déjà été victime; mais Piquillo n'était plus là. Elle et son vieux père et ses femmes étaient livrés sans défense à la fureur de ces bandits.

Albérique frémit, non pour lui, mais pour sa fille bien-aimée.

— Dieu de nos pères, s'écria-t-il, prenez mes jours et sauvez ceux de mon enfant! préservez-la surtout de la honte!

— Soyez tranquille, mon père, répondit Aïxa d'un ton ferme, je ne tomberai pas vivante entre leurs mains, je vous le promets.

— Que veux-tu faire? lui demanda le vieillard, en la voyant belle et pâle, tandis que dans ses yeux noirs brillait le feu du désespoir et du courage, que veux-tu faire, ma fille?

— Il y a toujours moyen de défendre son honneur; que ne puis-je de même défendre vos jours!

Et elle serra d'une main convulsive un riche flacon de cristal qu'elle venait de saisir.

— Ecoutez... écoutez! crièrent toutes les femmes tremblantes... entendez-vous ces cris de mort et de douleur?

— On vient à notre secours, dit le vieillard, ce sont nos serviteurs qui nous défendent.

C'étaient leur serviteurs qu'on égorgeait.

Juan-Baptista et ses compagnons avaient parcouru vainement tous les coins de ce navire qu'ils croyaient si richement chargé. Ils avaient compté puiser à pleines mains les pièces d'or, les perles et les diamants, mais ils n'avaient pas réfléchi que d'Albérique était trop prudent pour emporter avec lui des trésors qui étaient bien plus en sûreté dans le souterrain mystérieux du Val-Parayso et surtout chez tous les banquiers de l'Europe où il les avait placés.

La seule découverte que firent les pirates, en visitant la cale, c'est que le vaisseau, qui était en assez mauvais état, faisait eau en plusieurs endroits.

— Ah! s'écria le capitaine avec un horrible jurement, il ne nous manquerait plus que de devenir la proie des requins; allons, à l'ouvrage! et travaillez!

Mais leurs efforts étaient impuissants. Le vaisseau était trop chargé.

— Que ne le disiez-vous, répondit le capitaine. A la mer les bagages inutiles, à commencer par ce troupeau de Mauresques qui s'entassent devant la porte du vieux d'Albérique et font pencher le navire de ce côté. Places, vous autres! Il faut que je parle à votre maître; rangez-vous pour que je passe.

Mais au lieu d'obéir, les fidèles serviteurs se pressèrent devant la porte de Delascar et de sa fille, les protégeant de leurs corps, seul rempart qu'ils pussent leur offrir.

— J'ai besoin d'avoir du jour et de l'air! s'écria le pirate avec un rire féroce.

Et faisant jouer sa hache à droite et à gauche, au milieu de cette foule sans défense, il eut bientôt jonché le plancher de cadavres. Ses compagnons, s'empressant de prendre part à cette sanglante moisson, ramassaient derrière lui les morts et les blessés et les jetaient à la mer. C'est là ce que Juan-Baptista appelait alléger le vaisseau. Longtemps on entendit les cris des combattants ou plutôt des victimes, car celles-ci ne pouvaient se défendre qu'en étreignant corps à corps leurs barbares adversaires, et en luttant sans armes contre la lame des épées et celle des poignards.

Enfin, le dernier soupir de la douleur, le dernier râlement de l'agonie s'éteignit dans des flots de sang. Comme autrefois leurs ancêtres dans la cour des Lions, les derniers Abencerrages venaient de tomber sous le fer des bourreaux.

Juan-Baptista, tenant à la main sa hache sanglante, arriva devant la porte de Delascar, désormais sans défenseur. D'un seul coup il en fit voler en éclats les panneaux, et à travers les ais brisés, Aïxa vit briller l'œil ardent du bandit.

Les jeunes filles poussèrent un cri d'effroi, lorsque, terrible et farouche, il s'arrêta sur le seuil de l'appartement. Son regard fixé sur Aïxa semblait s'enivrer d'avance du plaisir de la vengeance.

— Ah! ah! dit-il avec un sourire infernal, nous ne sommes plus ici au château de Santarem! plus de frère, plus d'amant, plus de corrégidor pour vous défendre. On peut braver ici la justice des hommes et celle du ciel, ajouta-t-il avec un horrible blasphème, s'il y en a une! Partout la mer!... la mer ou nous, choisissez!

— Vieillard, continua-t-il en s'adressant à d'Albérique, tu peux cependant nous offrir une rançon digne de toi et de nous. Apprends-moi où tu as caché tes richesses, et nous verrons...

D'Albérique ne daigna pas répondre, mais d'un mouvement convulsif il serra sa fille contre son cœur.

— Ah! tu gardes le silence, continua Juan-Baptista; eh bien! mes amis, à nous les seuls trésors qu'il ne nous ait pas dérobés; à nous ces jeunes filles! je vous les livre et ne m'en réserve qu'une seule pour ma part.

— Il s'élança alors dans la chambre, où ses compagnons le suivirent.

Delascar se précipita au-devant de sa fille, l'entoura de ses bras, la couvrit de son corps, et vainement Juan-Baptista essaya de les séparer.

Alors, sans respect pour la douleur et la majesté paternelles, il leva sa redoutable hache.

Aïxa poussa un cri, s'arracha des bras de son père et se jeta aux pieds du monstre.

Mais déjà l'acier avait brillé, la hache étincelante était retombée sur le front du vieillard, qui murmura ce dernier mot : Ma fille!

Et son sang rejaillit sur Aïxa, qui couvrait de ses baisers et de ses larmes le corps de son père, qu'on voulait lui arracher pour le jeter, ainsi que les autres, à la mer.

En ce moment une horrible secousse se fit sentir dans tout le bâtiment; le vaisseau venait de toucher contre un banc de sable ou un rocher. Chacun resta immobile; un silence de terreur succéda au tumulte effroyable qui depuis un quart d'heure régnait sur le bâtiment.

On entendit alors distinctement un coup de canon.

Un boulet atteignit le grand mât, qu'il coupa en deux et qui tomba avec fracas sur le pont du vaisseau.

Voici ce qui était arrivé :

L'équipage de Juan-Baptista, ainsi que l'avait dit Pedralvi, entendait fort peu la manœuvre, et depuis le moment où entraînés par l'ardeur du pillage, le capitaine et les matelots s'étaient tous précipités dans l'étage inférieur, le vaisseau abandonné à lui-même, avait vogué au hasard et à la grâce de Dieu, qui, dans sa justice, ne se crut pas sans doute obligé de les bien conduire. Aussi le bâtiment, obéissant au vent qui le poussait vers la côte, alla échouer contre un banc de sable.

Depuis longtemps cependant un navire fin voilier avait aperçu le *San-Lucar* et lui avait adressé des signaux que, pour de bonnes raisons, l'équipage n'avait pas aperçus, et auxquels, par conséquent, il n'avait eu garde de répondre.

Choqué de cette impolitesse ou de cette désobéissance, le capitaine du bâtiment royal, car c'était la *Vera-Cruz*, ne voulant pas continuer à suivre le *San-Lucar* pour échouer avec lui sur la côte, s'était contenté de lui adresser de loin quelques avertissements plus énergiques et avait mis à la mer deux chaloupes remplies de soldats bien armés.

Au second boulet Juan-Baptista venait de s'élancer sur le tillac et aurait été écrasé au troisième par la chute du grand mât, si évidemment l'enfer ne l'eût protégé. A la vue de la caravelle la *Vera-Cruz*, qui s'était arrêtée à portée du canon et se balançait coquettement sur les vagues, à la vue surtout des deux chaloupes qui faisaient force de rames pour arriver jusqu'à

lui, Juan-Baptista comprit qu'il n'y avait rien à gagner à une bataille, si ce n'étaient des balles pendant le combat et un bout de corde après. Il porta donc vivement à ses lèvres le sifflet du commandant.

A ce son aigu ses compagnons accoururent sur le pont pour recevoir ses ordres. Le seul qu'il leur donna fut celui-ci :

— Sauve qui peut!

Et loin d'imiter ces capitaines de vaisseau qui, en cas de danger, ont la simplicité de rester les derniers à bord, Juan-Baptista, pressé d'assurer sa retraite, se jeta le premier à la mer; ses compagnons suivirent son exemple, et comme la côte n'était pas éloignée, ils eurent bientôt abordé aux environs d'Estepona.

— Salut, ô ma patrie! s'écria le capitaine en touchant la terre d'Espagne, je te ramène tes enfants.

Ils s'enfoncèrent dans un petit bois qu'ils aperçurent de loin, et, revenant à pied par Malaga, Grenade, Jaën et Cindad-Réal, ils traversèrent la Nouvelle-Castille, et se trouvèrent un mois plus tard dans l'Arragon, prêts à tenter de nouvelles entreprises.

Les chaloupes avaient cependant abordé le *San-Lucar*, où il ne restait plus qu'Aïxa, Juanita et leurs malheureuses compagnes. Il eût fallu trop de temps pour relever et dégager le bâtiment, qui, privé de son grand mât et d'une partie de sa voilure, était hors de service, et qui d'ailleurs n'avait plus d'équipage pour le conduire.

Aïxa s'était vu arracher le corps de son père, que les vagues avaient emporté et, couverte encore de sang, à moitié folle des scènes de carnage dont elle venait d'être le témoin, elle n'avait plus qu'une idée, un désir, c'était de quitter ce vaisseau, dût-elle pour

le fuir se précipiter dans les flots où son père avait été enseveli.

La *Vera-Cruz* était commandée par un jeune capitaine, don Lopez de Sylva, qui, touché de la douleur et de la beauté de la duchesse de Santarem, se sentait tout disposé de lui obéir, quand même il ne lui eût pas été prescrit, au nom du roi, de suivre en tout et avant tout les ordres de madame la duchesse.

On se hâta donc de quitter le *San-Lucar*, que l'on abandonna à son sort. La marée le remit à flot, puis la tempête, qui se déclara quelques heures après, l'emporta en pleine mer. Il erra longtemps au hasard, battu par les vents, qui finirent, comme nous l'avons vu, par le rejeter sur la côte de Carthagène.

Le seigneur don Lopez de Sylva, qui était venu à un second voyage de la chaloupe chercher lui-même la duchesse de Santarem et ses femmes, avait hâte de retourner à bord de la *Vera-Cruz*, car tout annonçait une longue et terrible tempête, qui, en effet, ne tarda pas à éclater.

Le vent, qui soufflait avec une violence extrême, venait heureusement de la côte et éloigna le vaisseau des récifs et des rochers contre lesquels il se serait brisé; mais en même temps il le rejeta en pleine mer et du côté opposé aux îles Baléares, situées à la hauteur du port de Valence, et que le capitaine don Lopez avait le dessein de gagner.

Poussé vers le détroit de Gibraltar, qu'il lui fallut traverser, la caravelle se trouva forcée de naviguer dans l'Océan, et pendant qninze jours de suite un vent contre lequel elle ne put lutter la porta constamment dans la direction des Açores. Enfin le calme revint, les vents changèrent, et, après une longue et pénible

traversée, la caravelle la *Vera-Cruz* aborda à Valence.

Mais quel changement, grand Dieu! et dans quelle situation se trouvait Aïxa en revoyant cette ville et ces campagnes chéries! la mort de son père couvrait tout à ses yeux d'un voile de deuil, et l'aspect de ces lieux si pleins de son souvenir rendait sa douleur plus vive et ses regrets plus amers.

D'autres craintes venaient encore l'assaillir. Quoique à bord du vaisseau on eût pour elle les plus grands égards, quoiqu'elle y eût été traitée plutôt en reine qu'en prisonnière, c'était par ordre du roi qu'elle était ramenée en Espagne. Dans quel but? dans quel dessein? Don Lopez ne pouvait l'en instruire et s'était enfermé dans un respectueux silence.

Mais en débarquant à Valence, les inquiétudes et les tourments d'Aïxa! redoublèrent Yézid et les siens, réfugiés dans les montagnes de l'Albarracin et levant l'étendard de la révolte; Augustin de Mexia et l'élite des troupes espagnoles leur faisant une guerre d'extermination; et pour comble de douleur, Fernand d'Albayda lui-même, Fernand, combattant contre Yézid, son frère bien-aimé; telles furent les nouvelles qui attendaient à son arrivée la duchesse de Santarem.

Elle venait de les apprendre par le vice-roi de Valence, le marquis de Cazanera, qui s'était empressé de se rendre à bord de la *Vera-Cruz*, aussitôt son entrée dans le port.

— Mais il y avait bien d'autres événements.

Le marquis, homme de cour s'il en fut jamais, après avoir humblement présenté ses hommages à madame la duchesse, lui expliqua comment il avait reçu l'injonction expresse et formelle de prendre les

ordres de madame de Santarem et de se mettre à sa disposition, à la seule condition de ne pas la laisser quitter l'Espagne. Il finissait en s'inclinant et en demandant quel lieu madame la duchesse désirait choisir pour sa retraite.

— La maison de mon père, répondit Aïxa, qui à ce nom eut peine à retenir ses pleurs, la maison que Delascar d'Albérique habitait à Valence, si elle n'est pas confisquée.

— Confisquée ne serait rien, répondit le marquis en s'inclinant, parce qu'un mot du roi suffirait pour que la confiscation fût levée, et ce mot... Sa Majestée l'avait déjà dit.

— Eh bien, alors, monsieur le marquis...

— Eh bien! il y a une autre difficulté, c'est que cette maison a été brûlée.

— Brûlée! s'écria la duchesse avec effroi.

— Totalement, reprit le vice-roi en saluant de nouveau.

Le marquis arrangea les rubans et les dentelles de son pourpoint, et continua en ces termes:

— On avait reçu la nouvelle que les révoltés de l'Albarracin nous avaient tué beaucoup de monde, d'excellents soldats, ce n'était rien; mais le lendemain on apprit qu'ils avaient fait prisonnier Bernard y Royas de Sandoval, le grand inquisiteur, et bien plus, qu'il l'avaient massacré!

— Massacré! s'écria la duchesse avec effroi.

— Comme j'ai l'honneur de vous le dire, répondit le marquis en saluant de nouveau, et il continua :

— Mon oncle, le duc de Lerma, m'a adressé cette nouvelle en même temps que la nomination de notre pieux archevêque Ribeira aux éminentes fonctions de

grand inquisiteur. Vous connaissez le zèle fougueux du prélat, son ardent enthousiasme, et surtout la réputation de sainteté dont il jouit dans le royaume de Valence et dans toute l'Espagne. Avant de se rendre à Madrid, il a voulu faire à son prédécesseur des obsèques magnifiques; puis, la croix à la main, il a prononcé, dans la grande place de Valence, et vis-à-vis de la cathédrale, un sermon contre les hérétiques, une croisade contre les Maures, sermon d'un effet tellement prodigieux, qu'à la péroraison ils ont tous allumé des torches et des flambeaux, et sans m'en demander la permission, sans qu'il y eût moyen de les en empêcher, ils ont brûlé toutes les propriétés appartenant aux Maures, à commencer par celle de votre père.

— Et vous l'avez souffert?

— Je leur criais vainement : Prenez garde... et j'avais raison!... car l'incendie qui ne distingue rien, a gagné, et j'ai eu deux maisons de brûlées... moi! et beaucoup d'excellents chrétiens. Puis le prélat, toujours la croix à la main, s'est dirigé vers l'Albarracin, entraînant sur son passage toute la population des campagnes, qui maintenant ravage tout, même des terres extrêmement catholiques, et je n'oserais conseiller à madame la duchesse d'essayer de se rendre au Val-Parayso.

— Ne pouvez-vous donc nous protéger?

— Je n'ai que mon zèle, mon dévouement... les ordres du roi et quelques alguazils, sur lesquels je n'oserais compter; le peu de troupes réglées, de bons soldats que nous ayons, sont sous les ordres de don Augustin de Mexia, qui en a grand besoin pour réduire les rebelles. Telle est la situation des choses,

que j'ai désiré expliquer à madame la duchesse avant de la laisser débarquer, ce que franchement je n'oserais lui conseiller, ajouta-t-il en saluant de nouveau.

Aïxa réfléchit. Où chercher un asile? où trouver un protecteur? Elle ne pouvait ni n'osait s'adresser à Fernand d'Albayda. De ses deux frères, Yézid était dans les gorges de l'Albarracin, au milieu de son camp et de ses soldats; Piquillo était à la cour près du roi, et tout disait à la fille de Delascar d'Albérique que ce n'était point là sa place. Elle pensa alors à la compagne, à l'amie de son enfance.

— J'irai près de Carmen, s'écria-t-elle; c'est là que je dois vivre et mourir. Oui, je suis sûre de son cœur; oui, la fille de don Juan d'Aguilar me recevra dans les murs de son couvent, moi et Juanita, et les pauvres filles qui m'accompagnent et que je dois défendre.

Le parti d'Aïxa était pris. Elle déclara au vice-roi qu'elle voulait se retirer à Pampelune, au couvent des Annonciades, dont Carmen d'Aguilar était l'abbesse.

La difficulté était de s'y rendre. Impossible de traverser ni le royaume de Valence, où l'on pillait, ni l'Albarracin, où l'on se battait; sans compter que l'Aragon n'était pas déjà très-sûr, et le marquis de Cazarena, à qui le roi avait recommandé la duchesse de Santarem sur sa tête et sur sa place, était dans des angoisses dont Aïxa s'empressa de le tirer. Elle décida qu'elle ne descendrait pas de la caravelle la *Vera-Cruz*, et qu'elle continuerait une partie de sa route par mer.

— Si le seigneur don Lopez de Sylva, dit-elle avec un gracieux sourire, veut bien nous conduire jusqu'à

Barceolne, nous y débarquerons, nous traverserons toute la Catalogne.

— Qui est calme et paisible! s'écria le vice-roi. Les Catalans, en général, et les habitants de Barcelone, en particulier, sont une population de négociants qui tiennent à faire fortune; ils aiment le commerce, ils aiment les Mauresques.

— C'est bien, monsieur le marquis, dit la duchesse en l'interrompant, le seigneur don Lopez de Sylva mettra à la voile quand il le jugera convenable.

Le vice-roi avait salué une dernière fois et avait couru à son palais adresser à Sa Majesté le rapport détaillé de tout ce qu'il venait de faire pour le service du royaume et l'agrément de madame la duchesse de Santarem.

C'était cette lettre que le monarque venait de décacheter et de lire, pendant que le duc d'Uzède lui expliquait les mesures politiques qu'il comptait prendre contre les créatures et les amis du dernier ministre.

Le roi n'entendait rien, n'écoutait rien, il n'avait plus qu'une seule pensée. La duchesse de Santarem était au couvent des Annonciades à Pampelune, et toutes ses idées étaient désormais tournées vers cette province. C'était de toute l'Espagne et des Indes le seul point de son vaste empire qui l'intéressât maintenant.

Il interrompit le duc d'Uzède au milieu de sa proposition, à laquelle il n'avait pas prêté la moindre attention, et lui dit :

— Je suis entièrement de votre avis.

— Je vais en prendre note, répondit d'Uzède, et agir en conséquence, Rodrigue de Caldéron sera arrêté dès aujourd'hui.

— Très-bien, dit le roi, qui ne l'avait pas écouté davantage. Mais à ces considérations j'en ajouterai une autre, la nécessité de maintenir une alliance, une étroite alliance avec la France.

Alliaga, qui lisait attentivement la lettre du vice-roi de Valence, s'arrêta à ces paroles de son souverain, tant il était surpris de voir le roi émettre de lui-même une intention ou une vue politique; son étonnement cessa quand Sa Majesté continua et dit :

— On avait parlé dernièrement au conseil d'une entrevue entre moi et la régente de France, Marie de Médicis, entrevue qui devait avoir lieux à Pampelune.

— Votre Majesté avait désapprouvé cette idée, répondit le duc.

— J'avais tort; c'est pour l'entrevue des deux souverains, un lieu parfaitement choisi, sur les frontières de la France et de l'Espagne, et puis, Pampelune est une ville très-agréable.

— Il y a une fort belle citadelle, dit le duc.

— Qui n'est pas encore terminée, répondit Alliaga.

— Et puis, il y a de fort beaux couvents, ajouta le roi, que je ne serais pas fâché de visiter. Il faut écrire à d'Epernon et au maréchal d'Ancre, ou plutôt à Eléonore Galigaï, pour que l'on parle à Sa Majesté la régente de France de cette entrevue. Nous entendons que cela s'arrange, et le plus tôt possible; c'est vous, monsieur le duc, que nous chargeons de cette négociation. En attendant, Alliaga, nous partirons dès demain.

— Votre Majesté ne pense pas, répondit le duc, qu'il faut des mois entiers pour traiter avec la cour de France une pareille affaire, qui offrira sans doute des difficultés.

— Je n'en veux pas! Nous partirons demain.

— Avant d'attendre la réponse de Marie de Médicis?

— Quelle qu'elle soit, on peut toujours partir. Cela me donnera l'occasion de parcourir l'Aragon, la Navarre et même la Biscaye. Nous n'avons visité aucune de ces provinces depuis la première année de notre règne. Sous le duc de Lerma nous ne faisions jamais que le voyage de Valladolid, qui m'ennuyait plus que je ne peux vous dire. Il faut qu'un roi se montre à ses sujets et voie tout par lui-même, n'est-il pas vrai? ajouta-t-il en regardant Alliaga.

Et celui-ci, qui avait autant d'envie que le roi de se retrouver enfin auprès d'Aïxa, répondit affirmativement.

En conséquence, le voyage du roi fut décidé, et tout Madrid apprit le lendemain que le roi partirait dans trois jours pour visiter l'Aragon, la Navarre et les provinces basques.

Les captifs.

Aïxa cependant était heureusement débarquée à Barcelone. Don Lopez avait transmis au gouverneur de cette ville les ordres du vice-roi de Valence ou plutôt ceux du roi lui-même, et toutes les précautions avaient été prises pour que la duchesse de Santarem et sa suite traversassent sans danger la Catalogne et la Navarre.

La jeune abbesse du couvent des Annonciades, Carmen, dont l'année de noviciat était expirée, allait

prochainement prononcer ses vœux. L'infortunée avait renoncé au monde, aux plaisirs, au bonheur, elle se regardait comme morte, et se sentit renaître à la vue d'Aïxa.

Cette amie, cette sœur si chère la rappelait à la vie; il lui semblait qu'elle sortait un instant de la tombe pour la revoir, l'embrasser et l'aimer encore. Les lieux mêmes où elles se retrouvaient ajoutaient encore à leur émotion. C'est là que s'était écoulée leur enfance, c'est là qu'avaient commencé leur amitié, leur joie, leurs plaisirs, et peut-être aussi la peine dont chacune d'elles se mourait. Non loin de ce couvent était le palais de don Juan d'Aguilar; non loin de là aussi était sa tombe, et voyant Aïxa couverte de longs voiles noirs, Carmen l'interrogeait d'un œil inquiet; les larmes d'Aïxa lui répondirent : elle aussi avait perdu son père, il avait été massacré dans ses bras.

Ah! que d'événements s'étaient écoulés depuis un an! que de malheurs, que de tourmens, elles avaient à se raconter! Carmen n'en avait qu'un toujours le même... Mais elle ne pouvait en parler; elle expirait lentement, sans se plaindre, et le sourire sur les lèvres. Aïxa du moins pouvait pleurer, et Carmen la trouvait bien heureuse.

Juanita et les compagnes de la duchesse de Santarem avaient reçu au couvent des Annonciades l'hospitalité la plus douce et les soins les plus attentifs. Elles auraient pu se croire encore au sein de leurs familles, car la jeune abbesse les traitait comme ses sœurs, et son exemple était suivi par toute la communauté, dont Carmen était l'idole.

Aïxa habitait la cellule de sa sœur. Elles ne se quittaient pas. Carmen avait tant de choses à lui

demander. Elle l'interrogeait, même sur Esse... d'Albayda, et elle s'était presque persuadé qu'nta-devenait indifférent, depuis qu'elle était parvenu prononcer son nom sans trembler et sans rougir.

Aïxa lui avait avoué alors à voix basse et comme une nouvelle qui allait la surprendre, les idées de mariage que don Fernand avait formées... dans le lointain, dans l'avenir. Carmen, hélas! ne les connaissait que trop. Cette union, elle s'en doutait, elle s'y attendait, elle la désirait même, elle le croyait du moins! Et cependant, quand Aïxa lui en parla, elle manqua de s'évanouir, et pour la première fois peut-être, elle bénit son habit de novice et le large capuchon blanc qui cachait sa pâleur.

Au milieu de ces épanchements, de ces conversations cruelles et parfois encore si douces, quelques jours de repos s'étaient écoulés pour les deux amies, qui depuis longtemps n'avaient joui d'un pareil bonheur. Il ne devait pas durer, et leur intimité fut troublée par une arrivée bien inattendue.

C'était celle de la comtesse d'Altamira.

Trompée dans ses projets ambitieux, abandonnée de ses amis politiques, exilée à soixante lieues de Madrid, sa cause paraissait désormais perdue; elle seule ne la regardait pas comme telle; mais avant de renouer de nouvelles intrigues et de se créer de nouveaux amis, quitte encore à être trahie par eux ou à trahir à son tour, la comtesse cherchait où elle pourrait s'établir et quel asile lui restait. Elle avait voulu d'abord se rendre à son château de Douero, aux environs de Valladolid; mais Valladolid n'était qu'à quarante lieues de la capitale, et d'ailleurs on ne la laisserait pas aussi près de la cour, qui habitait sou-

ite résidence. Elle pensa alors à sa nièce Car-
prochain abbesse du couvent des Annonciades, à Pampe-
avait r; elle se trouverait là en famille; c'était une retraite
elle tranquille, honorable, où on ne songerait pas à l'inquiéter. Pampelune était à quatre-vingts lieues de Madrid, et ce qui valait mieux encore, Pampelune était près de la France, et c'était du côté de la maréchale d'Ancre, Eléonore Galigaï, favorite de Marie de Médicis, que la comtesse espérait tourner ses nouvelles batteries.

Elle arrivait donc chez sa nièce, les bras ouverts, et fut toute stupéfaite d'y rencontrer Aïxa son ennemie mortelle et la cause probable, de sa disgrâce. Son premier mouvement avait été du dépit; le second fut presque du contentement. On n'a rien à faire dans l'exil, et chercher à perdre une rivale qu'on déteste, c'est toujours un passe-temps; la comtesse se promit de se livrer tout entière à cette occupation.

Pendant ce temps, Sa Majesté le roi d'Espagne s'était mis en route. L'étiquette forçait la cour à voyager à petites journées, au grand regret du monarque, qui trouvait la distance bien longue de Madrid à Pampelune.

Dans son impatience d'arriver, il regardait comme un malheur véritable tout ce qui retardait sa marche jamais il n'avait reçu avec un sourire plus contrarié les clés des villes, les hommages des corporations et les corbeilles de fleurs des jeunes filles vêtues de blanc jamais il n'avait écouté de plus mauvaise grâce les discours des gouverneurs, alcades ou corrégidors.

Il ne se dédommageait de ses ennuis qu'en causant avec Alliaga, qu'il voulait toujours avoir à côté de lui, et chacun s'écriait : Quel pieux monarque! il ne peut

quitter son confesseur, il lui parle sans cesse...

Le roi ne lui parlait que de la duchesse de Santarem.

Depuis que le duc de Lerma, la comtesse d'Altamira, et surtout le grand inquisiteur Sandoval, n'étaient plus là pour lui faire peur du ciel, de l'inquisiteur et de la noblesse, le roi s'était singulièrement enhardi; il se disait qu'il avait, comme tous ses sujets, le droit d'être heureux, et il commençait même à comprendre qu'on offensait moins le ciel en épousant secrètement une femme qu'on aimait, qu'en la prenant hautement pour maîtresse.

Il n'y avait que l'article du baptême et de la conversion d'Aïxa qui le troublât dans ses rêves amoureux et jetât une teinte plus sombre sur les nuages dorés au travers desquels lui apparaissait l'avenir. Mais Alliaga saurait convaincre sa sœur et la décider; c'était pour cela que le roi d'Espagne soignait son confesseur, le flattait et lui faisait presque la cour, situation toute nouvelle, et inouïe jusque-là dans les fastes de l'étiquette espagnole.

Enfin, le roi se voyait à plus de la moitié de son voyage. Il avait traversé les chaînes des montagnes et s'approchait de l'Ebre. Après une journée assez fatigante par la marche et surtout par la chaleur, la cour s'était arrêtée à Calahorra, petite ville célèbre par une grande victoire que les chrétiens remportèrent autrefois, dans ses environs, sur les Maures, jusque-là leurs vainqueurs.

L'arrivée de la cour, quoiqu'elle fût depuis longtemps annoncée et attendue, avait tout bouleversé dans la ville; on ne savait où loger les bagages, les équipages et les gens de la suite. Le plus bel hôtel,

pr-celui du corrégidor, pouvait à peine suffire à Sa Majesté, qui, pour la première fois depuis le commencement du voyage, fut obligé de se séparer de son confesseur.

Celui-ci fut placé dans une maison particulière, et pendant qu'on préparait son repas, il se mit un instant à la fenêtre pour jouir de la fraîcheur de la nuit. Cette route de Madrid à Pampelune était pour lui une source intarissable d'émotions et de souvenirs ; tous les événements de sa vie, déjà si longue et si agitée, se retraçaient l'un après l'autre à sa pensée. La fortune l'avait tour à tour accablé de ses dons et de ses rigueurs, et comme cela arrive toujours, il s'arrêtait avec plus de complaisance sur ses jours de tourments que sur ceux de bonheur. Il rêvait à une des époques les plus tristes et les plus sombres de sa vie, celle de sa longue captivité dans les montagnes de Tolède, lorsqu'il entendit sous ses fenêtres le son d'une guitare. C'était un bohémien, en chanteur ambulant qui cherchait à attirer son attention et surtout sa générosité. Alliaga se souvenait toujours du temps où il n'était que Piquillo, et tout mendiant avait droit à sa sympathie. Il avait donc jeté à celui-ci une poignée de monnaie, et le musicien ambulant ne se retirait pas ; au contraire, il raclait plus fort que jamais et d'une main désespérée un air remarquable par son étrangeté et par la barbarie de ses accords, qu'Alliaga, qui avait d'abord cherché à s'y soustraire, écoutait avec une attention et une émotion indéfinissables. Ce n'était pas la première fois que cet air frappait ou plutôt déchirait ses oreilles. Il lui semblait l'avoir déjà entendu dans une occasion terrible et inquiétante de sa vie, et soudain la mémoire lui revint. C'était l'air que Pedralvi

lui chantait au pied de la tour du village d'Aigador, lorsqu'il était prisonnier du curé Romeiro, ou plutôt de l'archevêque de Valence Ribeira.

La nuit était trop obscure pour qu'il lui fût possible de reconnaître les traits du chanteur. Celui-ci, d'ailleurs, avait l'air de se cacher, dernière circonstance qui éveilla ses soupçons. N'osant faire monter ce mendiant dans sa chambre, il saisit un moment où les gens de la maison le laissaient seul ; il descendit lui-même dans la rue, quitte à dire à son retour qu'il avait voulu jouir un instant de l'air et de la promenade, pour mieux faire honneur au souper splendide qu'on lui préparait.

Il alla droit au chanteur ambulant, qui s'éloignait, mais lentement et sans vouloir se soustraire à ses regards. Alliaga le suivit. L'inconnu se dirigea vers une rue solitaire, puis vers une esplanade environnée d'arbres, non loin des murailles de la ville. Il marchait de manière qu'il pouvait immédiatement être rejoint, car lorsqu'il se vit éloigné de tous les regards, il s'arrêta, se retourna vers celui qui le suivait et ne laissa échapper que ces mots prononcés avec émotion:

— Piquillo! notre frère!

A ce nom, à cette voix, Alliaga avait reconnu Pedralvi; mais il étendit les bras et dit d'un ton sévère :

— Je ne reconnais plus pour mon frère celui qui a manqué à sa parole. Je t'avais confié l'inquisiteur Sandoval, et sa mort a été le signal de nouvelles persécutions contre nous.

Pedralvi se hâta de se justifier, et lui raconta en peu de mots l'horrible scène de la grotte du torrent, qui avait été suivie de bien d'autres désastres.

— Eh quoi! s'écria Alliaga étonné, don Augustin de

Mexia n'a-t-il pas reçu du roi et du ministre l'ordre de suspendre toutes les hostilités?

— Trop tard : tout était fini pour nous.

Il lui raconta alors que le manque de provisions et surtout le manque d'eau avaient réduit au désespoir les soldats commandés par Yézid. Voyant leur perte inévitable, ils avaient préféré une mort qui devait du moins coûter la vie à quelques-uns de leurs ennemis, et ils avaient quitté la position aride et inexpugnable qu'ils occupaient, cherchant à se frayer un passage et à descendre dans la plaine pour y trouver des vivres.

C'est ce qu'attendait avec impatience don Augustin de Mexia. Il s'était élancé sur ces troupes épuisées par le besoin et qui pouvaient à peine porter leurs armes. L'ardeur ou plutôt la rage de ses soldats avait encore été animée par la présence du nouvel inquisiteur. Ribeira, patriarche d'Antioche, archevêque de Valence, successeur et vengeur de Sandoval, était apparu dans leurs rangs, la croix à la main; il avait marché à leur tête, leur défendant au nom du ciel, de faire aucun quartier aux hérétiques.

Alors un combat, ou plutôt une chasse humaine, horrible, avait commencé *. Poursuivis, traqués dans tous les défilés, dans toutes les grottes et sur tous les rochers de l'Albarracin, les Maures ne pouvant descendre la montagne du côté occupé par les soldats de don Mexia et surtout par l'impitoyable archevêque, les Maures s'étaient rejetés en foule sur l'autre versant, défendu par Fernand d'Albayda et ses troupes, qui n'avaient pas encore donné. Le général ennemi avait prévu ce mouvement, qui était imman-

* Watson, *Histoire de Philippe III*, v. II, l. IV, p. 87.

quable, et il s'était mis lui-même à gravir le sommet de la montague, certain maintenant de maintenir entre deux feux les rebelles dont pas un ne pouvait échapper.

A cette nouvelle, le pieux archevêque Ribeira n'avait pu retenir des larmes de joie. Aux yeux de toute l'armée, il s'était jeté à genoux et avait remercié le ciel du triomphe de la foi et de l'extinction de l'hérésie. Mais en donnant sa bénédiction aux soldats qui partaient pour ce dernier combat, il leur avait recommandé, contrairement à ses exhortations ordinaires, d'épargner les vaincus et de faire cette fois le plus de prisonniers qu'ils pourraient, attendu qu'au nom de l'inquisition, dont il était désormais le chef, il voulait à Valence, à Saragosse, à Tolède, à Burgos et dans toutes les principales villes de l'Espagne, célébrer par des auto-da-fé magnifiques la victoire des chrétiens sur les infidèles et ranimer ainsi sur tous les points du royaume le zèle et l'enthousiasme religieux, qui commençaient à s'éteindre.

Lui-même, après ce discours, s'était mis en marche et avec des fatigues et des peines inouïes, il avait gravi les sommets les plus arides de l'Albarracin, à la suite de l'armée.

Yézid, cependant, voyait sa perte inévitable. En descendant du côté de la plaine de Valence, qui donnait sur la mer, il avait devant lui Fernand et des soldats frais et nombreux, qu'il ne pouvait espérer écraser avec des troupes décimées par la faim et la souffrance. Le sentier de rochers par lequel le convoi de troupeaux lui était arrivé était le seul point qui pouvait protéger sa fuite. Quand ses éclaireurs y arrivèrent, ils l'avaient trouvé occupé par l'avant-garde ennemie.

Toute retraite lui était donc fermée, et du sommet de la montagne, le général en chef, son armée et le redoutable archevêque allaient, d'un instant à l'autre, tomber sur lui comme un torrent.

On lui avait annoncé en ce moment un parlementaire, venant de la part de don Fernand. Il s'était hâté de le recevoir.

C'était un bel officier que nous avons vu brigadier au commencement de cette histoire, et que maintenant on appelait le capitaine Fidalgo d'Estremos. Il était monté en grade, d'abord par l'amitié de Fernand, qui l'avait toujours protégé, et ensuite par son mérite et ses services, considération qui n'aurait peut-être pas suffi sans la première. Fidalgo d'Estremos, qui avait toute la confiance de son chef, venait proposer une capitulation qui pouvait seule le sauver.

— Mais à quelles conditions? demanda Yézid avec inquiétude.

Le capitaine Fidalgo regarda autour de lui. Ils étaient seuls. Il lui dit alors vivement et à voix basse :

— Les conditions que vous voudrez; mais hâtez-vous, car si Augustin de Mexia et l'archevêque Ribeira arrivaient, don Fernand, mon général, ne pourrait plus traiter avec vous.

— Je comprends! eh bien, tous ceux que je commande auront la vie sauve.

— Accordé.

— Ils seront, à l'instant même, conduits au port des Alfaques, où se trouvent les vaisseaux de l'Etat*.

* Bouche, *Histoire de Provence*, t. II, l. x, page 850.

— Accordé.

Une demi-heure après, cette convention était signée et Fernand, comprenant qu'il n'y avait pas de temps à perdre, avait déjà commencé à l'exécuter. Après avoir donné à ces pauvres gens tous les secours que demandait leur état, un premier convoi, formant plus des deux tiers de l'armée maure, avait été le soir même dirigé vers la mer. Les plus faibles et les plus souffrants devaient se mettre en route le lendemain; jusque-là, ils devaient rester prisonniers dans le camp espagnol, ainsi que leur général, qui, dans ce moment se trouvait sous la tente de Fernand d'Albayda.

Yézid remerciait son noble ami, et, tout entier à sa reconnaissance ainsi qu'au bonheur de le revoir, il le serrait contre son cœur, lorsque les grands gardes du camp signalèrent l'armée de don Augustin, qui descendait de la montagne, à la poursuite des rebelles.

Le général en chef et ses soldats ne trouvant pas d'ennemis devant eux, étaient tentés, comme la première fois, de crier au sortilége et de croire que l'armée mauresque était encore devenue invisible.

Mais quelle fut la pieuse et sainte colère de l'archevêque quand il apprit la capitulation signée par don Fernand!

— Mon général, répondit celui-ci, m'avait ordonné, il y a un mois, de faire mettre bas les armes à tous les Maures ou de les exterminer. Voici l'ordre de don Augustin de Mexia, et voici les armes de nos ennemis, car ils les ont tous déposées en nos mains.

— Votre général ne vous avait point ordonné de les diriger vers la mer et de les faire embarquer!

— Non, monseigneur, mais telles sont les inten-

tions du roi; car il ordonne, dans son édit, à tout commandant et officier de ses armées de tenir la main à ce que les Maures dont on s'emparera soient tous conduits à la côte et immédiatement embarqués.

— Vous n'aviez pas ce droit!

— Le roi, le ministre et le conseil en décideront.

— Quoi qu'il en soit, monsier le général, s'écria l'archevêque furieux en s'adressant à don Augustin, j'espère que la religion et la foi trouveront en vous un défenseur plus fervent; vous ferez poursuivre les fugitifs s'il en est temps encore, et quant aux hérétiques et à leur chef qui sont encore entre vos mains, je demande qu'ils soient remis dans celles de la sainte inquisition; c'est à elle qu'ils appartiennent; comme tribunal spécial établi contre l'hérésie, elle seule a droit de les juger. D'ailleurs, continua-t-il en levant les yeux au ciel, il faut que justice se fasse, et l'on ne me contestera pas, je l'espère, l'honneur de venger le saint archevêque martyr, Bernard y Royas de Sandoval, mon prédécesseur, massacré par ces mécréants et ces impies.

Don Augustin de Mexia, qui était meilleur général que casuiste, n'avait rien à répondre à ce pieux et terrible argument, et il s'inclina en signe d'assentiment.

— Pardon, mon père, répondit don Fernand d'Albayda, il y a quelque chose encore de plus sacré que la vengeance, c'est la foi jurée, et mes soldats et moi ne pouvons permettre qu'on y manque.

— Qu'est-ce à dire? s'écria l'archevêque d'une voix terrible et en fronçant ses noirs sourcils.

— Je dis, mon père, que d'après la capitulation signée par moi, Yézid et ses soldats doivent avoir la vie sauve.

— Aux yeux du ciel l'existence d'un hérétique n'est rien.

— Mais c'est quelque chose que l'honneur d'un soldat et que la parole d'un Espagnol. Je n'ai jusqu'ici jamais manqué à la mienne, et vous me permettrez, mon père, de ne pas commencer aujourd'hui.

— Non, je ne le permettrai pas! s'écria le fougueux prélat. Qui défend les impies est un impie lui-même! Qui veut arrêter le glaive de Dieu mérite d'en être frappé!

S'abandonnant alors à toute l'exaltation que lui donnait l'enthousiasme religieux, Ribéira se mit à prêcher les soldats de don Augustin et ceux mêmes de Fernand avec une conviction et une fureur si ardentes et si saintes que ces vieux guerriers, tremblants à sa voix, crurent entendre celle de Dieu même. Catholiques et Espagnols, ils devaient naturellement obéir au grand inquisiteur plutôt qu'à leur officier; ils tombèrent à genoux en faisant le signe de la croix et demandèrent à Ribeira sa bénédiction et ses ordres.

Ses ordres furent d'arrêter non-seulement Yézid, mais Fernand d'Albayda, dont il demandait que la conduite fût sévèrement examinée, attendu que comme premier baron de Valence et intéressé à la conservation des Maures, il n'était pas impossible qu'il eût continué à entretenir des intelligences avec eux. Des rapports particuliers, transmis au saint office, l'accusaient même d'avoir fait passer des vivres dans le camp des rebelles, ce qui constituerait le crime de trahison contre le roi et contre l'Etat.

Fernand allait donc être conduit dans les prisons de l'inquisition à Madrid. Quant aux autres prisonniers maures, au moment où l'ordre du roi était ar-

rivé de suspendre les hostilités, les uns, envoyés à Valence, avaient déjà figuré dans un somptueux auto-da-fé aux cris de joie et aux pieuses acclamations de la multitude; les autres, au nombre desquels se trouvait Yézid, venaient d'arriver à Saragosse, où un pareil sort les attendait sans doute prochainement; telles étaient les nouvelles que Pedralvi venait annoncer à Alliaga.

Quant à lui, compris par la bonté de Yézid dans le premier convoi de prisonniers dirigé sur le port des Alfaques, qui maintenant devaient voguer vers Marseille, il n'avait pas voulu quitter l'Espagne sans son maître. Il avait, d'ailleurs, disait-il, des serments à tenir; il s'était donc échappé, avait pu, grâce à ce déguisement, se soustraire à toutes les recherches, et, sachant que Sa Majesté se rendait à Pampelune, il était accouru, certain de rencontrer Alliaga près du roi.

— Maintenant, lui dit-il, tu sais tout; que faut-il faire pour sauver Yézid et nos frères, et ce généreux Fernand d'Albayda qui nous a défendus au péril de ses jours?

Les moments étaient précieux. Alliaga courut, le soir même, chez Sa Majesté, qui allait se mettre au lit, lui démontra combien les rigueurs de Ribeira étaient impolitiques, combien elles faisaient de tort au roi près de ses sujets, et surtout près de la duchesse de Santarem, qui ne lui pardonnerait jamais la mort d'Yézid, son frère (dernier argument qui n'était pas le moins puissant); que plus tard on aviserait au meilleur parti à prendre, mais que dans ce moment il fallait, avant tout, arrêter l'effusion du sang et empêcher un second auto-da-fé.

D'après l'avis d'Alliaga, le monarque écrivit donc

de sa propre main au grand inquisiteur Ribeira qu'il approuvait fort son zèle pour la foi catholique, mais qu'il désirait qu'on ne brûlât plus personne sans son aveu à lui, le roi; qu'il entendait, en outre, que les prisonniers maures restassent, non dans les prisons, mais dans la citadelle de Saragosse; et qu'on amenât sur-le-champ à Pampelune, où il se rendait avec toute sa cour, le chef des Maures, Yézid d'Albérique, et don Fernand d'Albayda, sur le sort desquels le roi et son ministre se réservaient de prononcer, après avoir écouté les avis du pieux archevêque Ribeira, ce flambeau de la foi et la lumière de la sainte inquisition.

Un courrier partit à l'instant même, porteur de cette lettre, avec injonction de ne s'arrêter ni jour ni nuit qu'il ne fût arrivé à Saragosse, et le roi, qui ne signait rien et ne s'occupait jamais d'affaires d'Etat après son souper, tout étourdi encore de ce qu'on venait de lui faire faire, se coucha étonné et ravi de son activité.

Don Ribeira fut moins enchanté en lisant la missive royale; une sainte indignation s'empara de lui. Son visage, jaune d'ordinaire, car volontiers les dévots sont bilieux, son visage devint d'un rouge pourpre, et il eut besoin d'un violent effort sur lui-même pour ne point proférer contre le roi une de ces malédictions que réprouvent également la charité chrétienne et la fidélité de sujet. Il fallait cependant obéir. Il donna ordre, ainsi qu'on le lui prescrivait, de diriger don Fernand d'Albayda et Yézid sur Pampelune, mais il les y devança, et précéda même de quelques jours l'entrée du roi.

Sur toute sa route il fut accueilli par la population

villes et des campagnes comme le saint de l'Espagne, comme l'apôtre de la foi, comme l'élu du ciel, et chacun accourait pour toucher ses vêtements et lui demander sa bénédiction.

A Pampelune, il fut reçu dans le palais de l'inquisition avec les honneurs qu'on eût rendus, non pas au roi, mais au pape lui-même. Dès le jour même de son arrivée et les jours suivants, il ne cessa de prêcher dans la cathédrale devant un immense concours de fidèles. Il avait le cœur trop ulcéré pour se modérer; aussi, cédant à la fougue naturelle de son caractère, il ne put s'empêcher de tonner contre l'hérésie et surtout contre l'indulgence coupable des rois de la terre. Il se plaignit de la tiédeur qui voulait éteindre les bûchers que dans son zèle il cherchait vainement à rallumer. Il n'y réussit que trop bien et il avait tellement excité les passions de la multitude et leur enthousiasme fanatique qu'un cri d'indignation, un *tolle* général s'élevait de toutes parts contre les Maures; chacun dans Pampelune et dans les environs se demandait pourquoi la capitale de la Navarre n'aurait pas, comme Valence et d'autres villes privilégiées, l'avantage d'un auto-da-fé et de quel droit on la priverait de ce spectacle.

Telle était la disposition des esprits lorsque, arrivant enfin au terme de son long voyage, le roi avec toute sa cour et toute sa suite se présenta aux portes de la ville. Cette fois, sachant combien les habitants de la Navarre et surtout ceux de Pampelune, étaient jaloux de leurs fueros, et se rappelant l'émeute qui, lors de la première année de son règne, avait accueilli son entrée, le roi s'était bien gardé de se faire accompagner par aucune troupe. En effet, les bour-

geois de la ville, qui, plus que jamais et pour des causes que nous dirons plus tard, tenaient à leurs priviléges, s'étaient rendus à leur poste, et la hallebarde à la main étaient venus recevoir le roi. Mais sur son passage, aucune foule, aucune affluence; les rues et les fenêtres des maisons semblaient presque désertes, non pas que la populace de Pampelune fût moins curieuse qu'autrefois, mais un autre spectacle qui attirait bien plus sa sympathie avait lieu ce jour-là même et faisait tort au roi d'Espagne.

Pendant que Sa Majesté entrait par la porte de Madrid, Yézid et Fernand d'Albayda arrivaient par celle de Saragosse.

La foule, excitée contre les Maures par les prédictions de don Ribéira, avait, à la vue d'Yézid, montré une telle irritation, que les familiers du saint-office et les bourgeois de la ville préposés à la garde du prisonnier avaient eu toutes les peines du monde à le dérober aux manifestations hostiles de la multitude. On s'était empressé de gagner le palais de l'inquisition, et Yézid y était entré, tout étonné d'y trouver un refuge.

Le couvent des Annonciades.

La comtesse d'Altamira, frappée d'exil, voyant le duc de Lerma renversé, et apprenant, quelques jours après, l'expulsion du père Jérôme, d'Escobar et de toute la compagnie de Jésus, la comtesse s'était dit que trois coups si décisifs portés à la fois n'avaient pu l'être que par une main ferme et résolue. Ce ne pou-

vait être celle du duc d'Uzède, son ancien ami, qu'elle connaissait trop bien pour le soupçonner d'un pareil acte de vigueur. Evidemmment, il était l'agent, le prête-nom d'une volonté plus puissante. Elle cessa donc de le haïr, se contentant de le mépriser, et, ne désespérant pas de le ramener plus tard, dirigea ses efforts contre cette volonté qui dirigeait toutes les autres. C'était celle d'Alliaga. Lui et la duchesse de Santarem régnaient en ce moment et avaient tout pouvoir sur le roi : l'un par son esprit, l'autre par sa beauté. C'était là les deux ennemis à renverser, et comme la comtesse ne pouvait y parvenir à elle seule, elle devait songer à se faire de nouveaux alliés.

La comtesse commença par assister, avec assiduité et ferveur, aux prédications furibondes du pieux Ribeira, le grand inquisiteur. Placée au premier rang, au-dessous de la chaire, et remarquable par l'élégance de sa toilette, elle ne perdait ni une de ses paroles ni un de ses regards. Quoique prédicateur, on est homme, c'est-à-dire accessible à l'amour-propre, et surtout à l'amour-propre d'auteur, le plus insinuant de tous. L'attention de la comtesse le flatta, et quand elle le supplia de vouloir bien désormais diriger sa conscience, ce fut lui qui la remercia.

Une fois en relation avec l'archevêque, elle n'eut pas de peine à exciter son animosité contre Alliaga. C'était déjà à moitié fait. Les pieuses rancunes sont implacables, et le saint prélat n'avait jamais pardonné à Piquillo de s'être laissé convertir par d'autres que par lui. Il avait, depuis ce temps, conservé contre le nouveau chrétien un fond de haine qui eût toujours produit, même si Piquillo ne fût pas devenu confesseur du roi; à plus forte raison depuis qu'il balançait

par cet emploi la puissance même du grand inquisiteur.

La comtesse avait signalé aussi à Ribeira un fait qui l'affligeait profondément. Elle ne pouvait voir sans douleur sa nièce Carmen, la future abbesse du couvent des Annonciades, donner asile à la duchesse de Santarem et à ses compagnes, qui, après tout étaient du sang et de la religion mauresques. C'était un véritable scandale.

Il n'en fallait pas tant pour soulever la colère et l'éloquence du grand inquisiteur. Le matin même de l'arrivée du roi, il avait tonné en chaire contre les filles du Seigneur qui profanent les lieux saints par la présence impure des infidèles. Le couvent des Annonciades n'était pas nommé, mais il était si bien désigné qu'il était impossible de s'y méprendre, et la foule avait témoigné par ses murmures combien elle s'associait à l'indignation du prélat. Le feu couvait sous la cendre; il ne s'agissait plus que de l'animer et de lui donner de l'extension.

La comtesse avait pris à son service l'ancien valet de chambre du roi, qui, ainsi qu'elle, maudissait l'ingratitude et l'injustice des cours; elle l'avait à peu près initié à ses desseins. Il s'agissait de trouver pour exciter les passions de la multitude, quelques-uns de ces hommes hardis et remuants, lesquels, quoi qu'il arrive, n'ont rien à perdre et tout à gagner.

M. de Latorre avait justement trouvé à la comtesse ce qu'elle désirait : c'était un ancien capitaine mécontent qui s'était battu sur terre et sur mer. Plein de bravoure et sans argent pour le moment, il arrivait de la côte d'Afrique, où il avait conduit une cargaison de Mauresques. Son navire, le *San-Lucar*, un navire

superbe, avait échoué au service du gouvernement, et le ministre lui refusait des indemnités.

La comtesse voulut faire connaissance avec ce digne capitaine, que nos lecteurs ont reconnu déjà, et qui n'était autre que Juan-Baptista. Quand elle lui eut donné à entendre qu'il s'agissait de perdre Piquillo et la duchesse de Santarem, il s'écria si vivement qu'il le ferait pour rien, que la comtesse, ne voulant pas se laisser vaincre en générosité, lui donna une bourse pleine d'or. Il l'accepta, non pour lui, mais pour ses braves compagnons, car il n'était pas seul : il avait avec lui tout son équipage, circonstance qui charma la comtesse autant que la prestance et la galanterie du capitaine, qui ne la quitta qu'après lui avoir juré serment de fidélité.

Alliaga cependant avait vu avec inquiétude l'aspect de la ville à l'entrée du roi. Il s'alarmait de l'indifférence du peuple pour le monarque et de son empressement à courir au-devant des victimes qu'on lui amenait; il prévoyait qu'il y aurait de rudes combats à soutenir pour délivrer Yézid, et que le grand inquisiteur ne lâcherait pas aisément sa proie. Il fallait, et avant que la discussion s'envenimât, se hâter de mettre en liberté don Fernand, qui, par sa position, son influence et surtout son énergie, pouvait rendre de grands services à la cause qu'il avait déjà si noblement défendue. Il parla dans ce sens au duc d'Uzède, qui hésita et refusa presque. Alliaga fronça le sourcil.

— C'est mon ennemi personnel, s'écria le nouveau ministre; il m'a autrefois insulté. Non pas que je veuille pour cela le mettre sous les verrous; mais puisqu'il y est, la loyauté me permet de l'y laisser.

— Elle vous ordonne au contraire de le délivrer,

monseigneur, et je suis persuadé, ajouta-t-il en appuyant d'un ton un peu menaçant, que telle est l'intention de Votre Excellence.

— Certainement, dit le duc en se mordant les lèvres; et il signa d'un air de mauvaise humeur la lettre que lui présentait Alliaga et qui était à peu près ainsi conçue :

« Monsieur le grand inquisiteur,

» Don Fernand d'Albayda, officier du roi, n'est point justiciable du tribunal de l'inquisition; c'est à Sa Majesté et à ses conseillers à prononcer sur sa conduite, et il n'a agi, je dois vous le dire, qu'en vertu d'ordres supérieurs. Veuillez donc avoir pour agréable de le faire mettre en liberté sur-le-champ et au reçu de la présente. »

Alliaga fit porter à l'instant même cet ordre, et se rendit près du roi pour lui en rendre compte. Le roi l'écouta à peine; une seule idée le préocupait, un seul espoir faisait battre son cœur. Il était dans la même ville que la duchesse de Santarem. Plusieurs fois le matin, au moment de son entrée dans la grande rue, il avait mis la tête à la portière de son carrosse pour voir s'il n'apercevrait pas de loin le clocher du couvent des Annonciades. A peine arrivé au palais du vice-roi, qui avait été préparé pour lui, il voulait sortir et visiter la ville, en dirigeant sa promenade vers la montagne Saint-Christophe, où étaient situés la citadelle et le couvent des Annonciades.

Alliaga employait tous ses efforts pour calmer son souverain, pour le rappeler à la raison et lui faire

comprendre qu'une telle précipitation paraîtrait au moins fort étrange et pouvait même compromettre le succès de ses projets. Le roi répondait qu'il voulait voir la duchesse de Santarem; qu'il se rendrait près d'elle incognito et déguisé s'il le fallait, comme au jour de leur première entrevue, mais qu'il lui tardait de connaître son sort.

Tout ce qu'on put obtenir de lui fut qu'il attendrait jusqu'au lendemain; à la condition cependant que le soir même, Alliaga se rendrait près de sa sœur; qu'il lui parlerait de la proposition du roi et viendrait rendre réponse à son souverain de la manière dont la duchesse aurait accueilli l'idée du baptême, et surtout celle du mariage secret.

Alliaga, enchanté de revoir Aïxa, n'importe, hélas! à quel prix, avait accepté toutes ses conditions, et le roi, retiré avec lui dans son oratoire, lui répétait pour la vingtième fois les mêmes recommandations, l'engageaent à partir, lorsque, au moment où Piquillo allait prendre congé de Sa Majesté, une rumeur sourde et prolongée se fit entendre au loin.

La nuit était venue, et au milieu des ténèbres on distinguait une lueur rougeâtre qui éclairait certaines parties de la ville; cette lueur partait d'un point élevé et semblait venir de la montagne Saint-Christophe. Au même moment, le bruit, d'abord vague et confus, devint plus fort, plus distinct, et enfin plus effrayant : c'étaient des cris d'effroi et des cris menaçants. Tout à coup une cloche lointaine se fit entendre, à laquelle répondirent toutes les cloches de la ville, puis le tocsin d'alarme.

Le roi sonna et appela à la fois.

— Qu'est-ce? demanda-t-il.

— Sire, dit un des valets de chambre, c'est le feu qui vient de prendre...

— Eh non, dit un autre, c'est le feu que l'on vient de mettre...

— Où donc?

— Au couvent des Annonciades!

Le roi poussa un cri d'effroi, et incapable de réprimer son émotion et sa terreur, il se laissa tomber dans son fauteuil; puis, saisi d'un tremblement nerveux, il se tourna du côté d'Alliaga pour l'interroger, le consulter, ou plutôt pour être rassuré par lui; mais Alliaga n'était plus là. Au premier mot qu'il avait entendu il s'était précipité hors de l'appartement et courait au feu.

Carmen, retirée dans sa cellule, causait avec sa sœur de l'arrivée du roi à Pampelune.

— Piquillo est-il avec lui? demanda Aïxa d'un air inquiet.

— Certainement. Il était dans le carrosse du roi et ne le quitte pas.

— Nous allons donc le voir?

— Oui, mais on annonce aussi une autre nouvelle, et je crains, ajouta Carmen, qu'elle ne te cause trop d'émotion.

En disant ces mots, elle était elle-même si émue, qu'on l'entendait à peine.

— Qu'est-ce donc? demanda Aïxa, en commençant à s'effrayer.

— Eh bien, on prétend, mais on se trompe sans doute, que Fernand d'Albayda a été conduit dans les prisons de l'inquisition.

— Lui! s'écria Aïxa en tremblant; de quoi l'accuse-t-on?

— D'avoir défendu et protégé les Maures qu'il devait combattre.

— Et tu crois, demanda Aïxa avec angoisse, qu'il sera condamné?

— Pas par toi, du moins, dit Carmen avec un regard plein de douceur, en tendant la main à sa sœur, qu'elle voyait pâlir.

En ce moment un murmure lointain se fit entendre autour des murs du couvent, et peu à peu il devint si fort, que les deux jeunes filles cessèrent leur conversation et écoutèrent attentivement.

Le couvent des Annonciades était situé sur la montagne de Saint-Christophe, qui, elle-même, domine toute la ville de Pampelune, et Juanita entra effrayée, annonçant qu'on voyait, de la fenêtre de sa cellule, accourir une grande multitude de peuple qui se dirigeait vers la grille du couvent. On distinguait en effet les pas tumultueux de la foule; jusque-là silencieuse, elle arriva devant la grille principale et on entendit alors ces cris :

— Ouvrez! ouvrez!

— N'ouvrez pas! je le défends! répondit Carmen à plusieurs de ses religieuses qui venaient prendre ses ordres; sachons d'abord ce qu'ils nous demandent.

— Je vais vous le dire, s'écria la comtesse d'Altamira en se précipitant dans la cellule de sa nièce. C'est la populace de Pampelune qui, irritée contre vous, demande qu'on lui livre les hérétiques auxquelles vous avez imprudemment donné asile, toutes les femmes maures renfermées dans ce couvent.

— Jamais! répondit Carmen en se plaçant devant sa sœur et devant Juanita.

— Je conçois votre générosité, reprit la comtesse,

mais songez que le peuple est furieux; que dans sa colère il n'épargne rien, et que si on ne lui donne pas satisfaction, il est capable de tout mettre à feu et à sang.

Aïxa poussa un cri d'effroi.

— Et vous ne voudriez pas, continua la comtesse, sacrifier, pour des étrangères et des infidèles, ces jeunes fille confiées à votre garde.

— Madame la comtesse a raison, dit froidement Aïxa. Mes sœurs et moi avons déjà vu la mort de plus près encore. La terre d'Espagne nous a maudites et doit nous servir de tombeau. Mais l'hospitalité qu'on nous a donnée ne sera fatale qu'à nous.

— Allons, dit-elle à Juanita, allons nous livrer à nos bourreaux.

— Je ne le souffrirai pas; retenez-la, empêchez-la de sortir! dit Carmen aux religieuses qui accouraient en foule autour d'elle. C'est moi qui vous l'ordonne! moi, votre abbesse!

— Tu ne l'es pas encore! s'écria Aïxa.

— Je le suis, dès qu'il y a du danger! répondit avec énergie la jeune fille jusque-là si douce et si timide. Apportez-moi mes habits... mes plus riches habits; hâtez-vous.

Et couverte des insignes du commandement, elle descendit dans la cour du couvent d'un pas ferme et suivie de toutes ses religieuses.

A la vue de ces jeunes fronts si candides et si purs, de ces filles vêtues de blanc et s'avançant intrépidement au-devant des meurtriers, un sentiment d'émotion et de respect circula dans tous les rangs. Il se fit un profond silence.

Carmen en profita pour se rapprocher de la grille.

— Que voulez-vous? Que demandez-vous?

— Qu'on nous livre les hérétiques, dit un des chefs, qui n'était autre que Juan-Baptista. Elles ont mérité la mort.

— Ce n'est pas à nous de les juger, mais de les défendre, puisqu'elles nous ont demandé l'hospitalité.

— En les défendant, craignez notre colère.

— En les trahissant, je craindrais celle du ciel.

— Nous les refuser, c'est vous exposer à la mort.

— Vous livrer leur sang, c'est s'exposer à la damnation éternelle.

— Nous les aurons malgré vous, dit le bandit en secouant la grille avec force.

— Le premier qui osera violer les priviléges de ce couvent et franchir cette clôture qui est sacrée, sera maudit sur terre et maudit dans le ciel! s'écria Carmen avec force.

A ces paroles, le peuple recula de quelques pas avec crainte; il ne resta près de la grille que Juan-Baptista et une douzaine de ses compagnons qui tachaient ainsi que lui de briser ce rempart.

— Anathème sur vous! continua Carmen en étendant les bras; anathème!

Le peuple tomba à genoux et cria au capitaine et aux siens, à demi-voix :

— Retirez-vous! retirez-vous. N'entendez-vous pas quelle vous menace de l'anathème?

— Eh! que m'importe? se disait Juan-Baptista en lui-même, j'ai deux cents ducats à gagner, et je les gagnerai.

Mais il retourna et vit que le peuple se retirait; il allait presque rester seul.

— Eh bien, s'écria-t-il avec colère, nous ne fran-

chirons point cette clôture, puisqu'elle est sacrée. Mais, sans pénétrer dans cette enceinte, nous trouverons moyen d'en faire sortir les hérétiques ou de les exterminer.

— A la bonne heure! à la bonne heure! s'écria le peuple en se rapprochant de lui.

En ce moment le vent soufflait avec violence; le couvent, situé sur la hauteur, formait un vaste carré; excepté l'entrée principale, fermée par une grille en fer, tout le reste était bâti en bois ou en constructions très-légères. Non loin de là était un maréchal-ferrant; Juan-Baptista et les siens coururent à sa forge, tout le peuple les imita, et en un instant, des milliers de brandon furent jetés en cent endroits différents contre les murailles ou la toiture du couvent; l'incendie se déclara sur tous les points, et le vent qui l'alimentait le rendit bientôt impossible à éteindre.

Les religieuses, effrayées, éperdues sonnèrent les cloches du couvent pour appeler à leur secours. Les cloches de la ville répondirent à ce cri d'alarme, et c'est à ce bruit que Piquillo, hors de lui, s'était élancé dans les rues de Pampelune, priant le ciel de l'inspirer et de lui venir en aide. La citadelle, qui était voisine du lieu de l'incendie, ne renfermait pas de garnison, et, ainsi que nous l'avons déjà dit, pas un seul régiment, pas un seul soldat n'avait escorté le roi à son entrée.

Le grand inquisiteur, accouru à la hâte, ne savait que faire, que résoudre, le duc d'Uzède avait aussi perdu la tête. Alliaga seul avait conservé la sienne. Le désespoir lui avait donné du sang-froid.

Il ordonna à tout ce qu'il y avait de familiers du

saint-office et d'alguazils disponibles de se rendre à l'endroit du désastre. Il commanda à tous les bourgeois, qui accouraient armés de hallebardes, de le suivre. Plusieurs refusèrent, attendu que l'incendie du couvent ne les regardait pas.

— Les maisons voisines sont déjà la proie des flammes, répondit Alliaga, et par le vent qui souffle de la montagne, toute la ville de Pampelune, qui est bâtie en bois, sera bientôt la proie de l'incendie. Si cela vous convient, messeigneurs, soit, restons ici.

Et il se croisa les bras.

—Courons! s'écrièrent les hallebardiers, qui étaient presque tous propriétaires.

Alliaga ne courait pas, il volait, et ne s'arrêta qu'à la vue de l'horrible spectacle qui s'offrit à ses yeux.

Les deux parties latérales du couvent étaient déjà totalement la proie des flammes. Les religieuses, forcées de fuir l'incendie, s'élançaient hors de leurs murailles embrasées et étaient recueillies par la multitude, qui ouvrait ses rangs devant elles avec respect et leur donnait asile. Mais toutes celles qui ne portaient pas l'habit de nonnes, toutes les jeunes filles qu'à leur costume on reconnaissait pour mauresques, étaient repoussées et rejetées dans le foyer de l'incendie, et la flamme qui les enveloppait les avait bientôt dévorées.

Dans cet auto-da-fé d'un nouveau genre, les acclamations et les hurlements de joie de la foule se mêlaient aux cris des victimes pendant que d'autres, plus dévots ou plus féroces, entonnaient un chant de cannibale et psalmodiaient en chœur : *Dies iræ, dies illa!*

Au milieu de cette horrible fête, le capitaine Juan-

Baptista, ardent et l'œil en feu, attendait la duchesse de Santarem, qu'on n'avait pas encore aperçue, non plus que Carmen; mais elles ne pouvaient ni l'une ni l'autre tarder à chercher leur salut dans la fuite; car les flammes avaient déjà gagné le bâtiment principal, celui où était située la cellule de l'abbesse. Quant à la comtesse d'Altamira, elle avait été une des premières à échapper au danger, et grâce au capitaine qui l'avait reçue et protégée, elle était déjà loin de l'incendie qu'elle avait allumé et dont maintenant elle attendait tranquillement les résultats.

Tout à coup, du sein des flammes, une jeune fille s'élance éperdue. Elle traverse la cour du couvent en poussant des cris d'effroi; et malgré ses cheveux en désordre, malgré ses vêtements à moitié brûlés, il est aisé de voir que ce n'est pas une religieuse, une nonne, une chrétiene.

— Au feu, l'hérétique! criait-on de toutes parts... rejetez-la dans la fournaise! le feu purifie tout!

La jeune fille, épouvantée, n'entendait rien, ne voyait rien, que la flamme qui la poursuivait; et dans son égarement, elle se précipita dans les bras d'un homme qui était au premier rang et qui semblait l'attendre. Cet homme qui était Juan-Baptista, levant la jeune fille dans ses bras vigoureux, s'écria, en poussant un éclat de rire :

— Ah! c'est la belle Juanita qui a allumé tant de feux dans sa vie! des feux comme celui-ci et que rien ne peut éteindre... rien!

— Que ton sang! cria une voix sourde à son oreille.

Au même instant, le capitaine sentit dans son flanc la lame froide d'un poignard. Juanita lui échappa des bras au moment où il allait la lancer dans la fournaise.

Un autre de ses compagnons la saisit; mais soudain il tomba lui-même, frappé mortellement, et deux autres qui s'avançaient reculèrent bientôt dangereusement blessés.

— Et quatre! murmura la même voix, c'est toujours un à-compte!

Puis celui qui avait prononcé ces mots, tenant Juanita d'une main et de l'autre son poignard ensanglanté, se fraya un passage à travers la foule des curieux, qui, étant venus pour regarder et non pour s'exposer, se rangeaient avec empressement. D'ailleurs parmi tant d'autres scènes de carnage, dans le désordre et le bruit de l'incendie, dans le fracas des murailles qui s'écroulaient, à peine avait-on fait attention à cet épisode; il avait été presque inaperçu de tous, excepté de Juan-Baptista et de ses compagnons, dont les hurlements se perdaient au milieu de ceux de la foule et qui criaient vainement.

— Arrêtez!

C'est dans ce moment qu'Alliaga, tenant une croix à la main, arriva à la tête des bourgeois hallebardiers. Du premier coup d'œil il avait reconnu Pedralvi et Juanita, et cria à ceux qui voulaient s'emparer d'eux :

— Laissez-les! laissez-les! ce n'est pas là, c'est à l'incendie qu'il faut courir. En avant! suivez-moi!

Et les bourgeois suivirent la croix que tenait Alliaga. Pedralvi et Juanita étaient déjà loin.

A l'entrée du couvent un homme était étendu roide mort; un autre dangereusement blessé, était à terre près de lui, et criait d'un ton lamentable :

— Laisserez-vous périr un bon chrétien, un vrai catholique!

Alliaga se baissa pour le relever et pour le secourir.

Le blessé s'appuya sur son bras, et regardant les traits du moine, dont le capuchon venait de retomber en arrière, il murmura avec terreur :

— Piquillo!

— Non pas Piquil'o, répondit celui-ci d'une voix solennelle, mais la justice divine; mais le châtiment qui arrive enfin!

S'adressant alors à un groupe d'alguazils et de familiers du saint-office qui venaient de gravir la montagne Saint-Christophe par une autre rue :

— Au nom du roi, conduisez cet homme dans les prisons de l'inquisition, pour m'être représenté à moi, à moi seul. Vous en répondez sur votre tête. Allez.

Se tournant alors du côté de l'incendie, il fut effrayé de ses progrès, que rien désormais ne semblait pouvoir arrêter.

Ainsi que nous l'avons dit, les deux ailes du bâtiment avaient été consumées, et toute la violence des flammes était maintenant concentrée sur le corps de logis principal, où étaient les appartements de l'abbesse, et la chapelle du couvent, qui, plus solidement bâtis, avaient résisté plus longtemps, mais un côté de la toiture et quelques parties de murailles, quoique construites en pierres, commençaient à s'écrouler.

Et pas de secours! et pas d'eau! et sur cette montagne aride, impossible de s'en procurer! On venait d'en envoyer puiser au bas de la ville, dans l'Arga, mais la difficulté de transport, et le temps surtout!!! Quand ce secours arriverait, le couvent des Annonciades ne serait plus qu'un monceau de ruines!

La jeune abbesse, cependant, après avoir vu le

peuple et Juan-Baptista lui-même se retirer à sa voix, s'était empressée d'accourir auprès d'Aïx.

— Sauvée! sauvée! lui dit-elle; ils n'oseront franchir l'enceinte de ce couvent ni le profaner de leur présence; rassure-toi, ma sœur, le danger est passé.

Mais bientôt la lueur des flammes brillant à travers les croisées de la cellule vint leur apprendre la vérité. Les religieuses effrayées vinrent supplier leur abbesse de ne pas attendre que l'incendie eût rendu la retraite impossible.

— Hâtez-vous de fuir! lui disaient-elles; on le peut sans péril; le peuple laisse sortir toutes les religieuses, toutes les filles du Christ; et leurs rangs s'ouvrent devant nous.

— Alors dit Carmen à sa sœur, partons!

— Non, senora, non, crièrent les nonnes en se jetant aux pieds d'Axïa, ne vous y exposez pas; ils vous massacreraient, vous et les vôtres, ou vous précipiteraient dans les flammes!

— Alors, dit tranquillement la duchesse de Santarem, partez, mes amies, partez promptement. Je sais le moyen d'échapper à leurs coups.

— Comment cela?

— J'attendrai que ces murailles s'écroulent sur moi. Je reste.

— Et moi aussi, dit Carmen en se rapprochant de sa sœur.

Ni les prières d'Aïxa, ni les larmes de ses religieuses ne purent la faire changer de résolution.

En vain l'incendie commença à siffler avec violence, en vain des masses de flamme et de fumée passèrent en tourbillonnant devant leurs croisées, Carmen repoussa sa sœur qui se jetait à ses genoux et répéta :

— Je reste.

Les deux ailes du couvent s'écroulèrent, des gerbes de feu s'élancèrent vers le ciel; toutes les nonnes, épouvantées, sortirent de la cellule de l'abbesse, descendirent le large escalier de pierre, dont les marches étaient déjà brûlantes, et s'élancèrent dans la cour, qui était libre encore.

Carmen resta; elle resta seule avec sa sœur, et s'approcha d'elle les yeux rayonnants de joie.

Aïxa était pâle; elle tremblait, mais non pour elle.

— Qu'as-tu fait, insensée? lui dit-elle. Ne t'expose pas plus longtemps à cet affreux supplice, à ces douleurs atroces. Il en est temps encore, va-t'en! Je t'en supplie par notre tendresse, par don Juan d'Aguilar, ton père, que je vais retrouver, et qui m'attend près du mien. Ma Carmen, ma sœur bien-aimée, laisse-moi périr seule. J'ai du courage, tes souffrances me l'ôteraient. Laisse-moi! laisse-moi... je ne crains pas la mort.

— Et moi je la désire! s'écria Carmen. Oui, oui! poursuivit-elle avec exaltation, mieux vaut le supplice d'un instant que le long supplice du cloître, tourments d'une vie entière, existence de douleurs, de larmes et de regrets!

— Que dis-tu? s'écria Aïxa étonnée.

— Vois-tu, ma sœur, répondit Carmen avec joie, vois-tu la flamme qui s'avance et qui va m'atteindre? Ta main, ma sœur, ta main, pose-la sur ce cœur qui bientôt ne souffrira plus.

— Toi, des souffrances! Et lesquelles? Achève... dis-moi tout.

— Oui, s'écria Carmen en se jetant dans les bras d'Aïxa, on peut tout se dire, quand on va mourir. Par

ces flammes qui nous entourent, par ce Dieu qui m'entend et va me recevoir, j'ai fait tous mes efforts pour l'oublier... je n'ai pas pu, je te le jure!

— O ciel! tu l'aimais?

— Toujours!

— Et tu as voulu y renoncer?

— Parce qu'il t'aimait, parce que je préférais votre bonheur au mien.

— Toi, Carmen, t'immoler pour moi!

— Tu m'en avais donné l'exemple! Mais j'en serais morte de douleur, je le sens! je serais morte, et loin de toi! Que béni soit le ciel, qui me permet de t'embrasser encore et de t'adresser mon dernier adieu!

En ce moment, tout un pan de muraille s'écroula du côté de la cour.

Les deux jeunes filles s'élancèrent dans les bras l'une de l'autre, disant à la vie un éternel adieu, et par un mouvement involontaire, leurs lèvres murmurèrent à la fois le nom de Fernand.

Un espoir leur restait cependant encore. De la cellule de l'abbesse, qui était située au second étage, on descendait jusque dans la cour du couvent par un escalier de pierre, lequel était demeuré debout. Mais elles ne songeaient point à profiter de ce dernier moyen de salut, qui bientôt leur fut ravi, car au bout de quelques instants l'escalier tomba avec fracas, et les deux jeunes filles restèrent seules au milieu des flammes dans la cellule, qui, ouverte et comme suspendue en l'air, allait bientôt s'écrouler elle-même.

A genoux et les bras étendus vers le ciel, elles priaient toutes les deux, mais elles priaient l'une pour l'autre.

— Dieu de mes pères, puissant Allah!

— O vierge Marie! ô Jésus! disait Carmen.

— Toi le Dieu véritable!

— Toi le vrai Dieu!

— Ouvre tes bras à ma sœur!

— Reçois Aïxa dans ton sein!

Une pluie de feu tombait dans la cour, les pierres se détachaient et les poutres craquaient de tous les côtés; la multitude attentive faisait maintenant silence, comme pour ne rien perdre de ce terrible spectacle, et chacun calculait déjà d'avance l'instant où la cellule allait disparaître dans les flammes.

En ce moment suprême, des deux extrémités de la foule deux hommes, qui sans doute ne s'étaient pas entendus et qui peut-être ne se connaissaient pas, s'élancèrent vers le dernier foyer de l'incendie. A voir son chapeau galonné et orné de plumes, son riche manteau brodé et l'épée attachée à son ceinturon, l'un devait être un officier et un grand seigneur; l'autre n'était qu'un pauvre moine.

Le premier avait couru dans une maison voisine et s'était emparé d'une échelle. Le moine n'avait pensé à rien qu'à s'approcher des deux jeunes filles, à les secourir s'il le pouvait, ou à mourir avec elles. Tous les deux, du reste, s'avançaient avec une égale intrépidité sous les éclats enflammés qui souvent atteignaient leurs vêtements, mais n'arrêtaient point leur marche. Les yeux fixés sur un seul point, ils semblaient compter pour rien leur propre danger.

Le jeune officier, arrivé au pied de la muraille prête à s'écrouler, cherchait vainement à y appuyer son échelle et à la consolider d'en bas. Les décombres et les débris ne le lui permettaient pas. De l'autre côté, une poutre qui seule était restée au mi-

lieu du bâtiment incendié joignait encore la cellule de l'abbesse à un pan de muraille à moitié détruit. Le moine s'élança sur cette muraille, gravit jusqu'à la hauteur de la poutre, et, sans hésiter un instant, sans jeter même un regard sur ce pont étroit et enflammé, qui craquait sous ses pas, il s'avança aussi tranquillement que s'il marchait sur les dalles d'une église.

Sa tête était nue, et la toiture en feu menaçait de l'écraser; il ne s'en inquiétait guère; il marchait toujours.

Ses pieds et ses mains étaient brûlés, il ne le sentait point, car il avançait, car il n'était plus qu'à deux pas de cette jeune fille vêtue de blanc qui priait à genoux.

— Tu m'attendais, ma sœur, tu m'appelais? lui dit-il; me voici.

Et sans attendre sa réponse, il l'avait saisie et l'emportait, au moment où un cri frappait son oreille.

— Fernand! Fernand!... s'était écriée Carmen.

Le jeune officier, gravissant d'un autre côté, comme à l'assaut, venait d'escalader la cellule embrasé et recevait dans ses bras sa cousine tremblante de terreur et de joie. Il descendit avec elle, à reculons, par où il était monté, la couvrant de son corps et la protégeant contre la pluie de feu qui redoublait.

Pendant ce temps, Alliaga s'était de nouveau hasardé sur le pont brûlant qu'il avait déjà traversé. Cette fois il tremblait, car il portait Aïxa, et sous ses pas était un abîme, un volcan! mais à ses horribles angoisses se mêlait un sentiment indéfinissable de bonheur : il serrait contre son cœur cette sœur bien-aimée, et il était sûr, s'il ne parvenait pas à la sauver, de périr avec elle.

Dieu, sans doute, veillait sur eux, car à peine avait-il fait quelques pas dans la cour, que le dernier étage du bâtiment s'abima dans les flammes : la cellule de l'abbesse n'offrait plus qu'un monceau de décombres fumants.

C'était tout ce qui restait du couvent des Annonciades.

A l'aspect du danger auquel Aïxa et Carmen venaient d'échapper, et comme s'il n'avait plus besoin maintenant de l'énergie qui l'avait soutenu jusqu'alors, Alliaga sentit ses forces l'abandonner et ses genoux fléchir.

— Dieu soit béni, murmura-t-il, je puis mourir à présent!

Et il perdit connaissance.

Quelques instants auparavant, le grand inquisiteur Ribeira était arrivé sur le lieu du désastre donnant sa bénédiction à tout le monde. Il avait entonné le *Libera nos, Domine,* et la multitude ne douta pas que la présence du prélat et surtout ses prières ne fussent la cause immédiate du salut miraculeux qui venait de s'opérer.

Le prélat se retourna vers les principaux officiers et vers les familiers de l'inquisition qui l'entouraient, et, leur montrant Alliaga, il leur dit froidement :

— Donnez des secours à notre frère. Quant à cette jeune fille... (il désignait la duchesse de Santarem) conduisez-la dans le palais de l'inquisition; ce n'est pas aujourd'hui que nous pouvons décider de son sort. Mais demain, nous prierons l'Eternel, pour qu'il nous guide et nous inspire ce que nous devons faire à son égard.

En ce moment arrivèrent les gens qu'on avait

chargés de puiser de l'eau dans l'Arga. La nuit était avancée, le couvent entièrement brûlé; il n'y avait plus rien à voir, et la multitude satisfaite se retira en criant :

— Vive monseigneur Ribeira! vive notre saint insiteur!

Les Fueros.

Le lendemain, la capitale de la Navarre était dans la consternation. Le couvent des Annonciades, un des plus beaux monuments de la ville, avait été détruit de fond en comble; plusieurs maisons avaient souffert de l'incendie; plusieurs familles des plus distinguées comptaient des morts ou des blessés, et, comme cela arrive d'ordinaire, l'indignation publique accusait les Mauresques d'êtres la cause d'un événement dont ils étaient les victimes.

Le bruit courait que la comtesse d'Altamira, qui habitait le couvent près de sa nièce Carmen, avait péri dans l'incendie; et tout portait à le croire, car le lendemain elle ne reparut pas.

Le fait est que la comtesse, ayant appris de M. de Latorre que Juan-Baptista avait été arrêté par Piquillo redoutait pour elle les aveux du capitaine et la vengeance d'Alliaga. Il lui sembla alors prudent d'attendre les événements et de se laisser passer pour morte tant que durerait le danger, quitte à revivre dès qu'elle y trouverait avantage.

En attendant, sa perte était un nouveau crime que l'on imputait aux bourgeois et à la populace pour ap-

prouver les mesures rigoureuses employées contre des hérétiques qui étaient décidément les ennemis de l'Espagne. La haine contre eux devint si vive et si générale que bien des gens se glorifièrent hautement et comme d'une sainte action d'avoir contribué aux événements de la veille. Mais cette manifestation leur porta malheur, et tous ceux qui avait ainsi publié leurs exploits se hâtèrent de les démentir et de s'en défendre. Chaque soir, en effet, quelques bourgeois tombaient sous une main inconnue, et le poignard qui les frappait portait d'ordinaire un papier avec cette inscription :

De la part des Maures.

Ces actes d'une vengeance imprudente achevèrent d'exaspérer la population de Pampelune, qu'il fallait au contraire tâcher d'apaiser, car elle n'était que trop disposée à faire cause commune avec le grand inquisiteur. Aussi, ce dernier, fort de l'opinion publique, qui se prononçait pour lui, crut pouvoir tout oser, et son zèle ainsi que son audace ne connut plus de bornes.

Le roi, que ces événements avaient profondément affligé, les regardait comme un double malheur, en ce qu'ils ne lui permettaient pas de voir, dès le lendemain, comme il l'avait espéré, la duchesse de Santarem, prisonnière de l'inquisition. Il se flattait bien, ainsi que Piquillo, que cette détention ne serait que pour la forme et ne durerait qu'une journée tout au plus; mais que devint-il, quand il apprit que le grand inquisiteur n'avait pas craint de dénoncer Yézid et Aïxa au tribunal du saint-office, et qu'il les accusait,

l'un d'avoir causé la révolte de l'Albarracin, et l'autre l'incendie du couvent des Annonciades.

Le saint-office avait d'abord décidé, comme mesure de convenance, que la jeune Carmen d'Aguilar, la future abbesse des Annonciades et ses religieuses, se retireraient à Grenade, dans une succursale de leur ordre, pendant le temps que l'on emploierait à rebâtir leur couvent.

Le redoutable tribunal avait ensuite déclaré qu'il se regardait comme saisi des deux affaires que le grand inquisiteur avait portées devant lui, et qu'il allait immédiatement s'en occuper.

Cette décision était effrayante, d'abord par le danger qu'elle pouvait faire courir à la duchesse et à son frère, ensuite pour les projets du roi, dont elle rendait l'exécution presque impossible. Comment, après un pareil éclat, songer à épouser Aïxa, même secrètement? Il était évident que cette idée entrait pour beaucoup dans les combinaisons de l'archevêque. Il fallait donc se hâter de s'y opposer et étouffer cette affaire avant même que le saint tribunal commençât à s'en occuper.

Le roi donna dès le soir même des ordres en conséquence au duc d'Uzède, qui, malgré son empressement et son zèle apparents, semblait peu flatté du rôle dont on le chargeait. Mais le roi commandait et Alliaga le surveillait, il fut bien forcé de se soumettre. Il devait le lendemain signifier au grand inquisiteur et au saint-office les volontés de Sa Majesté, et Alliaga, comme membre lui-même de l'inquisition, promit d'assister à cette séance.

Le soir même, Pedralvi, qui n'avait pas de demeure fixe, mais qui errait dans la ville, dans les places pu-

bliques, établissant son domicile au milieu des groupes et de la foule; écoutant et surveillant tout, Pedralvi vint annoncer à Alliaga que le duc d'Uzède était sorti à la nuit tombante et était entré dans l'église de Santa-Cruz.

— Eh bien! qu'y a-t-il à cela d'étonnant?

— Un instant après j'en ai vu sortir le grand inquisiteur.

— Eh bien?

— Ils ont dû se rencontrer, ils ont pu se parler.

— C'est possible. J'examinerai et je le saurai.

Le lendemain les membres du saint-office étaient tous à leur poste, car on leur avait annoncé une communication de Sa Majesté.

Le premier ministre fut introduit. Il salua respectueusement le tribunal, puis le grand inquisiteur; Alliaga crut leur voir échanger un regard d'intelligence.

Le duc déclara d'un ton sec et hautain qui eût indisposé les juges les mieux intentionnés, que la volonté de Sa Majesté Catholique était qu'on ne donnât aucune suite au procès du Maure Yézid et d'Aïxa, duchesse de Santarem.

L'inquisiteur se leva, et déployant une arrogance qui paraîtrait inconcevable, si l'on ne savait qu'avec un roi tel que Philippe III, et même avec d'autres princes plus puissants que lui, l'Eglise se regardait alors comme bien au-dessus du trône, l'inquisiteur déclara que le saint tribunal était déjà saisi de l'affaire; qu'il n'y avait pas d'exemple que le roi eût jamais entravé le cours de la justice dans les tribunaux ordinaires; pourquoi donnerait-il l'exemple d'une telle violation dans un saint tribunal, devant lequel s'agi-

taient, non les intérêts de la terre, mais ceux du ciel? que lui, archevêque de Valence et grand inquisiteur, savait tout le respect qu'il devait à Sa Majesté le roi d'Espagne, mais qu'il devait aussi obéissance à un maître plus puissant encore, au roi des cieux, au Christ lui-même, dont il défendait la cause, et que, quelque danger qu'il pût en résulter, il ne le trahirait jamais.

Voyant que le duc d'Uzède, au lieu de répondre et de rétorquer les arguments du prélat, les écoutait dans un silence respectueux et presque approbatif, Alliaga, ne pouvant contenir son impatience, s'écria d'une voix un peu émue :

— Ainsi donc, Son Excellence entend résister aux ordres du roi?

— J'entends défendre les priviléges de l'inquisition, répondit Ribeira avec hauteur. Quiconque consent à fléchir sur un point, sur un point seul, quelque minime qu'il soit en apparence, porte un coup mortel à l'ordre de Saint-Dominique et à ses institutions. Nous avons juré au pied des autels de maintenir les droits de ce saint tribunal, et nous devons, même au prix de nos jours, les transmettre intacts à ceux qui viendront après nous.

— Je saurai aussi bien que Son Excellence, répondit Alliaga, défendre les droits de l'inquisition; mais le roi a aussi les siens. Vous ne lui contesterez pas celui de faire grâce, et s'il veut absolument en user...

— Pour que le roi fît grâce, répondit adroitement le prélat, il faudrait qu'il y eût condamnation; il n'y en a pas encore. Il ne s'agit dans ce moment que d'un ugement seulement, d'un jugement que l'on veut em-

pêcher d'intervenir, et je m'étonne qu'un membre du saint-office vienne, au sein même de ce tribunal, lui proposer de renoncer à ses droits et de s'avilir. Quant à moi, qui ne crains ni la disgrâce ni même le martyre, je sais mourir, s'il le faut, mais non pas céder.

Puis se tournant vers ses collègues, il ajouta :

— Aux voix, mes frères. Nous pouvons délibérer devant M. le duc qui daignera rapporter notre réponse à Sa Majesté.

Cette réponse, qui n'était pas douteuse, fut que l'inquisition était décidée à maintenir ses droits ; qu'ainsi donc l'affaire suivrait son cours, et que le Maure Yézid et la duchesse de Santarem seraient jugés dans le plus bref délai possible.

Ce délai ne fut pas long, et le soir même, pendant qu'Alliaga délibérait avec le roi sur le parti à prendre dans ce conflit entre l'autorité royale et l'autorité ecclésiastique, Yézid et Aïxa furent traduits devant le tribunal, et on commença par leur interrogatoire l'instruction de l'affaire.

Alliaga comprit alors qu'il n'avait plus affaire au duc de Lerma, qu'il avait à lutter contre un ennemi audacieux et résolu, qui ne reculerait pas même devant la puissance royale. D'un autre côté, les alliés dont il pouvait disposer étaient sans talents, sans énergie, à commencer par le duc d'Uzède, qui, de plus, était mal intentionné et le trahirait probablement à la première occasion favorable.

La noblesse et les gens de la cour étaient déjà jaloux de sa faveur, le clergé était humilié d'une élévation si prompte. Les amis du père Jérôme et de la société de Jésus (et ils étaient nombreux) étaient devenus ses ennemis. Alliaga n'avait pour lui que le roi,

qu'il gouvernait, il est vrai, à son gré; mais la situation du royaume et la position de chacun était alors si singulière, que commander au roi n'était presque commander à personne.

Et puis, quelque pénible qu'il soit de l'avouer, ce qui nuisait encore à Alliaga, c'est qu'il était honnête homme, c'est qu'il écoutait ses scrupules et sa conscience. Il voulait sauver sa sœur et les siens; mais il ne pouvait oublier que le roi lui avait donné sa confiance, son amitié et son pouvoir; qu'il était ministre réel, ministre de fait de ce roi, qui s'abandonnait à lui et à ses conseils. Il lui était donc impossible de lui conseiller tel acte qui soulèverait contre lui le clergé et l'opinion publique, qui porterait ses sujets à la haine, au mépris, à la révolte peut-être.

Et c'est ce qui arriverait immanquablement si, pour défendre une Mauresque qu'il aimait et qu'il voulait épouser, le roi se mettait en lutte ouverte et déclarée avec l'inquisition, ce tribunal formidable qui pouvait tout, même faire excommunier et déposer les rois.

Il fallait donc attaquer Ribeira et l'inquisition, les combattre et les vaincre, sans que le roi eût l'air de s'en mêler, sans qu'il intervînt dans la lutte, et pour sauver la majesté royale, la tenir, s'il était possible, en dehors de la question.

C'était là une difficile entreprise. Ce fut celle qu'Alliaga conçut.

L'obstacle le plus grand était dans la popularité de Ribeira, dans le respect et l'adoration fanatiques que chacun lui portait, et qui, d'avance, lui donnait gain de cause, quoi qu'il hasardât; le duc d'Uzède était dans des conditions toutes contraires : ses actes étaient tout d'abord frappés de défaveur.

Le dernier ministre avait laissé de grands déficits dans les coffres du roi; il était nécessaire de les remplir et par les moyens les plus prompts; il y avait urgence. D'Uzède, qui déjà supportait avec impatience le joug d'Alliaga, ne crut pas avoir besoin de ses conseils pour faire obtenir des fonds que réclamaient impérieusement les besoins de l'Etat; on venait d'établir de nouveaux impôts dans les deux Castilles et dans plusieurs autres provinces qui avaient payé sans rien dire. Il imposa de même l'Aragon, la Navarre et la Biscaye. Il ignorait qu'avec cette dernière province surtout, il y avait d'autres précautions à prendre.

Les députés des provinces basques, au reçu de l'ordonnance qui créait un nouvel impôt sans leur concours et sans leur consentement, se réunirent, suivant l'usage de leurs ancêtres, sous le vaste et antique chêne de Guernica; c'est là que se tenaient leurs assemblées. Ils délibérèrent, et l'histoire a conservé l'énergique remontrance qu'ils adressaient à Philippe III : « Eux seuls, d'après leurs fueros, avaient le droit de s'imposer, et l'avaient fait jusqu'ici; mais en vertu de leurs fueros, ils déclaraient qu'ils ne pouvaient faire davantage, et suppliaient le roi de retirer son ordonnance : sinon, disaient-ils, et si l'on veut violer nos fueros, nous prendrons les armes pour défendre nos droits et notre bien-aimée patrie, dussions-nous voir brûler nos maisons et nos campagnes, mourir nos femmes et nos enfants ; dussions-nous chercher ensuite un autre seigneur pour nous protéger et nous défendre *. »

* Ch. Wess, l'Espagne, tome I, page 322. Archives du ministère des affaires étrangères, vol. Espagne.

Cette adresse à laquelle l'imprudence du duc d'Uzède venait d'exposer la majesté royale était si juste qu'il n'y avait rien à répondre. Il fallait y faire droit, c'est ce qu'Alliaga avait conseillé au roi. La nouvelle de cet échec ministériel se répandit dans Pampelune. Les bourgeois de la ville félicitèrent ceux de la Biscaye de la manière dont ils avaient su défendre leurs fueros, et coururent tous aux archives pour examiner si dans la Navarre il n'y aurait pas aussi quelque article qui leur permît de ne pas payer d'impôt.

Ils n'y trouvèrent pas cette clause, que leurs ancêtres avaient négligé de faire insérer. Il n'y en avait que deux principales. L'une leur donnait, comme nous l'avons déjà vu, le droit de se garder et d'empêcher qu'aucun soldat ne pénétrât dans leur ville.

L'autre leur conférait le droit de se juger eux-mêmes par leurs propres tribunaux, et de connaître seuls des crimes ou délits commis dans leur ville.

Alliaga, qui, au sujet de l'affaire de Guernica, venait d'étudier aussi les fueros de la Navarre, vit dans cette dernière clause le moyen de salut qu'il cherchait, et se hâta de l'exploiter avec habileté.

Dès le soir même, Pedralvi et quelques amis dévoués, habillés en bourgeois de Pampelune, se répandaient dans tous les groupes, parlaient des fueros du pays et de leur importance, démontraient, par l'exemple des provinces basques, combien il était essentiel de les défendre et de ne pas y laisser porter la moindre atteinte.

— Dans ce moment, par exemple, s'écriaient-ils, Dieu nous préserve d'oser élever la voix contre le saint et respectable Ribeira, notre grand inquisiteur; mais enfin, d'après nos fueros, ce ne serait pas à lui

et à l'inquisition, mais à nous seuls et à nos tribunaux, qu'il appartiendrait de juger la duchesse de Santarem.

— C'est vrai, répondirent plusieurs autres bourgeois, nous n'y avions pas pensé.

— C'est cependant grave... c'est un point capital.

— Très-capital! répondit la foule.

— Si nous permettons aujourd'hui un empiétement, quelque léger qu'il soit, on s'en permettra demain un autre plus important.

— C'est vrai! d'Uzède en est bien capable.

— Et si j'étais de vous, ajouta Pedralvi, j'y prendrais garde.

— Vous avez raison, il faudrait aviser.

— Faire une remontrance respectueuse au roi et surtout à l'inquisition.

C'est une bonne idée!

Et cette bonne idée, fermentant dans toutes les têtes, fut, le soir même, le sujet de toutes les conversations, dans les boutiques, hôtelleries et lieux d'assemblée de la bonne ville de Pampelune.

Le lendemain, une réunion de notables demanda audience au roi, qui s'empressa de l'accorder et reçut la députation de la manière la plus affectueuse.

Ravis de cet accueil, les bourgeois exposèrent avec confiance à Sa Majesté leurs justes griefs et leurs réclamations.

Le roi répondit que sa conduite passée avait dû prouver à quel point il respectait les fueros de la Navarre; qu'il veillerait toujours autant que les Navarrois eux-mêmes, à la conservation de leurs précieux priviléges; que, dans la prochaine question, il était complétement de l'avis de ses fidèles sujets, les bour-

geois de Pampelune; mais que l'inquisition étant saisie de l'affaire, son autorité royale ne pouvait intervenir dans les choses de l'Eglise; que, du reste, don Ribeira était un saint homme et un homme juste, et qu'il s'empresserait, sans aucun doute, de faire droit à des réclamations aussi légitimes.

Les députés du peuple crièrent : Vive le roi! et quittèrent son palais pour se rendre à celui de l'inquisiteur.

Don Ribeira était en prières, et les fit attendre près d'une heure.

Enfin on les introduisit, et après avoir écouté leur harangue avec un sang-froid glacial, le grand inquisiteur répondit comme Alliaga s'y attendait, et avec son entêtement ordinaire, que le saint-office était saisi de l'affaire, qu'il ne s'en dessaisirait pas, et qu'il ne ferait point à des bourgeois une concession qu'il avait refusée au roi lui-même.

Les députés crurent que le roi avait déjà fait une tentative en leur faveur, et bénirent en eux-mêmes ce roi jusque-là si calomnié.

Le chef de la députation voulut répliquer à Son Excellence, mais celui-ci répondit avec hauteur :

— L'Eglise ne discute pas, elle commande, et chacun doit obéir.

— Mais cependant, monseigneur, les droits du peuple...

— Doivent se taire devant ceux de l'Eglise.

Et le pieux Ribeira, l'apôtre de la foi, l'élu du ciel, le saint de l'Espagne, tourna le dos à la bourgeoise de Pampelune, qui se retira fort mécontente.

Quelques heures après, ces nouvelles s'étaient déjà répandues dans toute la ville, chacun connaissait la

gracieuse réception de Sa Majesté et la réponse fière et hautaine de l'archevêque.

Le soir, Son Excellence, traversa la promenade de la Taconnera au milieu de plus profond silence.

La voiture de Sa Majesté fut accueillie tout le long de son passage par les cris chaleureux et nombreux de : Vive le roi!

— Bien, se dit en lui-même Alliaga, voici déjà les bourgeois de Pampelune qui deviennent royalistes.

FIN DU HUITIÈME VOLUME.

Muséum Littéraire

DOUZIÈME ANNÉE.

Publication hebdomadaire des romans les plus nouveaux des meilleurs écrivains français, tels que : Eugène Sue, Frédéric Soulié, George Sand, Alexandre Dumas, Paul de Musset, Alfred de Vigny, Eugène Scribe, Honoré de Balzac, Emmanuel Gonzalès, Charles de Bernard, Elie Berthet, Luchet, etc., etc.

ON S'ABONNE : *à Bruxelles, chez les éditeurs, place des Barricades, 12, et chez tous les principaux libraires du royaume et de l'étranger. — Chaque série se compose de 10 volumes.*

Mémoires d'un médecin

Par Alexandre Dumas, vol. 1 à 3.

LA 55e SÉRIE CONTIENT :

EUGÈNE SCRIBE. — Piquillo Alliaga, vol. 6 et 7.
P. FÉVAL. — Le Fils du Diable, 4e vol.
EUG. SUE. — Martin l'enfant trouvé, vol. 2 et 3.
C. DE BERNARD. — Le gentilhomme campagnard, v. 1, 2 et 3.
DE BALZAC. — Une instruction criminelle, 1 vol.
MÉRY. — Une conspiration au Louvre, 1 vol.

DISTRIBUTION GRATUITE DE LA 55e SÉRIE :

A. DUMAS. — Le Bâtard de Mauléon, liv. 4, 5 et 6 (2me vol.)
Mémoires d'un Médecin, liv. 4, 5, 6, 7, 8 et 9 (2e et 3e vol.)